

être venus que pour cela. Je les invite à s'asseoir devant un bon feu, et je m'informe de la santé de madame; mais, sans répondre à ma question, elle me dit qu'elle était venue pour me parler sérieusement.

— Madame, lui dis-je, je suis tout à vous; mais faites-moi l'honneur de prendre un siège.

Elle s'assit et Farsetti se tint debout; je ne le pressai pas, et, continuant de m'occuper de madame, je la priai de vouloir bien m'apprendre en quoi je pouvais lui être agréable.

— Je viens, me dit-elle, vous prier de me rendre ma fille, si elle est en votre pouvoir, ou de me dire où elle est.

— Votre fille, madame? je n'en sais rien. Me soupçonneriez-vous capable d'un crime?

— Je ne vous accuse pas de rapt; je ne viens pas ici vous reprocher un crime ni vous faire des menaces; je viens simplement vous supplier de me donner une marque d'amitié. Aidez-moi à retrouver ma fille aujourd'hui même; vous me rendrez la vie. Je suis sûre que vous savez tout. Vous étiez son unique confident, son seul ami; elle passait chaque jour plusieurs heures seule avec vous; il est donc impossible qu'elle ne vous ait pas tout confié. Ayez pitié d'une mère désolée. Personne n'en sait rien encore; qu'elle me soit rendue et tout sera plongé dans l'oubli. Son honneur sera sauvé.

— Madame, je sens parfaitement votre position, votre peine me touche; mais, je vous le répète, je ne sais rien.

Cette pauvre femme, dont la douleur me pénétrait, se précipita à mes genoux en versant des larmes. J'allais la relever, quand Farsetti lui cria avec un ton d'indignation qu'elle devrait rougir de s'humilier ainsi devant un homme de mon espèce.

Me relevant aussitôt et le toisant d'un air de mépris :

— Insolent! lui dis-je d'un ton de colère, expliquez-vous sur le mot *espèce*.

— On est sûr que vous savez tout.

— Ceux qui sont sûrs comme vous sont des sots impertinents. Sortez à l'instant de chez moi, et attendez-moi

sur mon passage; vous me verrez paraître dans un quart d'heure.

En parlant ainsi, j'avais pris le pauvre chevalier par les épaules, et, lui faisant faire brusquement deux ou trois pirouettes, je le jetai dehors. Il se retourna pour crier à madame de le suivre; mais elle, s'étant levée, s'approcha de moi pour me calmer.

— Vous devez, me dit-elle, pardonner à un homme amoureux, qui, malgré l'écart de ma fille, veut absolument l'épouser.

— Je le sais, madame; mais il est sans doute pour beaucoup dans la triste résolution qu'a prise mademoiselle d'abandonner le toit paternel; car elle le déteste bien plus encore que le fermier général, qu'elle ne peut souffrir.

— Elle a tort; mais je vous promets qu'il ne sera plus question de ce mariage. Vous savez tout, car vous lui avez donné cinquante louis, sans lesquels elle n'aurait pu aller nulle part.

— Cela n'est pas exact, madame.

— Ne niez pas, monsieur, et rendez-vous à l'évidence: voilà un morceau de votre lettre.

Elle me présenta un fragment de la lettre que j'avais écrite à sa fille lorsque je lui avais envoyé les cinquante louis pour subvenir aux besoins de son frère aîné. Voici ce que contenait ce fragment:

« Je souhaite que ces misérables cinquante louis puissent vous convaincre que je n'épargnerai jamais rien, pas même ma vie, pour vous assurer de ma tendresse. »

— Je suis loin, madame, de récuser ce témoignage d'attachement pour mademoiselle votre fille; mais je dois aussi vous apprendre pour ma justification, ce que, sans cela, je vous aurais laissé ignorer toute la vie: je n'ai fourni cette somme à mademoiselle que pour la mettre en état de payer les dettes de votre fils aîné, qui m'en a remercié par une lettre que je pourrais vous montrer si vous le désiriez.

— Mon fils?

— Votre fils, madame.

— Je vais vous faire faire une ample réparation.

Sans me laisser le temps de faire la moindre objection, elle court chercher Farsetti qui l'attendait dans la cour, le force de remonter et lui dit en ma présence ce que je venais de lui apprendre. — La chose n'est pas vraisemblable, s'écria l'insolent.

Le regardant alors d'un air de mépris, je lui dis que je dédaignais de le convaincre. — Je vous assure, ajoutai-je, que j'ai toujours sollicité votre fille d'épouser M. de la Popelinière.

— Comment osez-vous dire cela, dit Farsetti en m'interrompant, puisque dans votre lettre vous l'entretenez de votre tendresse?

— Je ne m'en défends pas, lui répondis-je; je l'aimais, je me plaisais à le lui dire, et, comme j'aspirais à l'honneur de coiffer son époux, je jetais ainsi les bases de l'édifice. Mon amour, de quelque nature qu'il fût et cela ne regarde pas monsieur, était le sujet ordinaire des propos que je lui débitais dans nos longues conversations. Si elle m'avait confié qu'elle voulait s'enfuir, ou je serais parvenu à la dissuader, ou je serais parti avec elle; car j'en étais amoureux, comme je le suis encore; mais jamais je ne lui aurais donné de l'argent pour qu'elle s'en allât sans moi.

— Mon cher Casanova, me dit alors la mère, je veux vous croire innocent, si vous voulez vous unir à moi pour m'aider à la découvrir.

— Je suis tout prêt à vous servir, madame, et je vous promets de commencer mes recherches dès aujourd'hui.

— Quand vous saurez quelque chose, venez, je vous en prie, m'en faire part.

— Vous pouvez y compter, lui dis-je.

Et nous nous séparâmes. J'étais dans la nécessité de revêtir le costume d'un bon acteur pour bien jouer mon rôle; il m'importait de donner à mes actions publiques un air de vraisemblance qui militât en ma faveur. Ainsi dès le lendemain je me rendis chez M. Chabon, premier commis de la police, pour l'exciter à faire des perquisitions sur l'évasion de M^{lle} X. C. V. Je m'étais persuadé que cette dé-

marche ne servirait qu'à me mieux couvrir ; mais cet homme, qui possédait à fond l'esprit de son métier, et qui m'aimait depuis que Silvia m'avait fait faire sa connaissance cinq ou six ans plus tôt, se mit à rire quand il entendit pourquoi je sollicitais ses bons offices. — Souhaiteriez-vous tout de bon, me dit-il, que la police s'enquit du lieu où se trouve la jolie Anglaise ?

— Certainement, monsieur.

Je compris alors qu'il ne visait qu'à me faire parler pour me trouver en défaut, et je n'eus plus aucun doute quand, en sortant, je rencontrai Farsetti.

Le lendemain, je me rendis chez M^{me} X. C. V. pour lui faire part de mes démarches, infructueuses jusqu'alors. — Je suis, me dit-elle, plus heureuse que vous ; et si vous voulez m'accompagner jusqu'à l'endroit où ma fille se trouve, et m'aider à la persuader de revenir avec moi, je suis sûre du succès.

— De tout mon cœur, madame, lui répondis-je de l'air le plus sérieux ; je suis prêt à vous accompagner partout.

Me prenant au mot, elle passe son mantelet, me prend le bras et m'entraîne jusqu'auprès d'un fiacre, et là elle me remet une adresse en me priant d'ordonner au cocher de nous conduire au lieu qu'elle indiquait.

J'étais sur des charbons ardents ; mon cœur palpitait ; je me sentais étouffer, car je m'attendais à lire l'adresse du couvent. J'ignore ce que j'aurais fait si mon appréhension s'était vérifiée, mais bien certainement je n'y serais pas allé. Enfin je lus, et le calme rentra dans mon âme en lisant Place Maubert.

Je donne l'ordre au cocher, nous partons et bientôt après nous descendons devant une allée obscure, malpropre, et qui ne donnait pas une haute idée des habitants de la maison. Je lui présente mon bras et je lui donne la satisfaction, moyennant force politesses, de lui faire parcourir tous les appartements des cinq étages ; mais cette vaine perquisition ne pouvant pas lui faire découvrir l'objet de sa recherche, je m'attendais à la voir accablée. Il n'en fut pas

ainsi, car en me regardant je la vis affligée, mais satisfaite, et ses yeux semblaient me demander pardon. Elle avait su du fiacre même qui avait servi à la première course de sa fille qu'il l'avait déposée devant cette maison et qu'elle était entrée dans l'allée. Elle me dit que le marmiton lui avait dénoncé qu'il était venu deux fois chez moi m'apporter des lettres de mademoiselle, et que Madeleine ne cessait de dire qu'elle était certaine que la jeune fugitive était amoureuse de moi comme je l'étais d'elle. Ils jouaient leur rôle à merveille.

Dès que j'eus reconduit M^{me} X. C. V., je me rendis chez M^{me} du Romain pour lui raconter tout ce qui m'était arrivé; ensuite j'écrivis à ma jeune recluse, que j'eus soin d'informer des moindres particularités de ce qui s'était passé depuis sa disparition.

Trois ou quatre jours après, M^{me} du Romain me remit la première lettre de mademoiselle, dans laquelle elle me parlait de la tranquillité dont elle jouissait et de la vive reconnaissance qu'elle croyait me devoir. Elle me faisait l'éloge de l'abbesse et de la sœur converse, me nommait les livres qu'on lui avait donnés, et qui étaient selon ses goûts. Elle m'informait aussi de ses dépenses et se disait heureuse, à la gêne près que l'abbesse lui avait imposée en la priant de ne point sortir de sa chambre.

Cette lettre me fit beaucoup de plaisir, mais j'en eus un bien plus grand en lisant celle que l'abbesse avait écrite à M^{me} du Romain. Elle avait pris sa protégée en affection, ne tarissait pas sur son éloge, vantait sa douceur, son esprit et la noblesse de ses procédés : enfin elle assurait son amie qu'elle ne laisserait pas sa jeune malheureuse sans la voir chaque jour.

J'étais enchanté du plaisir que M^{me} du Romain témoignait et je vis sa joie augmentée par le contenu de la lettre de mademoiselle, que je lui remis après l'avoir lue. Il n'y avait de mécontents enfin que la pauvre mère, l'affreux Farsetti et le vieux fermier général, dont on contait déjà la mésaventure dans les cercles, au Palais-Royal et dans les cafés. Partout on se plaisait à me mêler dans cette

affaire ; mais, me croyant à l'abri de tout, je riaais du caquetage des oisifs.

Cependant la Popelinière prit bientôt son parti en homme de cœur, car il fit de cette aventure le sujet d'une pièce en un acte qu'il écrivit lui-même et qu'il fit représenter sur son petit théâtre à Paris. Tel était le caractère de cet homme, qui trois mois après se maria, par procuration, avec une fort jolie demoiselle, fille d'un capitoul de Bordeaux. Il mourut environ deux ans après, laissant sa veuve enceinte d'un fils qui vint au monde six mois après la mort de son père. L'indigne héritière de ce richard osa accuser sa veuve d'adultère, et fit déclarer l'enfant illégitime, à la honte du parlement qui prononça cet inique arrêt, et au grand scandale de tout ce qu'il y avait en France de gens de bien. Ce jugement fut d'autant plus honteux qu'indépendamment de ce qu'on n'avait rien à redire à la conduite de l'accusée, et qu'il avait été prononcé contre toutes les lois divines et humaines, le parlement, quelque temps auparavant, n'avait pas rougi de déclarer légitime un enfant né onze mois après la mort du mari de la mère.

Je continuai mes visites à la mère de mademoiselle pendant une dizaine de jours ; mais l'accueil froid que j'y recevais me fit prendre le parti de ne plus reparaitre chez elle.

CHAPITRE XVII.

Nouveaux incidents. — J.-J. Rousseau. — Je forme un établissement de commerce. — Castel-Bajac. — On m'intente un procès criminel. — M. de Sartines.

Il y avait un mois que M^{lle} X. C. V. était au couvent et déjà on ne parlait plus de cette affaire, que je croyais finie, mais j'étais dans l'erreur. Cependant je me divertissais, et le plaisir que je trouvais à dépenser à pleines mains ne me permettait pas de penser à l'avenir.

L'abbé de Bernis, à qui je faisais régulièrement ma cour

une fois par semaine, me dit un jour que le contrôleur général lui demandait souvent de mes nouvelles, et que j'avais tort de le négliger. Il me conseilla d'oublier mes prétentions et de lui communiquer le moyen dont je lui avais parlé d'augmenter les revenus de l'État. Je faisais trop de cas des conseils d'un homme auquel je devais ma fortune pour ne pas les suivre sans objection. Je me rendis donc chez le contrôleur, et, plein de confiance dans sa bonne foi, je lui donnai mon projet. Il s'agissait de promulguer une loi en vertu de laquelle tout héritage qui ne serait pas de père en fils fournirait à l'État le revenu total d'une année. Toute donation faite entre vivants et passée par devant notaire devait être assujettie à la même redevance. Il me semblait que cette loi ne devait déplaire à personne, puisqu'un héritier pouvait s'imaginer n'hériter qu'un an plus tard. Le ministre en jugea comme moi, me dit que mon projet n'offrait aucune difficulté, le mit dans son portefeuille secret et m'assura que ma fortune était faite. Huit jours après il fut remplacé par M. de Silhouette; et quand je me présentai à ce nouveau ministre, il me dit froidement que, lorsqu'il serait question de promulguer la loi, il me ferait avertir. Cette loi parut en France deux ans après, et on se moqua de moi quand, m'en étant déclaré l'auteur, je m'avisai de demander la récompense à laquelle j'avais droit.

Peu de temps après, le pape étant mort, on choisit pour lui succéder le Vénitien Rezzonico, qui créa cardinal mon protecteur de Bernis, lequel fut exilé à Soissons par sa gracieuse majesté Louis XV, deux jours après avoir reçu la barrette de ses royales mains : voilà l'amitié des rois.

La disgrâce de mon charmant abbé me laissait sans protecteur; mais j'avais de l'or, et cette circonstance me fit supporter ce malheur avec assez de résignation.

M. de Bernis, au comble de la gloire pour avoir détruit tout ce que le cardinal de Richelieu avait fait, pour avoir, de concert avec le prince de Kaunitz, su métamorphoser l'antique haine des maisons d'Autriche et de Bourbon en une heureuse alliance qui délivrait l'Italie des horreurs de

la guerre dont elle devenait le théâtre chaque fois que les deux maisons avaient maille à partir, ce qui n'était pas rare, bienfait qui lui avait mérité le premier chapeau de cardinal d'un pape qui, lors du traité, était évêque de Padoue, et qui, par conséquent, avait été à portée de l'apprécier; ce noble abbé, mort il y a un an à Rome, où Pie VI le distinguait particulièrement, fut exilé de la cour pour avoir dit au roi, qui lui demandait son avis, qu'il ne croyait pas que M. le prince de Soubise fût l'homme propre à commander ses armées. Dès que la Pompadour le sut, et elle le tenait du roi lui-même, elle eut le pouvoir de le faire disgracier, ce qui mécontenta tout le monde; mais on se consola bientôt par des couplets piquants, et le nouveau cardinal ne tarda pas à être oublié. C'est le caractère de cette nation : vive, spirituelle et aimable, elle ne sent plus ni ses malheurs ni les malheurs d'autrui, dès qu'on trouve le facile secret de la faire rire.

De mon temps on mettait à la Bastille les auteurs d'épigrammes et de couplets qui frondaient le gouvernement et les ministres, ou même simplement les concubines du roi; mais cela n'empêchait pas les beaux esprits de continuer à égayer la société, et il s'en trouvait qui tenaient à honneur d'être persécutés pour quelques bons mots. Un homme dont j'ai oublié le nom, mais qui cherchait une célébrité quelconque, s'appropriâ les vers suivants de Crébillon fils, et se laissa loger à la Bastille plutôt que de les désavouer. Crébillon qui n'était pas homme à nier ses productions, dit au duc de Choiseul qu'il avait fait des vers parfaitement pareils, mais qu'il se pouvait que le détenu les eût faits comme lui. Ce bon mot fit rire, et l'auteur du *Sofa* ne fut point inquiété.

Grand Dieu! tout a changé de face!

Jupin (1) opine du bonnet.

Vénus (2) au conseil a pris place,

Plutus (3) est devenu coquet,

(1) Le roi.

(2) La Pompadour.

(3) M. de Boulogne.

Mercurc (1) endosse la cuirasse,
Et Mars (2) a le petit-collet.

L'illustre cardinal de Bernis passa dix ans dans son exil, *procul negotiis* (3), mais non heureux, comme je l'ai su de lui-même à Rome, quinze ans après. On prétend qu'il y a plus de plaisir à être ministre qu'à être roi; mais *cœteris paribus*, je trouve cette sentence absurde quand j'en fais, comme je dois, l'examen sur moi-même. C'est mettre en question si l'indépendance vaut plus ou moins que son contraire. Dans un gouvernement despotique, avec un roi faible ou fainéant, qui ne porte la couronne que pour en couvrir un ministre-maitre, cela peut être à la rigueur; mais partout ailleurs c'est impossible.

Le cardinal de Bernis ne fut point rappelé à la cour, car il est sans exemple que Louis XV ait jamais rappelé un ministre disgracié; mais, à la mort de Rezzonico, il dut se rendre à Rome pour assister au conclave, et il y resta toute sa vie en qualité de ministre de France.

A cette époque, M^{me} d'Urfé ayant envie de connaître J.-J. Rousseau, nous allâmes à Montmorency lui faire une visite, sous prétexte de lui donner de la musique à copier, besogne dont il s'occupait merveilleusement bien. On le payait double de ce qu'on payait à tout autre copiste, mais il garantissait la parfaite exécution de l'ouvrage. Dans ce temps-là cet écrivain célèbre ne vivait que de cela.

Nous trouvâmes un homme d'un maintien simple et modeste, qui raisonnait juste, mais qui ne se distinguait au reste ni par sa personne ni par son esprit. Rousseau ne nous parut pas être ce qu'on appelle un homme aimable; et comme il était loin d'avoir cette politesse exquise de la bonne compagnie, c'en fut assez pour que M^{me} d'Urfé le trouvât grossier. Nous y vîmes la femme avec laquelle il vivait et dont nous avions entendu parler, mais à peine si elle leva les yeux sur nous. En nous retirant, la singularité du philosophe égaya notre conversation.

(1) Le maréchal de Richelieu.

(2) Le duc de Clermont, abbé de Saint-Germain-des-Prés.

(3) Loïn des affaires. HOR.

Je consignerai ici la visite que lui fit le prince de Conti, père de celui qu'on appelait alors comte de la Marche. Le prince, homme aimable, se rend seul à Montmorency tout exprès pour passer une agréable journée à causer avec le philosophe, qui, à cette époque, était déjà célèbre. Il le trouve dans le parc, il l'aborde, et lui dit qu'il venait pour avoir le plaisir de dîner avec lui et pour passer la journée à causer en liberté.

— Votre Altesse fera mauvaise chère, lui dit Rousseau; mais je vais dire qu'on mette un couvert de plus.

Le philosophe part, va donner ses ordres et revient trouver le prince et passe avec lui deux ou trois heures à se promener. Quand l'heure du dîner fut venue, il mène le prince dans son salon, où celui-ci, voyant trois couverts, lui dit :

— Qui voulez-vous donc faire dîner avec nous? Je pensais que nous dînerions tête à tête.

— Notre tiers, monseigneur, lui dit Rousseau, est un autre moi-même. C'est un être qui n'est ni ma femme, ni ma maîtresse, ni ma servante, ni ma mère, ni ma fille; et qui est tout cela à la fois.

— Je le crois, mon cher; mais n'étant venu que pour dîner avec vous tout seul, je ne dînerai pas avec votre autre vous-même, et je vous laisserai avec votre tout.

En disant cela le prince le salua et partit. Rousseau ne chercha pas à le retenir.

Je fus vers le même temps témoin de la chute d'une comédie française intitulée *la Fille d'Aristide*; elle était de M^{me} de Graffigny, femme de mérite, qui mourut de chagrin cinq jours après la chute de sa pièce. L'abbé de Voisenon en fut consterné, car il avait eu le malheur d'avoir encouragé son amie à donner cette pièce au public, et on soupçonnait qu'il y avait mis la main, ainsi qu'aux *Lettres péruviennes* et à *Cénie*. Par un contraste remarquable, à peu près dans le même temps la mère de Rezzonico mourut de joie de voir que son fils était devenu pape. La douleur et la joie tuent beaucoup plus de femmes que d'hommes; et cela

démontre que si elles sont plus sensibles, elles sont aussi bien plus faibles.

Lorsqu'au jugement de M^{me} d'Urfé, mon prétendu fils fut convenablement installé dans la maison de Viar, elle voulut que j'allasse lui faire une visite avec elle. Je le trouvai logé en prince, parfaitement vêtu, choyé et presque respecté. Je fus émerveillé, car cela surpassait mes espérances ainsi que mes désirs. Elle lui avait donné toutes sortes de maîtres et un très-joli petit cheval parfaitement dressé pour lui faire apprendre l'équitation. On l'appelait M. le comte d'Aranda. Une demoiselle de seize ans, fille de Viar, très-propre et très-jolie, était chargée de le veiller et de le surveiller, et elle était toute fière de s'intituler gouvernante de M. le comte. Elle assura à M^{me} d'Urfé qu'elle en avait un soin particulier : qu'à son réveil elle lui apportait son déjeuner au lit, qu'ensuite elle l'habillait et ne le quittait plus que lorsqu'elle l'avait couché. M^{me} d'Urfé applaudissait à tout, recommandait un redoublement de zèle et promettait d'être reconnaissante. Quant au petit bonhomme, il était tout heureux et ne cessait de me le dire ; mais je soupçonnais quelque mystère, et je me promis d'aller le voir seul afin de l'éclaircir.

Quand nous fûmes de retour, je dis à M^{me} d'Urfé que j'étais vivement touché de ses bontés, que je trouvais tout délicieux, au nom près d'Aranda, qui pouvait un jour fournir matière à de fâcheuses tribulations ; mais elle me répondit que le petit en avait assez dit pour qu'on pût être persuadé qu'il était en droit de porter ce nom. — J'avais, me dit-elle, dans mon secrétaire un cachet aux armes de cette maison ; j'y mis la main par hasard, et je le fis voir au petit, comme on montre un joujou à un enfant ; mais dès qu'il y eut jeté les yeux : « Comment se fait-il que vous ayez mes armes ? » s'écria-t-il. — Vos armes ? lui dis-je ; je tiens ce cachet du comte d'Aranda ; mais comment pourriez-vous me prouver que vous êtes de cette famille ? — Ne me le demandez pas, madame ; ma naissance est un secret que je ne dois jamais révéler à personne. »

Je fus vivement surpris d'une pareille imposture et sur-

tout de l'assurance du petit fripon ; je ne l'en aurais pas cru capable, et, curieux de découvrir le fond de tout cela, je me rendis seul chez lui environ huit jours après.

Je trouvai mon soi-disant comte avec Viar, qui, à la soumission avec laquelle l'enfant me parlait, dut supposer qu'il m'appartenait. Il me fit les plus grands éloges de son élève, me disant qu'il jouait supérieurement de la flûte, qu'il dansait et faisait des armes à ravir, qu'il montait bien à cheval et qu'il écrivait parfaitement. Il me fit voir alors des plumes qu'il avait taillées avec beaucoup d'art à trois, à cinq et même à onze pointes, et me pria de l'examiner sur la héraldique, science si nécessaire à un jeune seigneur, et que personne ne possédait mieux que lui.

Mon petit homme me jargonna alors, en termes de blason, la description de ses armes prétendues ; et j'eus bonne envie d'éclater de rire, parce que je n'y comprenais presque rien et qu'il y mettait toute l'importance d'un hobereau à trente-deux quartiers. Mais j'eus un véritable plaisir à lui voir manier ses diverses plumes à écrire à main levée. Il traçait avec une merveilleuse adresse toute sorte de lignes, et il en traçait chaque fois autant que la plume avait de becs. J'en témoignai ma satisfaction à Viar, qui bientôt me laissa seul avec le petit, et nous descendimes au jardin.

— Me feras-tu le plaisir, lui dis-je, de m'apprendre d'où t'est venue la folie de te donner pour comte d'Aranda ?

Il me répondit sans se déconcerter le moins du monde :

— J'avoue que c'est une folie ; mais laissez-la moi, je vous en prie, car elle me sert ici à me faire respecter.

— C'est une imposture que je ne saurais tolérer, car elle peut avoir des conséquences graves et nous compromettre l'un et l'autre. C'est une fourberie, mon ami, dont, à votre âge, je ne vous aurais point cru capable. Je pense bien que vous ne l'avez fait que par étourderie, mais cela peut devenir criminel, et après ce que vous avez dit à M^{me} d'Urfé, je ne sais trop comment je puis y remédier en sauvant votre honneur.

Je ne cessai mes remontrances que lorsque je le vis tout en pleurs et que j'eus écouté sa prière. — Je préfère, me dit-il, la mortification d'être renvoyé à ma mère à la honte d'avouer à M^{me} d'Urfé que je lui en ai imposé; et je ne saurais supporter l'idée de rester dans cette pension s'il me fallait quitter le nom sous lequel j'y suis connu.

Voyant que je ne pouvais point le brusquer, à moins de l'envoyer loin de Paris avec un autre nom, je lui dis de se tranquilliser, et que je penserais au moyen d'éviter toute espèce de désagrément pour lui comme pour moi.

— Dis-moi maintenant, mais sois vrai, de quelle nature est la tendresse que la jeune Viar a pour toi?

— Papa, je crois que c'est le cas d'observer la discrétion que vous m'avez recommandée ainsi que maman.

— Bien! cette manière de répondre m'en dit assez; mais je te trouve bien savant pour un jeune marmot. Au reste, quand il s'agit d'une confession, la discrétion est déplacée, mon ami, et c'est absolument une confession que je te demande.

— Eh bien, papa, la petite Viar m'aime beaucoup et elle me le témoigne de toutes les manières.

— Et toi, l'aimes-tu aussi?

— Oui, je l'aime.

— Reste-t-elle beaucoup avec toi le matin?

— Nous sommes ensemble toute la journée.

— Elle assiste à ton coucher?

— Oui, elle m'aide à me déshabiller.

— Ne fait-elle rien de plus?

— Je ne voudrais pas vous le dire.

J'étais étonné de la mesure qu'il mettait dans ses réponses, et, comme j'en savais assez pour ne pas douter qu'ils étaient dans une parfaite intimité, je me contentai de l'exhorter à ménager sa santé, et je partis.

Depuis quelque temps, j'étais comme malgré moi, préoccupé de l'idée d'une spéculation que tous mes calculs me montraient devoir être lucrative. Il s'agissait de produire sur les étoffes de soie, au moyen de l'impression, tous les beaux dessins que l'on exécute à Lyon par les moyens

lents et difficiles du tissage, et de pouvoir ainsi procurer un grand débit à des prix bien inférieurs. J'avais toutes les connaissances chimiques nécessaires, et assez de fonds pour assurer le succès de l'entreprise. Je m'étais abouché avec un homme instruit, qui comprenait bien le mécanisme de la chose ainsi que le commerce, et qui devait être directeur de l'établissement.

Je fis part de mon projet à M. le prince de Conti, qui m'encouragea à le mettre à exécution en me promettant sa protection et toutes les franchises que je pouvais désirer. Cela me décida.

Je louai dans l'enceinte du Temple une vaste et belle maison pour mille écus par an. Elle contenait une salle spacieuse dans laquelle devaient travailler toutes mes ouvrières ; une autre grande salle qui devait servir de magasin, de nombreuses chambres pour y loger mes ouvriers et les employés, et un très-joli appartement pour moi, si l'envie venait à me prendre de m'y établir.

Je divisai mon entreprise en trente actions ; j'en accordai cinq au peintre dessinateur, qui devait en être directeur, me réservant les vingt-cinq restantes pour en disposer en faveur des associés qui déboursaient des fonds proportionnellement. J'en donnai une à un médecin qui me donna caution pour l'emploi de garde-magasin, qui vint loger dans l'hôtel avec toute sa famille, et je pris quatre domestiques, une servante et un portier. Je dus accorder une autre action à un teneur de livres qui me procura de deux scribes et qui vint pareillement se loger à l'hôtel. Plusieurs menuisiers, serruriers et peintres étant à l'ouvrage du matin au soir, tout fut prêt en moins de trois semaines. Je laissai au directeur le soin de trouver vingt jeunes filles destinées à peindre et qui devaient recevoir leur salaire tous les samedis. Je mis dans le magasin trois cents pièces de taffetas, de gros de Tours et de camelots de diverses couleurs pour y peindre des dessins dont je m'étais réservé le choix, et je payai tout argent comptant.

J'avais calculé avec le directeur d'une manière approxi-

mative, et ne comptant sur le débit qu'au bout d'un an, qu'il fallait que je déboursasse trois cents mille francs, ce qui ne me gênait pas. Dans tous les cas j'aurais pu recourir à mes actions, dont la vente était sûre et facile, mais j'espérais bien ne jamais me trouver dans cette nécessité, car je ne visais pas à moins de deux cent mille francs de rente.

Je ne me dissimulais pas, au reste, que cette entreprise pouvait me ruiner si le débit me manquait; mais comment concevoir cette crainte en voyant la beauté de mes étoffes, et en m'entendant dire chaque jour que je ne devais pas les vendre à si bon marché! la chose était difficile quand tout autorisait à nourrir les plus belles espérances.

Je déboursai en moins d'un mois, pour monter cette maison, environ soixante mille francs, et je m'étais obligé à une dépense de plus de douze cents francs par semaine.

M^{me} d'Urfé riait de bon cœur chaque fois qu'elle me voyait, car elle était persuadée que toute cette entreprise n'avait pour but que de dérouter les curieux et de m'assurer l'incognito, tant elle était fortement persuadée que je faisais à volonté la pluie et le beau temps.

L'aspect de vingt jeunes filles toutes plus ou moins jolies et dont la plus âgée n'avait pas vingt-cinq ans, loin de me faire trembler, comme j'aurais dû le désirer, me fit un plaisir extrême. Je me crus transporté au milieu d'un sérail, et je me plaisais à les contempler dans leur petit air modeste et soumis, attentives aux leçons du maître qui les dirigeait dans leur travail. Les mieux payées ne gagnaient que vingt-quatre sous par jour; et toutes jouissaient d'une réputation de sagesse parfaite, car elles avaient été choisies par la femme du directeur, femme mère et dévote, qui m'avait supplié de lui accorder cette faveur, et que j'espérais bien réduire au rôle de complaisante si l'envie me prenait de goûter du fruit de son choix. Manon Baletti ne partagea pas ma joie; elle frémit en me voyant possesseur d'un harem où elle sentait bien que ma vertu ne tarderait pas à trouver quelque nouvel écueil. Elle me bouda tout de bon, quoique je lui eusse

assuré qu'aucune d'elles ne couchait dans la maison

Cet établissement me grandissait à mes propres yeux et me donnait une importance qui provenait à la fois de l'espoir fondé d'une fortune brillante et bien acquise, et de l'idée que je fournissais à l'existence d'un assez grand nombre de personnes; mais ce bonheur était trop pur pour que mon mauvais génie ne vint pas me jeter quelque chose en travers.

Il y avait déjà trois mois que M^{lle} X. C. V. était au couvent, et le terme de sa délivrance approchait. Nous nous écrivions deux fois par semaine, et sur cet article je vivais fort tranquille; quant à M. de la Popelinière, il ne pouvait plus en être question, puisqu'il était marié, et mademoiselle, au sortir du couvent, devant retourner chez sa mère, il ne serait plus question de rien. Mais lorsque tout conspirait à fortifier ma sécurité, le feu qui couvait sous la cendre éclata, comme on va le voir.

Un jour, en sortant d'un diner chez M^{me} d'Urfé, j'allai me promener aux Tuileries. J'avais fait une couple de tours dans la grande allée, quand j'aperçois qu'une vieille femme accompagnée d'un homme vêtu en noir et portant une épée m'observe d'un air scrutateur, et semble communiquer ses observations à son compagnon. La chose étant toute simple dans un lieu public aussi fréquenté, je continue ma promenade sans plus de réflexions; mais au retour je vois les mêmes individus arrêtés à m'observer en face. Les ayant considérés à mon retour, je me rappelle avoir vu cet homme dans un tripot où il portait le nom gascon de Castel-Bajac. Je reviens sur mes pas, et, ayant observé de plus près la tête de la mégère, je m'aperçois avec peine que c'est elle que je suis allé consulter avec M^{lle} X. C. V. au sujet de la grossesse. Persuadé qu'elle m'avait reconnu, mais pensant n'avoir rien à craindre, je sors du jardin pour aller me promener ailleurs. Le surlendemain à onze heures, au moment où j'allais sortir pour monter en voiture, je vois un homme de mauvaise mine qui me présente un papier en me disant de le lire. Je

l'ouvre, mais, voyant un griffonnage illisible, je le lui rends en lui disant de le lire lui-même. Il s'exécute, et je m'entends assigné à comparaitre devant le commissaire de police pour répondre à une plainte que portait contre moi la sage-femme dont j'ai oublié le nom.

Quoique je pusse facilement deviner sur quoi je serais interrogé, et persuadé qu'elle ne pourrait fournir aucune preuve de ce qu'elle déposerait contre moi, je me rendis chez un procureur de ma connaissance, et je le chargeai dans les formes de me représenter. Je l'avertis que je ne connaissais et que je n'avais connu aucune sage-femme à Paris. Il se rendit chez le commissaire, et le lendemain il m'apporta copie de la plainte.

Elle se plaignait qu'une nuit j'avais été chez elle avec une jeune dame enceinte d'environ cinq mois, et, que tenant un pistolet d'une main et un rouleau de cinquante louis de l'autre, je ne lui avais laissé que l'alternative de mourir ou de gagner les douze cents francs en faisant avorter la dame, qui, comme moi, était en domino, ce qui indiquait que nous sortions du bal de l'Opéra. La peur disait-elle, l'avait empêchée de refuser nettement, mais qu'elle avait été assez maîtresse d'elle-même pour me dire que les drogues n'étaient pas prêtes, qu'elle préparerait tout ce qu'il fallait pour la nuit suivante, et que nous l'avions quittée en lui promettant de revenir. Croyant que je n'y manquerais pas, elle était allé dès le matin prier M. Castel-Bajac de se tenir caché dans la chambre voisine, afin de la garantir de toute violence et pouvoir entendre les propos que je lui tiendrais ; mais qu'elle ne m'avait plus revu. Elle ajoutait qu'elle n'aurait pas manqué de faire sa déclaration dès le lendemain si elle avait su qui j'étais : mais que, m'ayant reconnu la veille aux Tuileries et que M. Castel-Bajac lui ayant dit mon nom, elle croyait du devoir de sa conscience de me dénoncer pour que je fusse livré à la rigueur des lois, et qu'elle obtint réparation de l'outrage que je lui avais fait. Le sieur Castel-Bajac avait signé comme témoin.

— La calomnie est évidente, me dit mon procureur, ou

rien au moins ne peut attester la vérité des faits dont cette femme vous accuse. Je vous conseille donc de porter l'affaire au lieutenant criminel pour en obtenir la satisfaction que votre honneur exige. Je l'autorisai à faire tout ce qu'il jugerait convenable, et trois ou quatre jours après il vint m'annoncer que ce magistrat voulait me parler en particulier, et qu'il m'attendrait chez lui le même jour à trois heures de l'après-midi.

Je ne manquai pas au rendez-vous, comme on le pense bien. Je trouvai un homme poli et tout à fait aimable. C'était le fameux M. de Sartines, que le roi nomma lieutenant de police deux ans plus tard. La charge de lieutenant-criminel était une charge vénale, que M. de Sartines vendit dès que le monarque l'eut appelé à la tête de la police.

Aussitôt que je lui eus fait ma révérence, M. de Sartines m'invita à m'asseoir près de lui, puis il me parla ainsi :

— Monsieur, je vous ai fait prier de passer chez moi pour notre avantage réciproque, car, dans le cas où vous vous trouvez, nos intérêts sont inséparables. Dans le procès que l'on vous intente, vous avez raison de récriminer devant moi, si vous êtes innocent ; mais avant tout vous devez me faire connaître la vérité dans tout son jour. Je suis prêt à vous aider en faisant abstraction de ma qualité de juge ; mais vous sentez que pour établir la culpabilité de votre partie adverse, il faut la convaincre de calomnie. Je désire de vous une information extrajudiciaire et toute confidentielle, car votre affaire est déjà grave au premier chef, et de nature, malgré votre innocence, à vous croire obligé à des réserves pour votre honneur. Vos adversaires n'auront aucun respect pour votre délicatesse. Ils vous serreront tellement de près que vous vous verrez forcé de subir une condamnation infamante ou à manquer à ce que vous pouvez croire devoir à l'honneur pour manifester votre innocence. C'est une confiance de tête-à-tête que j'ai l'honneur de vous faire en ce moment. Sachez que dans certains cas l'honneur m'est cher au point de le dé-

fendre au prix des règles les plus strictes et les plus rigoureuses de la justice criminelle. Payez-moi de retour ; accordez-moi une entière confiance, dites-moi tout sans réserve, et captivez par là mon amitié et ma bienveillance. Je ne risque rien si vous êtes innocent, car la qualité d'ami ne pourra jamais m'empêcher d'être intègre ; mais si vous êtes coupable, je vous plains, car je vous avertis que je serai juste

Après lui avoir dit tout ce que le sentiment me suggérait pour lui prouver ma reconnaissance, je lui assurai que je n'étais pas dans le cas de devoir faire des réserves par rapport à l'honneur, et que par conséquent je n'avais rien à lui dire extra judiciairement. — La sage-femme, ajoutai-je, m'est absolument inconnue ; ce ne peut être qu'une scélérate qui, de moitié avec un compagnon digne d'elle, veut m'escroquer de l'argent.

— Je me plais à le croire, me répondit-il ; mais si cela est vrai, voyez comme le hasard la favorise pour vous rendre longue et difficile la preuve de votre innocence. Il y a trois mois que la demoiselle a disparu. On connaît votre intimité avec elle ; vous la voyiez à toute heure, vous avez passé avec elle plusieurs heures la veille de sa disparition, et on ignore où elle est. Tous les soupçons se sont portés sur vous, et des espions payés vous guettent sans cesse. La sage-femme m'a fait présenter hier son réquisitoire par l'avocat Vauversin. Elle prétend que la dame enceinte que vous lui avez présentée est la même que celle que madame X. C. V. réclame. L'accusatrice déclare en outre que vous étiez tous deux en domino noir, et la justice a déjà vérifié qu'en effet vous vous trouviez tous deux au bal de l'Opéra en domino noir la même nuit que cette femme indique comme vous étant présentés chez elle ; et de plus tous les rapports s'accordent sur ce point, c'est que vous avez disparu du bal ensemble.

Ce n'est là, à la vérité, que des demi-preuves, mais elles font trembler.

— Pourquoi tremblerais-je ?

— Pourquoi ? parce qu'un faux témoin, facile à trouver

pour de l'argent, peut jurer impunément qu'il vous a vus tous deux sortir du bal et monter dans un fiacre. Un fiacre même, corrompu par un peu d'argent, peut témoigner qu'il vous a conduits chez la sage-femme. Dans ce cas, je me verrais forcé de vous décréter de prise de corps pour vous forcer à nommer la personne que vous avez menée chez votre accusatrice. Songez qu'on vous accuse de l'avoir fait avorter, et que trois mois se sont écoulés sans que sa famille ait pu découvrir son asile; on la dit morte, et sentez-vous toute l'importance d'une accusation de meurtre?

— Certainement, monsieur; mais si je périsais, tout innocent que je suis, c'est vous qui m'auriez condamné. Vous seriez plus à plaindre que moi.

— Vous avez bien raison, mais cela ne changerait en rien votre sort. Au reste, soyez sûr que je ne vous condamnerais pas innocent, mais vous auriez peut-être à languir longtemps dans un cachot avant de pouvoir prouver votre innocence. Enfin, vous voyez qu'en vingt-quatre heures cette affaire est devenue très-mauvaise, et que, dans huit jours, elle peut devenir affreuse. Ce qui a excité mon intérêt en votre faveur est l'absurdité de l'accusation, qui m'a fait rire; mais les accessoires qui la compliquent rendent l'affaire sérieuse. Je vois la vraisemblance de l'enlèvement, je vois l'amour et l'honneur surtout qui vous forcent à la réserve. J'ai décidé de vous parler, et j'espère que vous m'ouvrirez votre cœur sans réserve. Je vous épargnerai tous les désagréments qui vous menacent, tout innocent que je vous suppose. Dites-moi tout, et soyez sûr que l'honneur de la demoiselle n'en souffrira en aucune façon; mais si vous vous savez malheureusement coupable des crimes qu'on vous impute, je vous conseille de prendre des mesures prudentes qu'il ne m'appartient point de vous suggérer. Je vous préviens que, dans trois ou quatre jours, je vous ferai citer au greffe, et que là vous ne me verrez qu'en qualité de juge juste, mais impartial et sévère comme la loi.

J'étais pétrifié, car ce discours me montrait dans toute

sa nudité le danger où je me trouvais. Je sentis tout le cas que je devais faire des offres bienveillantes de cet homme de bien, et je lui dis d'une voix altérée que, tout innocent que j'étais, je me voyais dans la nécessité de me prévaloir de ses bontés relativement à l'honneur de M^{lle} X. C. V., qui, exempte de tout crime, se voyait exposée à perdre sa réputation par le bruit que ferait cette mauvaise affaire.

— Je sais où elle est, ajoutai-je, et je puis vous assurer qu'elle n'aurait point quitté sa mère, si on n'avait pas voulu la contraindre à épouser un homme qu'elle détestait.

— Mais cet homme est marié maintenant; qu'elle retourne chez sa mère et vous voilà sauvé, à moins que la sage-femme n'insiste en soutenant que vous l'avez fait avorter.

— Hélas! monsieur, il n'est nullement question d'avortement; mais d'autres raisons l'empêchent de retourner au sein de sa famille. Je ne puis vous en dire davantage sans un consentement que je tâcherai d'obtenir. Je pourrai alors vous donner toutes les lumières que votre belle âme mérite. Accordez-moi l'honneur de m'écouter ici une seconde fois, après-demain.

— J'entends; je vous écouterai bien volontiers et je vous remercie autant que je vous félicite. Adieu.

J'étais sur le bord du précipice, mais j'étais bien décidé à sortir du royaume plutôt que de trahir le secret de ma chère malheureuse amie. Si la chose avait été possible, j'aurais volontiers étouffé l'affaire à force d'argent; mais il n'en était plus temps. J'étais persuadé que Farsetti était le principal agent de tout cet imbroglio, qu'il m'avait constamment poursuivi, et que c'était lui qui payait les espions dont m'avait parlé M. de Sartines. C'était encore lui qui m'avait suscité l'avocat Vauversin, et je ne devais pas douter qu'aucun sacrifice ne lui coûtât pour arriver à me perdre. Je sentis que je n'avais rien de mieux à faire que de me confier sans réserve à M. de Sartines, mais il me fallait pour cela le consentement de M^{me} du Romain.

CHAPITRE XVIII.

Je suis interrogé. — Je donne trois cents louis au greffier. — La sage-femme et Castel-Bajac sont emprisonnés. — Mademoiselle accouche d'un garçon, et oblige sa mère à me faire réparation. — Mon procès est mis au néant. — Mademoiselle part pour Bruxelles, et va avec sa mère à Venise où elle devient grande dame. — Mes ouvrières. — M^{me} Baret. — Je suis volé, enfermé et remis en liberté. — Je pars pour la Hollande. — L'Esprit d'Helvétius. — Piccolomini.

Le lendemain de ma première entrevue avec M. de Sartes, je me rendis de bonne heure chez M^{me} du Romain. Le cas étant pressant, je pris la liberté de la faire réveiller, et dès qu'elle put me recevoir, je l'informai exactement de tout.

— Il n'y a pas à balancer, mon cher Casanova, me dit cette charmante dame, il faut tout confier à M. de Sartes, et je lui parlerai aujourd'hui sans faute.

A l'instant même elle se mit à son pupitre et écrivit au lieutenant-criminel pour lui demander une audience à trois heures, l'après-midi. Le domestique revint en moins d'une heure avec un billet qui lui annonçait qu'elle serait attendue. Nous convinmes que je la reverrais le soir et qu'elle m'instruirait alors du résultat de sa visite.

A cinq heures j'étais déjà chez elle, et je n'attendis son retour que quelques instants.

— J'ai tout dévoilé, me dit-elle; il sait qu'elle est à la veille d'accoucher, il sait que vous n'êtes point le père de ses œuvres, ce qui vous donne un grand reflet de générosité. Je lui ai dit que, dès que mademoiselle serait délivrée et rétablie, elle rentrerait chez sa mère, sans cependant avouer sa faute, et que l'enfant serait placé en lieu sûr. Vous n'avez rien à craindre et vous pouvez être tranquille; mais comme l'action intentée doit avoir son cours, vous serez cité au greffe pour après-demain. Je vous conseille d'aller voir le greffier sous un prétexte quelconque,

et de trouver le moyen de lui faire accepter quelque argent.

Je fus cité et je comparus. Je vis M. de Sartines *sedentem pro tribunali*. A la fin de la séance, il me dit qu'il était obligé de me décréter d'ajournement personnel, et il m'avertit que, pendant mon ajournement, je ne pourrais ni m'absenter de Paris ni me marier, parce que tout droit civil demeurerait suspendu par l'action d'un procès criminel. Je lui répondis que je ne ferais ni l'un ni l'autre.

Je suis convenu, à mon interrogatoire, d'avoir été au bal de l'Opéra en domino noir, la nuit indiquée dans l'acte d'accusation, mais j'ai nié tout le reste. Quant à M^{lle} X. C. V., j'ai dit que ni moi ni personne de sa famille ne l'avions jamais soupçonnée d'être grosse.

Ma qualité d'étranger pouvait inspirer à Vauversin l'idée de me faire décréter de prise de corps, sous prétexte que je pourrais m'enfuir; je jugeai que l'occasion m'était favorable pour mettre le greffier dans mes intérêts, et je me rendis auprès de lui. Après lui avoir fait part de mes craintes, je lui glissai dans la main un rouleau de trois cents louis, dont je n'eus garde de lui demander quittance, lui disant que c'était pour fournir aux frais du procès s'il arrivait que ce fût à moi à les payer. Il me conseilla d'exiger caution de la sage-femme, et je chargeai mon procureur de cette besogne; mais voici ce qui arriva quatre jours après.

Je me promenais à pied sur le boulevard du Temple, lorsque je fus abordé par un Savoyard qui me remit un billet dans lequel je trouvais qu'une personne, qui se tenait dans une allée à cinquante pas de là, désirait me parler. C'est, me dis-je à moi-même, ou une aventure amoureuse ou un cartel; allons voir. Je fais arrêter ma voiture qui me suivait, et je me rends au rendez-vous.

Je peindrais difficilement ma surprise quand je vis devant moi l'indigne Castel-Bajac. — Je n'ai, me dit-il en m'apercevant, que deux mots à vous dire. Nous sommes ici en sûreté. Je viens vous proposer un moyen sûr de finir votre procès, et de vous épargner beaucoup d'argent et d'inquié-

tudes. La sage-femme est sûre que c'est bien vous qui êtes allé chez elle avec une femme enceinte ; mais elle est fâchée maintenant qu'on vous accuse de l'avoir enlevée. Donnez-lui cent louis ; elle ira déclarer au greffe qu'elle s'est trompée ; et tout sera fini pour vous. Vous ne lui payerez cette somme qu'après que sa déclaration sera faite : votre parole lui suffit. Venez avec moi parler à Vauversin, et je suis certain qu'il vous persuadera ce que je vous propose. Je sais où il est ; allons, suivez-moi de loin.

Je l'avais écouté sans mot dire, et j'étais enchanté de voir avec quelle facilité ces coquins allaient se découvrir. — Allons, dis-je à l'espion de Gascogne, conduisez-moi. Il sort, et je le suis au troisième étage d'une maison de la rue aux Ours, où je trouvai l'avocat Vauversin. Dès qu'il m'aperçut, il vint au fait sans préambule. La sage-femme, me dit-il, passera chez vous avec un témoin dans l'intention apparente de vous soutenir en face que c'est vous qui lui avez amené une femme en l'engageant à la faire avorter, elle ne vous connaîtra pas. Elle ira ensuite au greffe avec le témoin, où elle déclarera qu'elle s'est trompée, et cela suffira pour que M. le lieutenant-criminel suspende toutes les poursuites. Par ce moyen vous êtes sûr de gagner le procès contre la mère et la demoiselle.

Trouvant tout cela assez bien imaginé, je lui dis que je serais au Temple tous les jours jusqu'à midi.

— Mais la sage-femme a besoin de cent louis.

— C'est-à-dire que cette honnête femme met son parjure à ce prix. N'importe, je les promets et vous pouvez compter sur ma parole ; mais je ne les donnerai que lorsqu'elle aura fait enregistrer sa méprise au greffe.

— Cela suffit, monsieur, pourvu que vous consentiez à déboursier auparavant le quart de la somme, qui me revient pour mes frais et honoraires.

— Je suis prêt à vous satisfaire si vous consentez à m'en donner quittance en règle.

Il hésita d'abord ; mais, après une longue discussion, l'argent lui tenant à cœur, il fit comme je voulais, et je lui comptai vingt-cinq louis. Il me remercia beaucoup et finit

par me dire que, quoique M^{me} X. C. V. fût sa cliente, il me donnerait en secret les conseils les plus propres à déjouer toutes les procédures. Je le remerciai aussi vivement que si j'avais eu l'intention de faire usage de ses offres, et je me retirai pour écrire à M. de Sartines tout ce qui venait de se passer.

Trois jours après on m'annonça une femme et un homme qui demandaient à me voir. Je sors, et, m'adressant à la femme, je lui demande ce qu'elle désire.

— Je voudrais parler à M. Casanova.

— C'est moi.

— Je me suis donc trompée, monsieur. Je vous demande pardon.

Son compagnon sourit, et ils partirent.

Ce jour-là, M^{me} la comtesse du Rumain reçut une lettre de l'abbesse qui lui annonçait que sa protégée avait mis au monde un joli poupon, et qu'elle avait eu soin de l'envoyer dans un endroit où il serait parfaitement bien soigné. Elle lui disait que mademoiselle ne quitterait le couvent qu'au bout de six semaines et qu'elle rentrerait chez sa mère munie d'un certificat qui la mettrait à l'abri de tout désagrément.

Peu de temps après, la sage-femme fut mise en prison et au secret; Castel-Bajac fut envoyé à Bicêtre, et Vauversin fut rayé du tableau des avocats. Les poursuites dirigées contre moi par M^{me} X. C. V. durèrent jusqu'à la réapparition de sa fille; mais je savais que je ne devais point m'en inquiéter. Mademoiselle rentra à l'hôtel de Bretagne vers la fin du mois d'août et présenta à sa mère le certificat de l'abbesse qui déclarait l'avoir gardée quatre mois pendant lesquels elle n'était jamais sortie et n'avait reçu aucune visite. C'était l'exacte vérité; mais l'abbesse disait aussi qu'elle ne rentrait dans sa famille que parce qu'elle n'avait plus rien à redouter des poursuites de la Popelinière et en cela la nonne mentait.

M^{me} X. C. V. sut profiter de la satisfaction que sa mère éprouvait de la revoir sans tache à ses yeux pour l'obliger à communiquer en personne le certificat de l'abbesse à

M. de Sartines, à déclarer qu'elle se désistait de toute poursuite contre moi, et à me faire une ample réparation; lui disant que j'étais en droit de réclamer des dédommagements, et que, pour ne pas nuire à sa réputation, il fallait garder sur tout le passé un silence absolu.

La mère m'écrivit la lettre la plus satisfaisante, et je m'empressai de la faire enregistrer au greffe, ce qui mit fin à mon fatal procès dans toutes les formes. Je lui écrivis à mon tour pour la féliciter; mais je ne remis plus le pied chez elle, afin d'éviter toutes les scènes désagréables qui auraient pu résulter de ma rencontre avec Farsetti.

Mademoiselle ne pouvant plus rester à Paris, où son histoire était sue de tout le monde, Farsetti se chargea de la conduire à Bruxelles avec sa sœur Madeleine. Quelque temps après, la mère alla l'y rejoindre et ils partirent pour Venise, où, trois ans après, elle devint grande dame. Quinze ans plus tard je l'ai revue veuve, assez heureuse et jouissant d'une honorable considération par rapport à son rang, à son esprit et à ses vertus sociales; mais je n'ai plus eu avec elle aucune espèce de liaison.

Dans quatre ans, le lecteur verra où et comment j'ai retrouvé Castel-Bajac. Vers la fin de la même année 1759, avant de partir pour la Hollande, je déboursai plusieurs centaines de francs pour obtenir la mise en liberté de la sage-femme.

Je menais une vie de prince et on pouvait me croire heureux; je ne l'étais pas. L'énorme dépense que je faisais, ma trop grande prodigalité et mon amour pour le plaisir et la magnificence me faisaient apercevoir malgré moi des désagréments dans un avenir plus ou moins éloigné. Ma manufacture m'aurait mis en état de continuer longtemps, si les malheurs de la guerre n'avaient paralysé le débit; mais je devais nécessairement me ressentir de la gêne générale qui régnait en France dans tous les états. J'avais dans mon magasin quatre cents pièces d'étoffes peintes, mais il n'était pas probable que je les vendisse avant la paix, et cette paix tant désirée n'étant guère possible que dans un avenir loin encore, j'étais menacé d'une sorte de ruine.

Dans cette apprenension, j'écrivis à Esther d'engager son père à me fournir la moitié de mes fonds, à m'envoyer un commis intelligent et à s'associer avec moi. M. d'O. me répondit que, si je voulais transporter la manufacture en Hollande, il se chargerait de tout et me donnerait la moitié des bénéfices; mais j'aimais Paris, et je n'accédai point à une proposition si avantageuse. J'ai pu m'en repentir.

Je dépensais beaucoup à ma maison de la Petite-Pologne; mais la dépense principale, dépense qui me ruinait et que personne ne connaissait, était celle que je faisais avec mes petites ouvrières, car, avec mon tempérament et mon goût prononcé pour la variété, vingt jeunes filles, presque toutes jolies et toutes séduisantes comme le sont les Parisiennes, étaient un écueil où ma vertu devait chaque jour faire un nouveau naufrage. J'étais curieux de la plupart, et, comme je n'avais pas la patience de leur faire partager ma curiosité par des soins préliminaires, elles profitaient de mon impatience et me vendaient leurs faveurs le plus chèrement qu'il leur était possible. L'exemple de la première servit de règle à toutes pour prétendre maison, meubles, argent, bijoux; et je connaissais trop peu la valeur de cent louis pour qu'ils fussent un obstacle à ma satisfaction. Mon caprice ne durait jamais plus d'une semaine, et souvent il avait vieilli en trois ou quatre jours, et, comme de raison, la dernière venue me paraissait la plus digne de mes attentions. Dès que j'avais jeté mon dévolu sur une nouvelle, je ne voyais plus les anciennes; mais je continuais à fournir à leurs exigences, et cela allait loin. M^{me} d'Urfé, qui me croyait opulent, ne me gênait pas. Je la rendais heureuse en secondant par mes oracles les opérations magiques dont elle était chaque jour plus éprise, quoique ses expériences ne la menassent jamais au but. Manon Baletti me désolait par ses jalousies et ses justes reproches. Elle ne concevait pas, et elle avait raison, comment je pouvais différer de l'épouser, s'il était vrai que je l'aimasse. Elle m'accusait de la tromper. Sa mère mourut étique dans nos bras. Dix minutes avant d'expirer, elle me recommanda sa fille, et je lui promis bien sincèrement de l'épouser; mais le destin,

comme on ne cesse de le dire, s'y opposa toujours. Silvia m'avait inspiré la plus vive amitié ; je la respectais comme une excellente femme, dont le cœur bienfaisant et les mœurs pures méritaient la considération et l'estime générales. Je restai pendant trois jours dans la famille, partageant du fond du cœur l'affliction de tous ceux qui la composaient.

Mon ami Tiretta perdit sa maîtresse à peu de jours de là par suite d'une douloureuse maladie. Quatre jours avant sa mort, sentant sa fin prochaine et voulant consacrer à Dieu ce qu'elle ne pouvait plus offrir aux hommes, elle congédia son amant en lui faisant présent d'une bague de prix et une bourse de deux cents louis. Tiretta plia bagages et vint à la Petite-Pologne m'apporter la fâcheuse nouvelle. Je le logeai au Temple, et, un mois après, approuvant sa vocation d'aller tenter fortune aux Indes, je lui donnai une lettre de recommandation pour M. d'O. à Amsterdam, qui, en moins de quinze jours, le plaça en qualité d'écrivain sur un vaisseau de la Compagnie qui allait à Batavia. S'il avait eu une bonne conduite, il serait devenu riche ; mais, ayant trempé dans une conspiration, il fut obligé de s'enfuir, et, depuis, il éprouva de grandes vicissitudes. J'ai su d'un de ses parents qu'en 1788 il était au Bengale, riche, mais dans l'impuissance de réaliser sa fortune pour retourner dans sa patrie et y passer heureusement le reste de ses jours. J'ignore ce qu'il est devenu depuis.

Au commencement du mois de novembre, un officier de bouche de la cour du duc d'Elbeuf vint à ma manufacture avec sa fille pour lui acheter un habit pour le jour de ses noces. Je fus ébloui de sa beauté. Elle choisit une pièce de satin très brillant, et sa belle figure s'anima de tout le feu du plaisir quand elle vit que son père était content du prix ; mais sa peine fut grande quand elle entendit le commis qui disait à son père qu'il fallait acheter la pièce tout entière parce qu'on ne vendait pas en détail. Je ne pouvais résister à sa peine ; et, pour n'être pas forcé de faire une exception en sa faveur, je me hâtai de passer dans mon cabinet. Heureux si j'avais eu l'inspiration de

sortir de la maison, car j'aurais épargné beaucoup d'argent; mais aussi de quel plaisir, de quelles jouissances ne me serais-je pas privé! Dans son désespoir, la charmante fille prie le directeur de la conduire vers moi, et celui-ci n'ose lui refuser. Elle entre; deux grosses larmes roulaient dans ses yeux et tempéraient le feu de ses regards. — Monsieur, me dit-elle de but en blanc, vous êtes assez riche, vous, et vous pouvez acheter cette pièce et m'en céder une robe qui me rendra heureuse.

Je jetai les yeux sur son père, et je vis qu'il avait l'air de me demander pardon de la hardiesse de son enfant. Votre franchise me plaît, mademoiselle, et, puisque cette complaisance doit faire votre bonheur, vous aurez la robe. Elle me sauta au cou et m'embrassa de reconnaissance, tandis que son bon homme de père se pâmait de rire. Ses baisers achevèrent de m'ensorceler. Après avoir payé la robe, le père me dit :

— Monsieur, je marie cette petite folle dimanche; on soupera, on dansera, et vous nous rendrez heureux si vous voulez nous faire l'honneur d'assister à la fête. Je m'appelle Gilbert, et je suis contrôleur de M. le duc d'Elbeuf. Je lui promis de ne pas y manquer et la jeune fiancée fit un saut de joie qui me la fit trouver plus belle encore.

Le dimanche je me rendis au lieu qu'il m'avait indiqué; mais je ne pus ni manger ni danser. La belle Gilbert me tenait dans une sorte d'enchantement qui dura aussi longtemps que je demeurai au milieu de la société, au ton de laquelle je n'aurais jamais pu me faire. C'étaient des officiers de grandes maisons avec leurs femmes, leurs filles, gens qui singeaient les bonnes manières de leurs maîtres et qui n'en rendaient que les ridicules; je n'y connaissais personne, personne ne savait qui j'étais: je faisais au milieu de tout cela la figure d'un sot déplacé. Dans ces sortes de réunions, c'est celui qui a le plus d'esprit qui joue le rôle de nigaud. Chacun disait son mot à la nouvelle mariée; elle répondait à tout le monde, et on riait souvent sans s'entendre. L'époux, benêt, maigre et triste, applaudissait son épouse de ce qu'elle entretenait tous les con-

vives dans la gaieté. Quoique je fusse amoureux de sa femme, bien loin que j'enviasse son sort, il me faisait pitié. Je devinais qu'il ne se mariait que dans l'espoir d'améliorer son sort, et je lui prédisais en moi-même la coiffure qu'il ne pouvait manquer de porter avec une femme belle et toute de feu, lui qui était laid et qui paraissait sentir fort peu le mérite d'une pareille femme. Il me vint envie d'interroger la jeune épouse, elle m'en fournit l'occasion en venant s'asseoir près de moi au sortir d'une contredanse. Elle me remercia d'abord de ce que j'avais fait pour elle, et me dit que ma belle robe lui valait une foule de compliments.

— Je suis certain cependant qu'il vous tarde de l'ôter, lui dis-je; car je connais l'amour et l'impatience qu'il cause.

— C'est bien drôle que tout le monde s'obstine à me croire amoureux, tandis qu'il n'y a que huit jours que j'ai vu M. Baret pour la première fois; avant ce temps j'ignorais absolument qu'il fût au monde.

— Et pourquoi vous marie-t-on à la hâte sans vous laisser le temps de faire plus ample connaissance?

— Parce que mon père fait tout à la hâte.

— Votre mari est riche sans doute?

— Non; mais il pourra le devenir. Nous ouvrirons après-demain une boutique de bas de soie au coin de la rue Saint-Honoré et des Prouvaires. J'espère, monsieur, que vous vous ferez chez nous; nous vous servirons de préférence.

— Vous pouvez y compter; et même je vous promets de vous étrenner, quand bien même je devrais veiller à votre porte pour m'y trouver le premier.

— Oh! que c'est aimable! Monsieur Baret, dit-elle à son mari, qui était à deux pas de nous, monsieur me promet de nous étrenner. — Monsieur a bien de la bonté, dit le mari en s'approchant, cela nous portera bonheur; et puis monsieur sera content de moi, car mes bas ne cottonnent jamais.

Le mardi, dès la pointe du jour, je suis allé croquer le

marmot au coin de la rue des Prouvaires, jusqu'au moment où une servante vint ouvrir la boutique. J'entre.

— Que voulez-vous? me dit la fille.

— Je veux acheter des bas.

— Les maîtres sont encore couchés, et vous pouvez revenir plus tard.

— Non, j'attendrai qu'ils soient levés. Tenez, lui dis-je en lui donnant six francs, allez me chercher du café, je le prendrai ici.

— Que j'aïlle vous chercher du café, je ne suis pas si sotte que de vous laisser seul dans la boutique!

— Vous auriez peur que je vous volasse?

— Ma foi, on en voit bien d'autres et je ne vous connais pas.

— Vous avez raison; mais je resterai.

Baret ne tarda pas à descendre et gronda la pauvre fille de ne pas l'avoir prévenu de suite. — Va dire à madame de venir, lui dit-il. Et en même temps il se hâta de déployer des paquets pour que je pusse choisir. Il avait des gilets, des bas, des pantalons de tricot de soie; je remue tout, j'examine, mais sans me fixer sur rien jusqu'au moment où je vis descendre sa femme, fraîche comme une rose et d'une blancheur éblouissante; elle me sourit de la manière la plus séduisante, s'excusa sur son négligé, et me remercia de lui avoir tenu parole.

— Je n'y manque jamais, lui dis-je, et surtout quand il s'agit d'une dame aussi aimable que vous.

M^{me} Baret avait dix-sept ans, d'une taille moyenne, parfaitement bien faite, et, sans être une beauté accomplie, un Raphaël n'aurait jamais pu imaginer ni produire quelque chose de plus attrayant, quelque chose de plus puissant pour enflammer le cœur. Ses yeux vifs à fleur de tête, ses longues paupières qui donnaient à son regard quelque chose de si modeste et de si voluptueux, sa bouche toujours embellie par le plus agréable sourire, ses dents magnifiques, ses lèvres de rose, son éblouissante blancheur, l'attention gracieuse avec laquelle elle écoutait, le son de sa voix argentine, sa douceur pétillante, sa vivacité dou-

teuse, le peu de prétention qu'elle montrait, ou plutôt le peu de cas qu'elle semblait faire de ses charmes, dont elle paraissait ignorer la puissance, cet ensemble inexprimable enfin me tenait comme en extase dans la contemplation de ce joli chef-d'œuvre de la nature, dont le hasard ou un vil intérêt avait rendu possesseur le pauvre Baret, que je voyais la fluet, blême, frêle et tout attentif à ses bas, dont il faisait beaucoup plus de cas que du joyau dont l'hymen l'avait gratifié à tort, puisqu'il n'en sentait pas le mérite et qu'il n'en savourait pas les douceurs

Je choisis des bas et des gilets pour vingt-cinq louis, et je les payai sans marchander. Je vis la joie peinte sur les traits de la jolie marchande, et j'en augurais favorablement pour mon amour, quoique j'eusse peu d'espérance; car il me semblait que les mois de miel ne devaient pas être propices à une intrigue. Je dis ensuite à la fille que je lui donnerais six francs lorsqu'elle m'apporterait le paquet à la Petite-Pologne, et je partis.

Le dimanche suivant, Baret vint en personne me porter mon paquet. Je lui donnai six francs pour les remettre à la fille, mais il me dit qu'il ne serait pas honteux de les garder pour lui-même. Je trouvai cette cupidité bien vile, et d'autant plus qu'il privait sa servante d'une douceur licite après avoir fait sur les vingt-cinq louis un bénéfice assez considérable; mais j'avais besoin de me le rendre favorable, et je n'étais point fâché de trouver un moyen si commode de lui fermer les yeux. Ainsi, tout en me promettant d'indemniser la fille, je traitai bien l'époux pour mieux l'assouplir. Je lui fais servir à déjeuner, en lui demandant pourquoi il n'avait pas amené sa femme

— Elle m'en a bien prié, me répondit-il; mais je n'ai pas osé prendre cette liberté, crainte de vous déplaire.

— Vous m'auriez au contraire fait beaucoup de plaisir, car je trouve votre femme charmante.

— Vous avez bien de la bonté, monsieur, mais elle est encore bien jeune.

— Je ne vois pas qu'il y ait de quoi se plaindre, et, si elle aime à se promener, je serai charmé que vous l'ame-

niez une autre fois. Il me dit que cela lui ferait grand plaisir à lui-même.

Quand je passais en voiture devant sa boutique, je lui envoyais des baisers, mais sans m'arrêter, car je n'avais plus besoin de bas. Au reste, je me serais ennuyé avec une toule de freluquets qui, à toute heure, remplissaient son petit magasin. On s'occupait d'elle dans la ville, on en parlait au Palais-Royal; et j'étais bien aise d'entendre dire qu'elle n'était si réservée qu'en attendant quelque riche dupe. Cela me montrait que personne n'en avait goûté, et j'espérais que je pourrais bien être cette dupe... volontaire.

Quelques jours après, apercevant de loin ma voiture, elle me fit signe de la main. Je descends, et son mari, après m'avoir demandé mille pardons, me dit qu'il désirait que je fusse le premier à voir des pantalons d'une nouvelle mode qu'il venait de recevoir. Ces pantalons étaient bigarrés, et aucun élégant de bon ton ne sortait le matin sans en être affublé. C'était une mode bizarre, mais fort jolie pour un jeune homme bien fait. Comme il fallait qu'ils fussent parfaitement justes, je lui dis qu'il m'en fasse faire six paires, et j'offris de les lui payer d'avance.

— Monsieur, en voilà de toutes les tailles; montez dans la chambre de ma femme, me dit-il, vous pourrez en essayer.

Le moment était précieux; j'acceptai, surtout quand je l'entendis dire à sa femme de venir m'aider. Je monte; elle me suit et je me mets en devoir de me déshabiller, en lui demandant pardon d'en agir ainsi en sa présence. — Je m'imagine, me répondit-elle, que je suis actuellement votre valet de chambre, et je veux en faire les fonctions. Je ne crus pas devoir faire le difficile, et cédant à son empressement, après avoir ôté mes souliers, je lui livrai ma culotte, ayant soin cependant de garder mes caleçons pour ne pas trop effaroucher sa pudeur. Quand cela fut fait, elle prit des pantalons, me les essaya, les ôta, m'en essaya d'autres, et tout cela avec décence de part et d'autre; car je m'étais imposé la loi de l'être jusqu'à la fin de ce

charmant manège, en attendant mieux. Elle trouva que quatre de ces pantalons m'allaient à ravir, et, n'étant pas disposé à la contredire, je lui remis seize louis qu'elle me demanda, et je lui dis que je me croirais heureux si elle voulait me les apporter elle-même dans un moment de loisir. Elle descendit toute fière pour montrer à son mari qu'elle savait vendre, et, l'ayant suivie de près, Baret me dit que le dimanche suivant il aurait l'honneur de m'apporter mon emplette avec sa petite femme.

— Vous me ferez plaisir, monsieur Baret, lui dis-je, et surtout si vous restez à dîner avec moi. Il me répondit qu'ayant une affaire pressante à deux heures, il ne pourrait s'engager qu'à condition que je lui permettais de s'absenter pour cela; m'assurant qu'il reviendrait sur les cinq heures pour reprendre sa femme. Je ne me sentais pas d'aise, tant cela m'accommodait! mais je savais me posséder, et je lui répondis avec calme que, quoique cela dût me priver de sa société, il serait le maître d'en agir à son gré, d'autant plus que je ne devais sortir qu'à six heures.

J'attendis le dimanche, et le couple bourgeois me tint parole. Dès qu'ils furent chez moi, je fis fermer ma porte pour toute la journée; et comme j'étais impatient de savoir ce qui arriverait dans l'après-midi, je fis servir le dîner de bonne heure. La chère fut exquise et les vins délicieux. Le bonhomme mangea bien et but largement, de sorte qu'il fallut, par politesse, lui faire remarquer qu'il avait une affaire pressante à deux heures. Comme il avait les esprits éveillés par le champagne, il eut l'heureuse idée de dire à sa femme de se retirer seule si ses affaires le retenaient plus tard qu'il ne croyait; et moi je m'empressai d'ajouter que je la reconduirais dans ma voiture après lui avoir fait faire un tour de promenade sur les boulevards. Il me remercia, et, témoignant quelque inquiétude d'arriver au rendez-vous, je lui mis la joie dans le cœur en lui disant qu'un fiacre, payé pour toute la journée, l'attendait à la porte. Il partit, et je me trouvai enfin seul avec un bijou que j'étais certain de posséder jusqu'à six heures du soir.

Dès que j'eus entendu fermer la grosse porte sur le mari débonnaire, je dis à sa femme :

— Je vous fais compliment, madame, d'avoir un époux aussi complaisant ; car, avec un homme de ce caractère, vous ne pouvez manquer d'être heureuse.

— Heureuse est bientôt dit ; mais pour l'être il faut le sentir et jouir de la tranquillité d'esprit. Mon mari a une santé si délicate, que je ne puis me considérer que comme une garde-malade ; ensuite il a des dettes qu'il a faites pour monter son commerce, et qui nous obligent à l'économie la plus sévère. Nous sommes venus à pied pour épargner vingt-quatre sous. Le produit de notre petit commerce nous suffirait si nous ne devions rien ; mais avec des dettes tout s'en va pour les intérêts, et nous ne vendons pas assez.

— Vous avez cependant beaucoup de chalands, car chaque fois que je passe, j'en vois la boutique encombrée.

— Ces chalands ne sont que des oisifs, de mauvais plaisants, des libertins qui viennent pour me casser la tête de fadaises qui me donnent des nausées. Ils n'ont pas le sou, et nous ne les perdons pas de vue de peur que leurs mains s'égarant. Si nous voulions leur faire crédit, il y a déjà plusieurs jours que notre magasin serait vide. Je ne puis qu'être maussade avec eux, dans l'espoir de m'en débarrasser ; mais je n'y réussis pas. Ils ont une intrépidité qui me déconcerte. Quand mon mari est au logis, je me retire dans ma chambre ; mais il est souvent absent, et alors je suis forcée de les supporter. Outre cela, la disette d'argent fait que nous vendons peu ; et cependant chaque samedi il faut que nous payions les ouvriers. Je prévois qu'avant longtemps nous serons forcés de les congédier, car nous avons des billets à ordre dont l'échéance n'est pas éloignée. Nous devons payer samedi six cents francs, et nous n'en avons que deux cents.

— Dans les premiers jours de votre mariage, cet état de gêne me surprend beaucoup. Votre père devait connaître l'état de votre mari ; et qu'est devenue votre dot ?

— Ma dot de six mille francs a servi en grande partie à

garnir notre boutique et payer des dettes. Nous avons en marchandises trois fois plus que nous ne devons; mais quand le débit manque, le capital est mort.

— Vous m'affligez, car, si la paix ne se fait pas, votre situation ne peut qu'empirer; car, à mesure que vous avancerez, vos besoins augmenteront.

— Oui, car, lorsque mon mari se portera bien, il sera possible que nous ayons des enfants.

— Comment! est-ce que sa santé l'empêche de vous rendre mère? Ce n'est pas possible.

— Je ne crois pas que je puisse devenir mère en restant fille, mais au reste je ne m'en soucie pas.

— Ceci me paraît incroyable. Comment un homme, à moins d'être à l'agonie, peut-il être malade auprès de vous? Il est donc mort?

— Il n'est pas mort, mais il ne montre guère de vie.

Cette saillie me fit rire, et tout en l'applaudissant, je l'embrassai sans trop de résistance. Le premier baiser fut comme une étincelle électrique; il m'embrassa, et je redoublai jusqu'à ce qu'elle fût douce comme un agneau.

— Je vous aiderai, ma charmante amie, lui dis-je pour l'encourager, je vous aiderai à solder le billet de samedi; et, tout en parlant ainsi, je l'attirai doucement dans un cabinet où un beau divan offrait un autel commode pour compléter un sacrifice amoureux.

J'étais tout enchanté de la trouver docile à mes caresses et à ma curiosité, mais elle mesurpfit au delà de toute expression quand, me disposant à la consommation de l'acte, et me tenant déjà en posture entre les deux colonnes, elle fit un mouvement qui me dérangerait de manière à rendre toute exécution impossible. Je crus d'abord que ce n'était là qu'une de ces ruses que l'amour emploie souvent pour rendre la victoire plus douce en la faisant acheter par des obstacles qui rendent le plaisir plus vif; mais voyant que c'était tout de bon qu'elle se défendait : — Comment, lui dis-je d'un ton demi-fâché, pouvais-je m'attendre à ce refus dans un moment où j'ai cru lire dans vos yeux que vous partagiez mes ardents désirs?

— Mes yeux ne vous ont point trompé ; mais que dirais-je à mon mari s'il me trouvait autrement que Dieu m'a faite ?

— Il n'est pas possible qu'il vous ait laissée intacte.

— Mon ami, je ne vous mens pas ; je vous permets de vous en convaincre. Suis-je maîtresse de disposer d'un fruit qui appartient à l'hymen, avant qu'il en ait goûté la première fois ?

— Non, femme divine, non ; conserve ce fruit pour une bouche indigne de le savourer. Je te plains et je t'adore. Viens dans mes bras ; abandonne-toi à mon amour, et ne crains rien. Le fruit ne sera point mordu ; mais je puis en savourer la superficie sans y laisser aucune trace.

Nous passâmes trois heures ensemble à nous tromper par mille folies délicieuses bien propres à nous enflammer, malgré les libations réciproques et répétées que nous fîmes. Une promesse mille fois répétée d'être toute à moi aussitôt que Baret pourrait croire qu'elle avait été toute à lui, me consola de ma mésaventure ; et, après l'avoir promenée sur les boulevards, je la conduisis jusqu'à sa porte, où je la quittai en lui mettant dans la main un rouleau de vingt-cinq louis.

Amoureux d'elle comme il me semblait que je ne l'avais jamais été d'aucune femme, je passais devant sa boutique trois ou quatre fois par jour, faisant d'assez longs détours, au grand déplaisir de mon cocher, qui se tuait à me dire que j'abimais mes chevaux. J'étais heureux de la voir guetter l'instant où je passerais et m'envoyer des baisers en plaçant le bout de ses jolis doigts sur ses lèvres.

Nous étions convenus qu'elle ne me ferait signe de descendre que lorsque son mari aurait rompu la difficulté. Ce jour si ardemment désiré, si impatientement attendu, arriva enfin. Au signe convenu, je tirai le cordon ; et, montée sur le marchepied de la voiture, elle me dit d'aller l'attendre à la porte de l'église St-Germain-l'Auxerrois.

Curieux de savoir ce qu'elle avait à me dire et de voir à quoi ce rendez-vous aboutirait, je me rendis au lieu indiqué ; et un quart après je la vis arriver, sa jolie tête

cachée dans un capuchon. Elle monte dans ma voiture, me dit qu'elle a quelques emplettes à faire, et me prie de la conduire au palais Marchand.

J'avais des affaires moi-même, et des affaires assez pressantes; mais que peut-on refuser à l'objet qu'on adore? J'ordonne au cocher de me mener à la place Dauphine, et je me préparai à lâcher les cordons de ma bourse, car j'avais un pressentiment qu'elle allait en agir sans façon. En effet, dès que nous fûmes au palais Marchand, elle entra dans toutes les boutiques, attirée par les paroles flatteuses de toutes les marchandes. Il ne s'agissait que de voir tous les bijoux, les colifichets, les modes qu'on étalait en un clin d'œil devant elle en l'appelant *princesse*, en lui disant avec les mots sucrés que ceci, que cela lui irait à ravir. Ma Baret me regardait en me disant qu'il fallait convenir que c'était fort joli et que cela lui ferait plaisir si ce n'était pas si cher. Et moi, dupe volontaire, je renchéris sur la marchande, l'assurant que, dès qu'une chose lui plaisait, elle ne pourrait pas être trop chère, et je payais.

Pendant que ma belle choisissait mille bagatelles qui faisaient ses délices, voici ce que ma mauvaise fortune m'amena pour que, quatre ans plus tard, je me trouvasse dans une situation affreuse. La chaîne des combinaisons n'est jamais interrompue.

Je vois à ma gauche une jeune personne de douze à treize ans, de la figure la plus intéressante, avec une vieille femme laide qui méprisait une paire de boucles d'oreilles de strass que la jeune fille tenait dans ses jolies mains et qu'elle contemplait avec un œil de convoitise; elle avait l'air toute triste de ne pouvoir les acheter. Je l'entendis dire à la vieille que ces boucles feraient son bonheur; mais celle-ci les lui arrache des mains et veut la faire sortir avec elle. Ma belle demoiselle, lui dit la marchande, je vous en donnerai à meilleur marché, et de presque tout aussi belles. Mais la petite lui répond qu'elle ne s'en soucie pas, et se dispose à sortir en faisant une profonde révérence à ma *princesse* Baret.

Celle-ci, flattée sans doute de ce signe de respect, s'approche, l'appelle sa *petite reine*, l'embrasse en lui disant qu'elle est jolie comme un cœur, et demande à la vieille qui elle était.

— C'est M^{lle} de Boulainvillier, ma nièce.

— Et vous avez la cruauté, madame, dis-je à la tante, de refuser à votre charmante nièce un bijou qui la rendrait heureuse ? Permettez-moi, madame, de le lui offrir. En disant cela, je mets les boucles dans les mains de la jeune personne, dont le front se couvre d'une aimable rougeur, et elle regarde sa tante comme pour la consulter.

— Acceptez, ma nièce, puisque monsieur a la bonté de vous faire un si beau présent, et embrassez-le pour le remercier.

— Les boucles, me dit la marchande, ne coûtent que trois louis. Là-dessus l'affaire devient comique, car la vieille, tout en colère, lui dit :

— Comment pouvez-vous tromper à ce point ? vous ne les avez faites que deux louis !

— Vous avez tort, madame ; je vous en ai demandé trois.

— Ce n'est pas vrai, et je ne souffrirai pas que vous voliez ce monsieur. Ma nièce, laissez-là ces boucles ; que madame les garde.

Jusque-là c'était bien ; mais la vieille gâta tout en me disant que si je voulais donner les trois louis à sa nièce elle irait acheter ailleurs des boucles deux fois plus belles. Cela m'étant égal, je mets en souriant les trois louis devant la demoiselle, qui tenait encore son bijou dans ses mains. La marchande, alerte, s'empare de l'argent en disant que le marché était fait, que les trois louis lui appartenaient, et que les boucles étaient la propriété de la demoiselle.

— Vous êtes une friponne ! lui cria la vieille furieuse.

— Et vous une vieille maq....., lui répliqua la marchande ; je vous connais.

La populace s'attroupait devant la boutique, attirée par les cris de ces deux mégères. Prévoyant quelque désagrè-

ment, je pris la tante par le bras et la mis doucement dehors. La nièce, contente d'avoir ses belles boucles d'oreilles et se souciant fort peu qu'elles me coûtassent trois louis plutôt que deux, la suivit. Nous la retrouvons en temps et lieu.

Ma Baret m'ayant fait jeter au vent une vingtaine de louis que son pauvre mari aurait regrettés bien plus que moi, nous remontâmes en voiture, et je la reconduisis à la porte de l'église où je l'avais prise. Chemin faisant, elle me dit qu'elle viendrait passer cinq ou six jours à la Petite-Pologne, et que ce serait son mari qui me demanderait la grâce de lui accorder cette petite faveur.

— Quand me la demandera-t-il?

— Demain si vous passez. Venez acheter quelques paires de bas; j'ai la migraine, et Baret vous parlera.

On peut croire que je fus exact à me rendre chez le bon homme; et comme je ne vis point madame dans le magasin, je m'informai amicalement de sa santé. Elle est malade et couchée, me dit-il; elle a besoin d'aller prendre pendant quelque temps l'air pur de la campagne.

— Si vous n'avez point fait choix d'un endroit, je vous offre un appartement à la Petite-Pologne.

Il me répondit par un sourire d'approbation.

— Je vais la prier d'accepter; en attendant, M. Baret, empaquetez-moi une douzaine de paires de bas.

Je monte, je la trouve au lit, riante, malgré sa migraine de commande. L'affaire est faite, lui dis-je, vous allez en être informée dans l'instant. En effet, le mari monte avec mes bas et lui annonce que je voulais bien avoir la bonté de lui accorder une chambre chez moi. La petite rusée me remercie en assurant son mari que le grand air lui rendra bientôt la santé. Rien ne vous manquera, madame, lui dis-je; mais vous voudrez bien me pardonner si je ne puis guère vous tenir compagnie à cause de mes affaires. M. Baret pourra venir passer la nuit avec vous et partir le matin d'assez bonne heure pour être à l'ouverture de son magasin. Après bien des compliments, Baret conclut qu'il ferait venir sa sœur pendant tout le temps que sa

femme demeurerait chez moi ; et je partis en leur disant que dès le soir même les ordres seraient donnés pour les recevoir dans le cas où je ne serais pas chez moi à leur arrivée.

Le lendemain je ne rentrai qu'après minuit, et ma cuisinière m'annonça que les deux époux, après avoir bien soupé, étaient allés se coucher. Je la prévins que je dinerais tous les jours chez moi, et je fis fermer ma porte à tout le monde.

Le lendemain je fus matinal, et, m'étant informé si l'époux était levé, j'appris qu'il était parti au point du jour et qu'il ne reviendrait qu'à l'heure du souper. Madame dormait encore. Je pensais bien qu'elle ne dormirait pas pour moi, et j'allai lui faire ma première visite. En effet, elle était éveillée ; et je préludai à des plaisirs plus doux par mille baisers qu'elle me rendit avec usure. Nous plaisantâmes aux dépens du bon homme, qui était venu me confier lui-même un bijou dont j'allais faire un si bel usage, et nous nous félicitâmes de pouvoir en liberté nous sacrifier l'un à l'autre pendant toute une semaine. Allons, mon cœur, levez-vous, mettez-vous en petit déshabillé, et, quand vous serez prête, le déjeuner vous attendra dans ma chambre.

Elle ne fit pas une longue toilette : une robe du matin en toile de coton, un joli bonnet garni d'une fine dentelle, un fichu de linon... mais que ce petit déshabillé était embelli par la fraîcheur et les roses de son teint ! Nous déjeunerâmes assez vite, nous étions pressés ; et quand nous eûmes fini, je fermai ma porte et nous nous livrâmes au bonheur.

Surpris de la trouver telle que je l'avais laissée la dernière fois, je lui dis que j'espérais... ; mais elle, sans me donner le temps d'achever ma phrase, me dit : Mon bijou, Baret croit ou feint de croire qu'il a fait ses fonctions de mari ; mais il n'en est rien, et je suis disposée à me mettre avec toi dans un état à ne pas lui laisser le moindre doute.

— Ce sera, mon ange, lui rendre un service essentiel, et le service sera bien fait.

Tout en disant ces mots, j'étais sur le seuil du temple, et j'ouvris la porte d'une manière à briser toutes les résistances. Un petit cri, puis quelques soupirs m'annoncèrent que le sacrifice était complet, et au fait l'autel de l'amour était inondé du sang de la victime. Après une ablution très-nécessaire, le sacrificateur exerça de nouveau son zèle sur la victime, qui, devenue intrépide, provoquait sa fureur, et ce ne fut qu'après la quatrième immolation que nous remîmes la joute à un autre moment. Nous nous fîmes mille serments d'amour, de constance, et peut-être étions-nous sincères dans nos promesses, puisque nous étions ivres de bonheur.

Nous ne nous séparâmes que pour nous habiller; ensuite, ayant fait un tour de jardin, nous dinâmes tête à tête, certains de retrouver dans un repas délicieux assaisonné des meilleurs vins les forces nécessaires pour contenir nos ardents désirs et les endormir dans les plus douces jouissances.

Au dessert, pendant que je lui versais du champagne, je lui demandai comment, avec un tempérament de feu, elle avait pu se conserver intacte jusqu'à ce jour.

— L'amour, lui dis-je, aurait pu cueillir plus tôt un fruit dont l'hymen n'a pu jouir. Tu as dix-sept ans; et il y en a bien deux que la poire était mûre.

— Oui, je le crois, mais je n'ai jamais aimé, et voilà le pourquoi de tout.

— N'as-tu pas eu quelque courtisan aimable?

— On m'a recherchée, mais en vain. Mon cœur ne parlait pas. Mon père a peut-être cru le contraire quand je le priai, il y a un mois, de me marier bien vite.

— Ce serait assez naturel; mais puisque tu n'aimais pas, pourquoi l'as-tu donc tant pressé?

— Je savais que le duc d'Elbeuf ne tarderait pas à revenir de la campagne, et que, s'il m'avait encore trouvée libre, il m'aurait forcée de devenir la femme d'un homme que je méprise et qui me voulait à toute force.

— Et qui est donc cet homme pour lequel tu as tant d'aversion?

— C'est un des infâmes mignons du duc, un véritable monstre, qui couche avec son maître.

— Comment ! est-ce que le duc a de ces goûts-là ?

— Très-certainement. Il a quatre-vingt-quatre ans, et il croit être devenu femme ; il prétend qu'il lui faut un époux.

Je pouffais de rire.

— Mais est-il bel homme, ce soupirant ?

— Moi, je le trouve horrible, mais tout le monde dit qu'il est beau.

La charmante Baret passa huit jours chez moi, et chaque jour nous renouvelâmes à plusieurs reprises un combat où nous étions toujours vaincus et toujours vainqueurs. J'ai vu peu de femmes aussi jolies, aussi attrayantes qu'elle, et jamais je n'en ai vu de plus fraîches ni d'aussi blanches. Sa peau était un satin composé de feuilles de roses ; son haleine avait quelque chose d'aromatique qui rendait ses baisers extrêmement suaves. Elle avait la gorge merveilleusement formée, et les deux globes dont elle était surmontée, ornés de deux perles de corail, avaient la dureté du marbre. Sa taille était fine, et la courbe qui la terminait était d'une perfection à défier le pinceau du peintre le plus habile. Je trouvais à la contempler un plaisir que je ne saurais dire, et, au milieu de mon bonheur, je me sentais malheureux de ne pouvoir suffire à tous les désirs que tant de charmes réveillaient en moi. La frise qui couronnait les colonnes était composée de petites boucles d'un or pâle d'une extrême finesse, et mes doigts s'évertuaient en vain pour leur donner un autre pli que celui qui leur était naturel. Elle n'avait pas été difficile à former aux mouvements vifs et gracieux qui doublent le plaisir ; la nature chez elle avait fait tous les frais de cette éducation, et je ne crois pas qu'on puisse en trouver de plus parfaite.

Nous vîmes arriver le jour de son départ avec une égale répugnance, et nous ne pouvions nous consoler de ce malheur que par l'espoir de nous réunir le plus souvent possible. Trois jours après son retour chez elle, plus amou-

reux que jamais, j'allai la voir, et je lui fis présent de deux billets de Mézières de cinq mille francs chacun. Son mari en pensa tout ce qu'il voulut; mais il fut heureux de pouvoir payer ses dettes, et d'être, par cette bonne fortune, en état de continuer son commerce et d'attendre la fin de la guerre. Il y a tant de maris qui se trouveraient heureux d'avoir une femme aussi productive!

Au commencement du mois de novembre, je vendis pour cinquante mille francs d'actions à un nommé Garnier, de la rue du Mail, en lui cédant le tiers des étoffes peintes que j'avais dans mon magasin, acceptant un contrôleur choisi par lui et payé par la société en commun. Trois jours après la signature du contrat, je touchai l'argent; mais, dans la nuit, le médecin garde-magasin vida le coffre et partit. Je n'ai jamais pu concevoir la possibilité de ce vol que par la connivence du peintre. Cette perte me fut très-sensible, car mes affaires commençaient à s'embrouiller; et, pour comble de malheur, Garnier, par un acte de justice qui me fut signifié par huissier, me somma de lui restituer les cinquante mille francs. Je répondis que je ne lui devais rien, puisque son contrôleur était installé; que le contrat et la vente étaient en bonne forme, et que, puisqu'il était associé, la perte devait être supportée en commun. Comme il persistait, on me conseilla de plaider; mais Garnier commença par déclarer le contrat nul, en m'accusant indirectement d'avoir détourné la somme dont j'affectais, disait-il, d'être volé. Je l'aurais volontiers rossé d'importance pour lui apprendre à vivre, mais il était vieux et cela n'aurait pas amélioré l'affaire. Je pris donc patience. Le marchand qui avait cautionné le médecin ne se trouva plus; il venait de faire banqueroute. Garnier fit saisir tout ce qu'il y avait au magasin, et séquestrer entre les mains du *Roi de Beurres*, à la Petite-Pologne, mes chevaux, mes voitures et tout ce que j'avais.

Au milieu de tant de désagréments, je congédiai mes ouvrières; c'était toujours une grande dépense de moins: je renvoyai les ouvriers et les domestiques que j'avais à ma manufacture. Le peintre seul resta; il n'avait rien à

réclamer, s'étant toujours payé de ses mains dans la vente des étoffes.

J'avais un procureur honnête homme, chose que l'on trouve rarement; mais mon avocat, qui m'assurait toujours que mon procès touchait à sa fin, était un fourbe. Dans le cours de la procédure, Garnier m'envoya un mauvais exploit qui me condamnait à payer. Je le portai de suite à mon avocat, qui me promit d'interjeter appel le même jour et qui n'en fit rien, s'appropriant ainsi tous les frais que je faisais ou croyais faire pour soutenir un procès qu'en bonne justice je n'aurais pas dû perdre. On sut me soustraire deux autres assignations d'ordre, et, sans que je m'en doutasse le moins du monde, je me vis décrété de prise de corps par défaut. A huit heures du matin, on m'arrêta rue Saint-Denis, dans mon propre équipage.

Le chef des sbires s'étant assis à mes côtés, un second se plaça près du cocher et un troisième monta derrière la voiture; en cet état on força le cocher à prendre le chemin du Fort-l'Évêque.

Dès que les familiers de la justice m'eurent consigné au geôlier, celui-ci me dit qu'en payant cinquante mille francs ou en fournissant bonne caution, je pouvais à l'instant recouvrer ma liberté. — Je n'ai, lui dis-je, ni l'un ni l'autre sous la main.

— Vous resterez donc en prison.

Le geôlier m'ayant conduit dans une chambre assez propre, je lui dis que je n'avais reçu qu'une seule assignation.

— Cela ne m'étonne point, me répondit-il, car ces choses-là arrivent fort souvent; mais c'est fort difficile à prouver

— Apportez-moi tout ce qui m'est nécessaire pour écrire et procurez-moi un commissionnaire sûr.

J'écrivis à mon avocat, à mon procureur, à M^{me} d'Urfé et à tous mes amis, en finissant par mon frère, qui venait de se marier. Le procureur vint tout de suite; mais l'avocat se contenta de m'écrire en m'assurant qu'il avait fait enregistrer l'appellation, et que, mon arrestation étant

illégal, je pourrais le faire payer cher à ma partie adverse. Il finissait par me prier de le laisser agir et d'avoir patience pendant quelques jours.

Manon Baletti m'envoya son frère avec ses boucles d'oreilles en diamant. M^{me} du Romain me dépêcha son avocat, homme d'une rare probité, et m'écrivit un billet amical dans lequel elle me disait que si j'avais besoin de cinquante louis, elle me les enverrait le lendemain. Mon frère ne me répondit pas et ne vint pas me voir. Quant à ma chère M^{me} d'Urfé, elle me fit dire qu'elle m'attendait à dîner. Je la crus folle, car je ne m'imaginai pas qu'elle voulût se moquer de moi.

A onze heures, ma chambre était pleine de monde. Le pauvre Baret était venu tout en pleurant et m'offrant toute sa boutique. Ce brave homme me toucha vivement. Enfin on m'annonce une dame venue en fiacre. J'attends, personne ne vient. Impatient, je fais appeler le porteclefs, qui me dit qu'après avoir pris quelques informations auprès du greffier de la prison, elle était repartie. A la description qu'on me fit de cette dame, je devinai facilement M^{me} d'Urfé.

J'étais désagréablement affecté de me trouver privé de ma liberté. Je me rappelais les Plombs, et quoique je ne pusse en aucune manière comparer ma situation à celle des temps passés, je me trouvais malheureux, car cette détention devait me discréditer dans tout Paris. Ayant trente mille francs tout prêts, et des bijoux pour plus du double, j'aurais pu déposer le paiement et sortir sans délai ; mais je ne pouvais me résoudre à ce sacrifice, malgré les pressantes sollicitations de l'avocat de M^{me} du Romain qui voulait me persuader de sortir à tout prix. — Vous n'avez, me disait cet honnête homme, qu'à déposer la moitié de la somme que je vais consigner au greffe, et je vous promets en peu de temps une sentence favorable pour la retirer.

Nous discutons vivement cette matière, quand mon géolier entra en me disant avec beaucoup de politesse :

— Monsieur, vous êtes libre, et une dame vous attend à la porte dans son équipage.

— J'appelle le Duc, mon valet de chambre, et lui ordonne d'aller voir qui était cette dame. Il revient; c'était M^{me} d'Urfé. Je tire ma révérence à tout le monde, et après quatre heures d'une détention fort désagréable, je me retrouve libre dans un brillant carrosse.

M^{me} d'Urfé me reçut avec beaucoup de dignité. Un président à mortier qui se trouvait avec elle dans sa berline me demanda pardon pour son pays, où, par des abus criants, les étrangers se voyaient souvent exposés à ces sortes d'avanies. Je remerciai M^{me} d'Urfé en peu de mots, lui disant que c'était avec bien du plaisir que je me voyais devenu son débiteur, mais que c'était Garnier qui profitait de sa noble générosité. Elle me répondit avec un agréable sourire qu'il n'en profiterait pas si facilement, et que nous parlerions de cela à dîner. Elle voulut que j'allasse sans retard me promener aux Tuileries et au Palais-Royal, afin de convaincre le public que le bruit de ma détention était faux. Le conseil était bon; je fis ce qu'elle voulait, et je lui promis d'être chez elle à deux heures.

Après m'être bien montré aux deux promenades les plus fréquentées de Paris, à celles au moins où l'on fait le plus d'attention aux individus, car sur les boulevards on ne voit que des masses; après m'être amusé de l'étonnement que je voyais sur certaines figures dont je savais être connu, j'allai remettre les boucles d'oreilles à ma chère Manon, qui, en m'apercevant, fit un cri de surprise et de bonheur. Je la remerciai tendrement de la preuve qu'elle venait de me donner de son attachement, et je dis à toute la famille que je n'avais été arrêté que par un guet-apens que je saurais faire payer cher à celui qui l'avait ourdi. Je leur promis d'aller passer la soirée avec eux, et je me rendis chez M^{me} d'Urfé.

Cette bonne dame, dont on connaît le travers, me fit rire en me disant dès qu'elle me vit que son génie l'avait informée que je m'étais fait arrêter exprès pour faire parler de moi, pour des raisons que seul je connaissais.

Aussitôt que j'ai été informée de votre arrestation, je me suis rendue au Fort-l'Évêque; et dès que j'ai su du greffier de quoi il s'agissait, je suis venue prendre des obligations sur l'Hôtel de ville, et je les ai déposées pour vous cautionner. Mais, si vous n'êtes pas en état de vous faire rendre justice, Garnier aura affaire à moi avant de se payer sur le dépôt que j'ai fait. Quant à vous, mon ami, vous devez commencer par attaquer l'avocat au criminel; car il est évident qu'il n'a point fait enregistrer votre appel, et qu'il vous a trompé et volé.

Je la quittai vers le soir, en l'assurant que sous peu de jours elle retirerait sa caution, et j'allai successivement au Théâtre-Français et au Théâtre-Italien, où je me promenai dans le foyer, afin que ma réapparition fût complète; ensuite j'allai souper avec Manon Baletti, qui était tout heureuse d'avoir trouvé une occasion de m'avoir donné une preuve de sa tendresse, et je la comblai de joie en lui apprenant que j'allais abandonner ma manufacture, car elle était persuadée que mon sérail était le seul obstacle qui s'opposât à notre mariage.

Je passai toute la journée suivante chez M^{me} du Romain. Je sentais tout ce que je lui devais, tandis que son excellent cœur lui faisait croire que rien ne pouvait assez me récompenser des oracles qui lui persuadaient que, par leur moyen, elle ne pouvait jamais faire de démarche hasardeuse. Je ne concevais pas qu'avec beaucoup d'esprit et, sous tous les rapports, avec un jugement très-sain, elle pût donner dans un pareil travers. J'étais fâché de ne pouvoir pas la désabuser; et j'étais malheureux quand je réfléchissais qu'il fallait que je la trompasse, et que ce n'était en grande partie qu'à cette tromperie que je devais les égards qu'elle me témoignait.

Mon emprisonnement me dégoûta de Paris, et me fit concevoir pour les procès une haine que je nourris encore. Je me voyais engagé dans un double dédale de chicane et contre Garnier et contre mon avocat. Il me semblait qu'on me menait au supplice chaque fois que j'étais obligé d'aller solliciter, dépenser mon argent chez les avocats, et

perdre un temps précieux que je ne croyais bien employé qu'à me procurer du plaisir. Dans cet état violent, si peu en harmonie avec mon caractère, je pris la sage résolution de travailler solidement à me rendre indépendant des événements et maître d'arranger mes plaisirs selon mes goûts. Je me décidai d'abord de me défaire de tout à Paris, d'aller une seconde fois en Hollande pour me remettre en fonds, dans l'intention de les placer en rente viagère sur deux têtes, et de vivre dès lors à l'abri de tout souci importun. Les deux têtes devaient être celle de ma femme et la mienne; ma femme devait être Manon Baletti, et ce projet, que je lui communiquai, aurait comblé ses vœux, si, comme elle le souhaitait, j'avais commencé par l'épouser.

Je renonçai d'abord à la Petite-Pologne, qui ne devait me rester que jusqu'à la fin de l'année, puis je retirai de l'École-Militaire quatre-vingt mille francs qui me servaient de caution pour mon bureau de loterie de la rue Saint-Denis. Ainsi je me défis de mon ridicule emploi de receveur de la loterie, et je fis présent de mon bureau à mon commis, après l'avoir marié; je fis sa fortune. Un ami de sa femme le cautionna; c'est chose assez ordinaire.

Ne voulant pas laisser M^{me} d'Urfé dans l'embarras d'un procès ridicule avec Garnier, j'allai à Versailles pour prier l'abbé de la Ville, son grand ami, de l'engager à un accommodement.

L'abbé s'en chargea d'autant plus volontiers qu'il sentait que son ami avait tort; et quelques jours après il m'écrivit d'aller trouver Garnier, m'assurant que je le trouverais disposé à un accommodement à l'amiable.

Garnier était à Ruel: j'allai l'y trouver. Il avait à peu de distance de ce village une maison qui lui avait coûté quatre cent mille francs; belle propriété pour un homme qui avait amassé de grands biens dans la fourniture des vivres pendant la dernière guerre. Cet homme était dans l'opulence; mais à soixante-dix ans il avait le malheur d'aimer les femmes, et l'impuissance l'empêchait d'être heureux. Je le trouvai en société de trois jeunes demoi-

selles jolies, et de bonne famille, comme je l'ai su depuis; mais elles étaient pauvres, et la misère seule pouvait les forcer à se montrer complaisantes et à souffrir de dégoûts tête-à-tête avec ce vieux libertin. Je restai à diner, et j'eus occasion de voir leur modestie au travers de cette sorte d'humiliation qu'imprime presque toujours l'indigence. Après le diner, Garnier s'endormit et me laissa le soin d'entretenir ces jeunes et intéressantes personnes, que j'aurais bien volontiers arrachées à leur malheur si je l'avais pu. A son réveil nous passâmes dans un cabinet pour conférer sur notre affaire.

Je le trouvai d'abord exigeant et tenace; mais lorsque je lui eus dit que je me disposais à quitter Paris sous peu de jours, et qu'il vit qu'il ne pouvait pas m'en empêcher, il sentit que, si M^{me} d'Urfé demeurerait chargée du procès, elle le prolongerait à volonté et que finalement il pourrait le perdre. Cela lui donna à penser, et il m'engagea à passer la nuit chez lui. Le lendemain, après déjeuner, il me dit : — Ma résolution est prise; je veux vingt-cinq mille francs, ou je plaiderai jusqu'à la mort.

Je lui répondis qu'il trouverait la somme chez le notaire de M^{me} d'Urfé, et qu'il pourrait la toucher dès qu'il aurait donné mainlevée de la caution au Fort-l'Évêque.

Je ne parvins à persuader à M^{me} d'Urfé que j'avais bien fait d'en venir à un accommodement qu'après lui avoir dit que mon oracle exigeait que je ne partisse de Paris qu'autant que mes affaires seraient toutes arrangées, afin que personne ne pût m'accuser de m'être éloigné pour éviter la poursuite de créanciers que je n'aurais pu satisfaire.

A deux ou trois jours de là j'allai prendre congé de M. de Choiseul, qui me promit d'écrire à M. d'Affri pour qu'il me secondât dans toutes mes négociations si je pouvais arranger un emprunt à cinq pour cent, fût-ce avec les États-Généraux ou avec une compagnie de particuliers. — Vous pouvez, me dit-il, assurer à tout le monde que dans le courant de l'hiver la paix sera conclue et je vous promets que je ne souffrirais pas que vous soyez frustré de vos droits à votre retour en France.

M. de Choiseul me trompait, car il savait bien que la paix ne serait pas faite; mais je n'avais aucun projet d'arrêté, et je me repentai trop d'avoir eu trop de confiance envers M. de Boulogne pour rien entreprendre en faveur du gouvernement, à moins que l'avantage ne fût palpable et immédiat.

Je vendis mes chevaux, mes voitures, mes meubles; je me rendis caution pour mon frère, qui avait été obligé de faire des dettes qu'il était sûr de pouvoir payer en peu de temps, car il avait sur le chevalet plusieurs tableaux qui étaient attendus avec impatience par de riches seigneurs qui les avaient commandés. Je pris congé de Manon, que je laissai baignée de larmes, quoique je lui jurasse du fond de mon cœur de ne pas tarder longtemps à venir l'épouser.

Enfin, tous mes préparatifs de départ étant faits, je quittai Paris avec cent mille francs de bonnes lettres de change et pareille somme en bijoux. J'étais seul dans ma chaise de poste: Le Duc me précédait à cheval, parce que le drôle préférait aller à franc étrier que de rester sur le siège.

Ce Le Duc était un Espagnol de dix-huit ans, fort intelligent et que j'aimais surtout parce qu'il me coiffait mieux que personne; je ne lui refusais pas un plaisir que je pouvais lui accorder au prix d'un peu d'argent. J'avais en outre un bon laquais suisse qui me servait de courrier.

C'était le premier de décembre de 1759; le froid était assez sensible, mais j'étais prémuni contre ses rigueurs. Ma chaise étant bien close me permettait de lire commodément, et je pris *l'Esprit* d'Helvétius, que je n'avais pas encore eu le temps de lire. Après l'avoir lu je fus encore plus surpris du bruit qu'il avait fait que de la sottise du parlement qui l'avait condamné; car ce corps de haute magistrature était soumis à l'influence du clergé et de la cour, et, par l'instigation de l'un et de l'autre, il avait fait tout ce qu'il fallait pour ruiner Helvétius, homme très-aimable, et qui certes avait plus d'esprit que son livre. Je n'ai rien trouvé de nouveau ni dans la partie historique à

l'égard des nations, où Helvétius nous débite des balivernes, ni dans la morale dépendante du raisonnement. C'est toutes choses dites et redites depuis des siècles; et Blaise Pascal en avait dit infiniment plus, mais il l'avait dit mieux et avec plus de ménagement. Helvétius, voulant continuer à résider en France, fut obligé de se rétracter. Il préféra la vie douce qu'il y menait à son honneur et à celui de son système, c'est-à-dire à son propre esprit. Sa femme avait l'âme plus grande que lui, car elle inclinait à vendre tous les biens qu'ils possédaient et à se réfugier en Hollande, plutôt que de se soumettre à la fétrissure d'une palinodie. Helvétius aurait peut-être suivi la noble inspiration de son épouse, s'il avait pu prévoir que son inconcevable rétractation allait changer son livre en une fourberie; car il parut avouer, en se rétractant, qu'il avait écrit sans conviction, qu'il avait badiné et que tous ses raisonnements n'étaient que des sophismes. Au reste, bien des bons esprits n'avaient pas attendu sa triste palinodie pour faire justice de son pitoyable système. Eh quoi! parce que dans tout ce qu'il fait l'homme est toujours esclave de son propre intérêt, il s'ensuivrait que tout sentiment de reconnaissance serait ridicule et qu'aucune action ne peut ni nous honorer ni nous déshonorer? Un scélérat et un homme de bien pourraient être posés dans la même balance? Si un système aussi désespérant n'était pas absurde, la vertu ne serait qu'une duperie; et s'il pouvait être vrai, la société devrait le proscrire, puisqu'elle ne pourrait se conserver au milieu de la corruption, qui en serait l'inévitable conséquence; à plus forte raison doit-elle l'anéantir lorsque tout montre sa hideuse monstruosité.

On aurait pu démontrer à Helvétius qu'il est faux que dans tout ce que nous faisons notre propre intérêt soit notre premier mobile, et que c'est la chose que nous devons consulter de préférence. Il serait singulier qu'il n'eût pas admis la vertu, lui qui la pratiquait si bien! Serait-il possible qu'il ne se fût jamais reconnu pour honnête homme, lui dont toutes les actions portaient le caractère de l'homme

de bien? Il serait plaisant qu'il n'eût été excité à publier son ouvrage que par un sentiment de modestie! mais cela même aurait détruit la vérité de son système. Et, si cela est, a-t-il bien fait de se rendre méprisable, pour ne pas mériter le reproche d'être orgueilleux? La modestie n'est une vertu que lorsqu'elle est naturelle; si elle est affectée ou mise en action par un simple effet de l'éducation, elle est hideuse. Je n'ai jamais connu personne d'aussi véritablement modeste que le célèbre d'Alembert.

Arrivé à Bruxelles, où je passai deux jours, j'allai me loger à l'hôtel de l'Impératrice, et le hasard m'y fit rencontrer mademoiselle X. C. V. avec Farsetti; mais je fis semblant de ne pas les apercevoir. De là, je me rendis directement à la Haye et je descendis au Prince-d'Orange. Ayant demandé à l'hôte quelles étaient les personnes qui composaient sa table, il me dit que c'étaient des officiers généraux et des officiers supérieurs de l'armée hanovrienne, des dames anglaises et un prince Piccolomini avec son épouse; cela me décida à faire nombre en si bonne compagnie.

Inconnu de tous et me renfermant dans le rôle de simple observateur, je m'attachai de préférence à étudier la prétendue princesse italienne, assez jolie, et surtout son mari, qu'il me semblait connaître. Dans le courant de la conversation, on vint à parler du fameux Saint-Germain, et j'appris qu'il était logé dans le même hôtel.

J'étais entré dans ma chambre et me disposais à me coucher, quand mon prince Piccolomini entra et vint m'embrasser comme une ancienne connaissance.

— Un coup d'œil que vous m'avez lancé, me dit-il, m'a prouvé que vous me reconnaissiez. Je vous ai également reconnu tout de suite, malgré les seize années que nous avons laissées derrière nous depuis que nous nous sommes vus à Vicence. Demain vous pourrez dire à tout le monde que nous nous sommes reconnus, que je ne suis pas prince, mais bien comte; et voilà mon passe-port du roi de Naples, que je vous prie de lire.

Pendant ce rapide monologue, je n'avais pas pu pronon-

cer un seul mot, et j'avais beau étudier les traits de mon interlocuteur, je ne pouvais me rappeler autre chose sinon que je l'avais vu, sans pouvoir préciser ni le temps, ni le lieu ni la circonstance. J'ouvre le passe-port, et je vois Ruggero di Rocco, comte Piccolomini. Cette lecture me suffit; je me souvins qu'un individu de ce nom exerçait la profession de maître d'armes à Vicence, et alors ses traits, quoique bien changés, ne me laissèrent plus d'incertitude sur l'identité du spadassin et du comte.

— Je vous félicite, lui dis-je, de ne plus faire ce métier; celui que vous avez pris vaut sans doute beaucoup mieux.

— Je le faisais alors, me répondit-il, pour ne pas mourir de faim; car j'avais un père si dur qu'il ne me donnait pas de quoi vivre, et j'avais déguisé mon nom pour ne point l'avilir. A la mort de mon père, je suis entré en possession de ses biens, et j'ai épousé à Rome la dame que vous avez vue.

— Vous avez eu bon goût, car elle est belle.

— On la trouve telle, et je l'ai épousée par amour.

Il finit par m'inviter à l'aller voir dans sa chambre le lendemain après dîner, me disant que j'y trouverais bonne compagnie et une banque de pharaon qu'il tenait lui-même. Il ajouta, sans façon, que, si je voulais, il me prendrait de moitié et que j'y trouverais mon compte. Je le remerciai en lui promettant de lui faire ma visite.

Je sortis le matin d'assez bonne heure, et, après avoir passé quelques instants chez le juif Boaz et refusé poliment le logement qu'il m'offrit chez lui, j'allai présenter mes hommages au comte d'Affri, qui, après la mort de la princesse d'Orange, gouvernante des Pays-Bas, avait déployé le caractère d'ambassadeur de S. M. T. C. Il me reçut très-bien, mais il me prévint que si j'étais revenu en Hollande dans l'espoir d'y faire quelques bonnes affaires pour le gouvernement, je perdais mon temps, car l'opération du contrôleur général avait discrédité la nation, et que l'on s'attendait à une banqueroute.

— Ce M. Silhouette a bien mal servi le roi, ajouta-t-il; cela me désole. Il a beau dire que les payements ne sont

suspendus que pour une année; on jette les hauts cris.

Il me demanda ensuite si je connaissais un certain comte de St-Germain, arrivé à la Haye depuis peu. Je ne l'ai jamais vu chez moi, ajouta-t-il, quoiqu'il se dise chargé par le roi d'un emprunt de cent millions. Quand on vient me demander des renseignements sur cet homme, je suis obligé de répondre que je ne le connais pas, car je crains de me compromettre. Vous sentez que ma réponse ne peut que nuire à ses négociations; mais c'est sa faute et non la mienne. Pourquoi ne m'a-t-il pas porté une lettre du duc de Choiseul ou de M^{me} la marquise? Je crois que cet homme est un imposteur; mais, dans tous les cas, dans une dizaine de jours j'en saurai quelque chose.

Je lui dis à mon tour ce que je savais sur le compte de cet homme singulier et vraiment extraordinaire. Il ne fut pas peu surpris d'apprendre que le roi lui avait donné un appartement à Chambord; mais quand je l'eus informé qu'il prétendait posséder le secret de faire des diamants, il se mit à rire et me dit que dès lors il ne doutait pas qu'il ne trouvât les cent millions. Au moment de le quitter, M. d'Affri me pria à diner pour le lendemain.

De retour à l'hôtel, je me fis annoncer au comte de St-Germain, qui avait deux heiduques dans son antichambre. — Vous m'avez prévenu, me dit-il en me voyant entrer; j'allais me faire annoncer chez vous. J'imagine, mon cher monsieur Casanova, que vous êtes venu ici pour tâcher de faire quelque chose en faveur de notre cour; mais cela vous sera difficile, car la Bourse est scandalisée de l'opération que ce fou de Silhouette vient de faire. J'espère cependant que ce contre-temps ne m'empêchera pas de trouver cent millions. J'en ai donné ma parole à Louis XV, que je puis appeler mon ami, et je ne le tromperai pas; dans trois ou quatre semaines mon affaire sera faite.

— Je pense que M. d'Affri vous aidera à réussir.

— Je n'ai nul besoin de lui. Je ne le verrai même pas probablement, car il pourrait se vanter de m'avoir aidé, et je ne le veux pas. Puisque j'en aurai toute la peine, je prétends en avoir toute la gloire.

— Vous allez à la cour, je pense, et le duc de Brunswick pourra vous être utile.

— Qu'irai-je y faire, à cette cour ? Quant au duc de Brunswick, je n'ai que faire de lui et je ne veux pas faire sa connaissance. Je n'ai besoin que d'aller à Amsterdam. Mon crédit me suffit. J'aime le roi de France, car il n'y a pas dans tout le royaume un plus honnête homme que lui.

— Venez donc dîner à la grande table ; elle est composée de gens comme il faut, vous vous y plairez.

— Vous savez que je ne mange pas ; d'ailleurs je ne m'assieds jamais à une table où je puis trouver des inconnus.

— En ce cas, adieu, monsieur le comte ; nous nous reverrons à Amsterdam.

Je descendis à la salle à manger, ou, en attendant qu'on servit, je m'entretins avec quelques officiers qui s'y trouvaient. On me demanda si je connaissais le prince Piccolomini ; je répondis que je l'avais reconnu après le souper, qu'il était comte et non pas prince, et qu'il y avait fort longtemps que je ne l'avais vu.

Quand il fut descendu avec sa belle Romaine, qui ne parlait qu'italien, je lui fis quelques civilités, ensuite nous nous mimes à table.

CHAPITRE XIX.

Portrait de la soi-disant comtesse de Piccolomini. — Querelle, duel. — Je revois Esther et son père M. d'O. — Esther toujours éprise de la cabale. — Fausse lettre de change de Piccolomini ; suites. — Je suis rançonné et ne danger d'être assassiné. — Orgie avec deux Padouanes ; suite. — Je révèle un grand secret à Esther. — Je déjoue le fourbe Saint-Germain ; sa fuite. — Manon Baletti m'est infidèle ; lettre qu'elle m'écrit pour m'annoncer son mariage ; mon désespoir. — Esther passe une journée avec moi. — Mon portrait et mes lettres à Manon passent dans les mains d'Esther. — Je passe une journée avec cette charmante personne. — Nous allons parler de mariage.

C'était une belle aventurière que la soi-disant comtesse

Piccolomini ! Jeune Romaine grande, bien faite, des yeux noirs pleins de feu, une blancheur éblouissante ; mais non cette blancheur naturelle qui plaît tant aux hommes qui sentent tout le prix d'une peau de satin et de feuilles de rose : c'était cette blancheur artificielle qu'on trouve partout à Rome sur la peau des courtisanes, et qui déplaît tant à ceux qui en connaissent la source. Du reste, elle avait une belle bouche, de superbes dents et les cheveux magnifiques, du plus beau noir de jais, s'il faut s'en rapporter à des sourcils d'ébène délicieusement arqués. Elle joignait à ces avantages des manières attrayantes et un certain air d'esprit ; mais au milieu de tout cela on voyait percer je ne sais quoi qui décelait l'aventurière et qui m'inspirait pour elle une espèce d'aversion.

Ne parlant qu'italien, M^{me} Piccolomini aurait dû jouer à table le rôle d'une muette sans un officier anglais nommé Walpole, qui, la trouvant à son goût, se mit à l'entretenir. Cet Anglais m'inspira de l'amitié, et certes ce n'était pas de la sympathie ; car si j'avais été aveugle ou sourd, sir Walpole ne m'aurait inspiré ni haine ni amour ; tout ce que je sentais pour lui m'était venu par les yeux et par les oreilles.

Quoique la belle Piccolomini m'eût déplu, je n'en montai pas moins dans sa chambre après le dîner avec la majeure partie des convives. Le comte se mit à faire une partie de whist, et Walpole fit une partie de *primiera* avec la comtesse, qui le trichait en maîtresse friponne ; mais Walpole, qui s'en apercevait, payait et riait parce que cela lui convenait. Quand il eut perdu une cinquantaine de louis, il demanda quartier, et la comtesse l'engagea à l'accompagner au spectacle. C'était encore ce que l'aimable Anglais voulait ; il accepta, et madame partit avec lui laissant son mari engagé dans sa partie de whist.

De mon côté je pris aussi le chemin du théâtre, et le hasard voulut que je me trouvasse au parterre à côté du comte Tot, frère de celui que le séjour de Constantinople rendit si fameux.

Nous échangeâmes quelques mots, et il m'apprit qu'il

était sorti de France à la suite d'un duel qu'il avait eu avec un individu qui l'avait plaisanté parce qu'il ne s'était pas trouvé à la bataille de Minden, disant que c'était tout exprès qu'il n'avait pas rejoint son corps à temps. Il lui avait prouvé sa bravoure en lui donnant un coup d'épée; manière barbare d'avoir raison, mais c'était alors comme aujourd'hui un argument de mode. Il me dit aussi qu'il se trouvait sans argent, et je m'empressai de lui ouvrir ma bourse; mais comme un bienfait n'est jamais perdu, à ce qu'on dit, cinq ans après il m'ouvrit la sienne à Saint-Petersbourg. Dans un entr'acte ayant aperçu la comtesse Piccolomini, il me demanda si je connaissais son mari. Je le connais peu, lui dis-je; mais nous sommes, par hasard, logés dans le même hôtel. — C'est un vrai capon, ajouta-t-il, et sa femme ne vaut pas mieux que lui.

Il paraît que déjà leur réputation était établie dans la ville.

Après la comédie, je rentrai seul à l'hôtel, et le sommeiller m'apprit que Piccolomini était parti en toute hâte avec son valet de chambre, n'emportant qu'une petite malle. Il ignorait la raison de ce départ précipité; mais un moment après, sa femme étant survenue et sa femme de chambre lui ayant parlé à l'oreille, elle me dit que le comte était parti parce qu'il s'était battu, mais que cela lui arrivait fort souvent. Elle me retint à souper avec Walpole, et son appétit ne se ressentit point de l'événement qui l'éloignait de son époux.

Vers la fin du souper, un Anglais qui avait été de la partie de whist monta et dit à Walpole que l'Italien, surpris en tricherie, avait donné un démenti à l'Anglais, son camarade, qui lui en avait fait le reproche, et qu'ils étaient sortis ensemble. Une heure après, l'Anglais était rentré à son hôtel blessé de deux coups d'épée, l'un à l'avant-bras et l'autre à l'épaule. C'était une affaire de rien.

Le lendemain, après avoir dîné chez le comte d'Affri, je rentrai à l'auberge, où l'on me remit une lettre du comte Piccolomini, laquelle avait été apportée par un exprès avec une autre incluse adressée à sa femme. Il me pria

de la conduire à Amsterdam, à la Ville-de-Lyon, où il logeait, après que je lui aurais remis la lettre par laquelle il l'informait de ses dispositions. Il était curieux de savoir comment se portait l'Anglais qu'il avait blessé.

La commission me parut plaisante, et j'en aurais ri de bon cœur si je m'étais senti le moindre désir de profiter de la confiance qu'il me témoignait. Cependant je montai chez madame, que je trouvai au lit, assise, et jouant avec Walpole. Elle lut la lettre, me dit qu'elle ne pourrait partir que le lendemain, et me donna son heure, comme si c'eût été une chose faite; mais, souriant d'un air assez ironique, je lui fis observer que, mes affaires me retenant à la Haye ce jour-là, il me serait impossible de l'accompagner. Walpole, informé du fait, s'offrit de me remplacer; je m'y attendais, et la belle accepta. Ils partirent en effet le lendemain pour aller coucher à Leyde.

Le surlendemain de leur départ, j'allai m'asseoir à table, à l'heure du diner, avec la société de chaque jour augmentée de deux Français qui venaient d'arriver. Après la soupe, l'un d'eux, de propos délibéré, dit :

— Le fameux Casanova doit être en Hollande maintenant.

— Oui, dit l'autre; je serais bien aise de le rencontrer pour lui demander une explication qui ne lui serait pas agréable.

Je regarde cet individu, et, bien certain de ne m'être jamais trouvé avec lui, je sens le feu qui me monte au visage; mais je me contiens et lui demande d'un ton calme s'il connaissait Casanova.

— Il faut bien que je le connaisse, répondit-il de ce ton de suffisance qui déplaît toujours.

— Non, monsieur, vous ne le connaissez pas, car ce Casanova, c'est moi!

Sans se déconcerter, et même d'un air insolent, il me répliqua :

— Parbleu! vous êtes grandement dans l'erreur, si vous croyez être le seul Casanova au monde!

Cette réponse était adroite et me mit dans mon tort; je

me mordis les lèvres et me tus ; mais j'étais vivement offensé et bien déterminé à le contraindre de me trouver le Casanova qui devait être en Hollande et qu'il voulait obliger à une explication désagréable. Je supportais, en attendant, la triste figure que j'imaginai faire à table en face de plusieurs officiers qui, ayant entendu les propos inconvenants de ce jeune étourdi, pouvaient supposer que je manquais de cœur, tandis que l'impudent, abusant de ma situation et de l'avantage que semblait lui donner sa victoire, au moins du côté de l'esprit, parlait de tout à tort et à travers. Il s'émança jusqu'à me demander de quel pays j'étais.

— Je suis Vénitien, monsieur, lui dis-je.

— Ainsi donc, bon ami des Français, puisque votre république est sous la protection de la France.

A ces mots, ma mauvaise humeur ne me permit plus de contrainte, et, du ton dont on se sert lorsqu'on veut humilier un impertinent, je lui répliquai que la république de Venise était assez puissante pour n'avoir jamais eu besoin de la protection de la France ni d'aucune autre puissance, et que, depuis treize siècles qu'elle existait, elle avait eu des amis et des alliés, mais jamais des protecteurs.

— Vous me répondrez peut-être, pour excuser votre ignorance, qu'il y a au monde plus d'une république de Venise !

Je n'eus pas plutôt achevé cette apostrophe qu'un rire spontané de tous les convives vint me rendre la vie. Mon étourdi parut déconcerté et à son tour se mordit les lèvres ; mais son mauvais génie lui rendit la parole au dessert. Le discours, comme de coutume, voltigeait, pour ainsi dire, d'un objet à un autre, et l'on vint à parler du comte d'Albemarle. Les Anglais faisaient son éloge ; ils disaient que, s'il eût vécu, la France et l'Angleterre n'auraient pas été en guerre : c'était probable, mais non pas certain ; car, de longtemps, ces deux grandes nations ne parviendront à comprendre qu'il y aurait de l'avantage pour l'une et pour l'autre de vivre en bonne intelligence. Un autre Anglais fit l'éloge de Lolotte, sa maîtresse. Je dis à ce sujet que

J'avais connu cette charmante personne chez M^{me} la duchesse de Fulvi, et que jamais personne n'avait mieux mérité qu'elle de devenir comtesse d'Eronville. Le comte d'Eronville, lieutenant général et homme de lettres, venait de l'épouser.

J'avais à peine achevé que mon étourdi me regarde en riant et me dit qu'en effet Lolotte était une personne d'un rare mérite, car il avait couché avec elle chez la Paris. Je n'y tins plus. L'indignation et la colère me sortaient par tous les pores. Je saisis mon assiette, et, lui en montrant le dessous, je fis mine de la lui envoyer à la tête en prononçant les mots : Insolent menteur ! Il se leva et alla se placer devant la cheminée, tournant le dos au feu ; mais la dragonne qui pendait à la garde de son épée me fit connaître qu'il était militaire.

Personne ne fit semblant de s'occuper de ce qui venait de se passer, on parla quelques instants encore de choses et d'autres, puis chacun se leva et sortit.

Mon antagoniste dit à son camarade qu'ils se reverraient à la Comédie, et resta debout appuyé sur le chambranle. J'étais encore à table, laissant s'écouler tout le monde, et quand je me vis seul avec lui, je me levai, et l'ayant regardé fixement, certain qu'il me suivrait s'il avait du cœur, je sortis et m'acheminai vers Scheveningue. A quelque distance de l'hôtel, je tournai la tête, et je le vis à une cinquantaine de pas qui me suivait.

Quand j'eus atteint le bois, je m'arrêtai sur une place convenable et me mis en posture d'attendre mon champion. Il était encore à dix pas lorsqu'il dégaina, et j'eus tout le temps de me mettre l'épée à la main sans rompre, quoiqu'il arrivât sur moi bon pas. Le combat ne fut pas long ; car, dès qu'il fut au bout de mon épée, ma botte droite, qui ne m'a jamais manqué, le fit reculer plus vite qu'il n'était venu. Il était blessé à la poitrine au-dessus du sein droit ; mais heureusement que mon épée étant plate et l'ouverture assez large, sa blessure saignait facilement. Je courus à lui en baissant mon épée ; mais mon secours lui étant inutile, il me dit que nous nous reverrions à

Amsterdam, si j'y allais, et qu'il aurait sa revanche. Je ne l'ai revu qu'à Varsovie, cinq ou six ans après, et ce fut pour faire une quête en sa faveur. Je sus ensuite qu'il s'appelait Varnier, et j'ignore si c'est lui qui fut président de la Convention nationale sous l'infâme Robespierre.

Je ne rentrai à l'hôtel qu'après la Comédie, et j'appris que le Français, après avoir passé dans sa chambre une heure avec un chirurgien, était parti pour Rotterdam avec son camarade. Le souper fut gai, la conversation agréable, et pas un mot ne fut dit à notre sujet; seulement, et je ne sais à propos de quoi, une dame anglaise dit qu'un homme d'honneur ne devait jamais se hasarder de s'asseoir à une table d'hôte, s'il ne se sentait pas disposé à se battre, malgré toute la prudence possible. Cela était très-vrai dans ce temps-là, car pour un mot pris de travers il fallait mettre l'épée à la main, s'exposer aux fâcheuses conséquences d'un duel, ou se voir montrer au doigt, même par les dames.

N'ayant plus rien à faire à la Haye, j'en partis avant le jour pour Amsterdam. Chemin faisant, m'étant arrêté pour diner, je rencontrai sir James Walpole, qui me dit qu'il était parti d'Amsterdam la veille, une heure après avoir remis à son époux la belle comtesse, dont il était déjà très-fatigué, n'ayant plus rien à désirer d'une femme qui donnait plus qu'on ne lui demandait, pourvu qu'on déliât avec facilité les cordons de la bourse. J'arrivai à Amsterdam vers minuit, et je descendis à la Seconde-Bible. Le voisinage d'Esther avait réveillé mon amour pour cette charmante personne, et l'impatience de la revoir m'empêcha de dormir.

Je sortis vers les dix heures, et je me rendis tout de suite chez M. d'O. qui me reçut avec les démonstrations de la plus franche amitié et me fit d'aimables reproches de ce que je n'étais pas descendu chez lui. Lorsqu'il sut que j'avais abandonné ma manufacture, il me félicita de ne l'avoir point transportée en Hollande, où je me serais ruiné. Je ne lui dis pas que je n'avais guère mieux réussi en

France, cela n'entraînait pas dans mes plans. Il se plaignit amèrement de la mauvaise foi de la cour de France, par suite de laquelle il avait fait des pertes considérables; ensuite il me dit d'aller voir Esther.

J'étais trop impatient de l'embrasser pour me le laisser dire à deux fois; j'y courus. Dès qu'elle m'aperçut, cette charmante personne jeta un cri de surprise et de joie, et se précipita dans mes bras où je la reçus avec une tendresse d'enthousiasme. Je la trouvai grandie et formée en proportion; elle était délicieuse. A peine fûmes-nous assis, qu'elle s'empressa de me prouver qu'elle était devenue aussi savante que moi dans la cabale. — Elle fait, me dit-elle, le bonheur de ma vie, car elle me rend maîtresse de la volonté de mon père ce qui me donne l'assurance que jamais il ne me mariera qu'à un homme de mon choix.

— Je vois avec plaisir que votre excellent esprit tire de cette vaine science la seule chose qu'elle puisse avoir de bon, celle de guider les esprits faibles. Mais votre père doit penser que c'est de moi que vous tenez ce secret?

— Oui, il le croit, et il me dit un jour qu'il me pardonnait tous les sacrifices que j'ai pu vous faire pour vous arracher cette précieuse connaissance.

— Il a peut-être été plus loin que nous, ma divine Esther?

— Je le crois, mon ami; mais je lui dis que je vous l'avais dérobée sans aucun sacrifice, et je suis devenue, comme vous, la divinité qui répond, une vraie pythonisse, sans avoir à supporter les tourments du trépied; car je suis sûre que vos réponses ne partent que des combinaisons de votre esprit.

— Mais si c'était comme vous le supposez, chère amie, comment aurais-je pu indiquer le portefeuille et annoncer l'arrivée du vaisseau?

— C'est vous-même qui avez jeté le portefeuille après l'avoir trouvé; et quant au vaisseau, mon cher, vous avez parlé à tout hasard; mais comme vous avez l'âme honnête, avouez que vous n'avez pas été sans quelque crainte. Moi, je ne porterai jamais la témérité aussi loin, et quand

mon père me donne à résoudre des questions de cette nature, ma réponse est toujours plus embrouillée que celle d'une sibylle. Je ne veux pas qu'il perde la confiance qu'il a en mon oracle, et je ne veux pas avoir à me reprocher d'être la cause d'un malheur qui me toucherait de trop près.

— Si cette erreur fait votre bonheur, je dois vous y laisser, tout en admirant, ma chère Esther, la sublimité de votre talent. Vous êtes unique.

— Je ne me soucie pas de votre admiration, me dit-elle d'un air un peu piqué ; je veux un aveu sincère.

— Je ne puis aller au delà.

Esther, à ces mots que je prononçai d'un air sérieux, devint rêveuse ; mais je tenais à ne point perdre la supériorité idéale que j'avais sur elle, et je me fis violence pour ne pas la contenter, et je me creusais le cerveau pour lui prédire quelque chose qui ne pût pas aisément lui tomber sous les sens, quand on vint nous avertir qu'on nous attendait pour dîner.

Nous étions quatre à table, et je jugeai que ce quatrième était amoureux d'Esther, car il avait sans cesse les yeux sur elle. C'était le secrétaire favori du père, qui aurait vu avec plaisir que sa fille en devint amoureuse ; mais je vis bientôt qu'il n'avait pas ce qu'il lui aurait fallu pour la rendre curieuse de sa personne. Esther fut taciturne pendant tout le repas, et nous ne parlâmes cabale que lorsqu'il fut parti.

— Est-il possible, me dit M. d'O., que ma fille ait pu apprendre à tirer votre oracle sans que vous l'ayez instruite ?

— J'ai toujours cru la chose impossible jusqu'à ce jour, lui répondis-je ; mais Esther vient de me convaincre que j'étais dans l'erreur. Je ne puis l'apprendre à personne sans en perdre moi-même la possession ; car le serment que je fis moi-même au savant solitaire qui m'enseigna cette science me le défend, sous peine de déchéance. Mademoiselle votre fille n'ayant pas prononcé un pareil serment, puisqu'elle ne tient la science que d'elle-même, peut en toute liberté la communiquer à qui elle veut.

Fine comme l'ambre, Esther se hâta d'ajouter que ce que le sage solitaire m'avait imposé de réserve lui avait été imposé par son oracle, et qu'il ne lui était point permis de communiquer le secret cabalistique sans la permission du génie, sous peine d'en perdre l'usage elle-même.

Je lisais dans le fond de son âme, et je jouissais de la voir redevenue calme. Que je lui eusse menti ou non, elle me devait de la reconnaissance, car je lui avais donné sur son père un ascendant qu'elle n'aurait pu attendre de la tendresse paternelle; mais elle voyait que je n'avais agi que par politesse, et elle tenait à m'en faire convenir tête à tête.

Ce brave homme, qui croyait de toute son âme à l'infailibilité de nos oracles, eut la curiosité de nous faire à tous deux la même question, pour voir si nous nous accorderions. Esther approuva fort l'idée de son père, car elle voulait savoir si l'un n'allait pas répondre noir quand l'autre répondrait blanc, et M. d'O., ayant écrit sa question sur deux feuilles, nous en donna une à chacun. Esther monta dans son cabinet pour faire son opération; moi je fis la mienne sur la table où nous venions de dîner et en présence de son père. Elle fut expéditive, car elle descendit avant que j'eusse extrait de ma pile les lettres dont je devais composer ma réponse; mais comme je savais ce que je voulais dire, dès que je vis le père en possession de l'oracle de sa fille, je ne tardai pas à lui donner le mien.

M. d'O. demandait s'il devait tâcher de se défaire de tout le papier français qu'il avait, malgré la perte que la vente lui ferait éprouver.

L'oracle d'Esther répondit : « La prudence éclairée sème pour recueillir avec profit, et n'arrache point la plante avant la moisson; la vôtre est sur un terrain solide. »

Le mien répondit : « Si vous vendez, le repentir vous attend, car un nouveau contrôleur général payera tout le monde avant un an. »

L'oracle d'Esther était dans le goût si fin : j'admirai la flexibilité de l'esprit de cette charmante personne; le

mien allait droit à la portée de l'esprit du brave homme, qui, enchanté, nous embrassa tendrement l'un et l'autre, puis, en prenant sa canne et son chapeau, il nous dit que la conformité de nos réponses allait lui faire gagner dans le courant de l'année cinq ou six cent mille francs, en hasardant de perdre trois millions. Sa fille se récria alors et voulut essayer de le prémunir contre le danger; mais lui, résolu comme un musulman, l'embrassa de nouveau et dit :

— L'oracle n'est point menteur, et puis, s'il me trompe cette fois, je n'aurai perdu que le quart de ma fortune.

Esther restée seule avec moi, se montra très-sensible aux compliments que je lui fis sur sa belle réponse, sur l'élégance de son style cabalistique et sur sa hardiesse, car elle ne pouvait pas, comme moi, être au fait des affaires de la France.

— Je vous remercie, me dit-elle, d'avoir corroboré ma réponse, mais avouez que pour me faire plaisir vous avez menti.

— Je vous l'avoue, puisque cela vous rend heureuse; et je vous dirai même que vous n'aviez pas besoin de rechercher une perfection plus grande que celle que vous possédez déjà.

— Dites que je ne puis pas l'acquérir; convenez de cette vérité.

— J'en conviens, car j'aime à vous plaire.

— Vous êtes un cruel homme! Cependant vous avez répondu que la France aura cette année un autre contrôleur général, et vous risquez ainsi de compromettre l'oracle. Quant à moi, je ne l'oserais jamais. Mon cher oracle! je l'aime trop pour l'exposer à cette honte.

— Cela démontre que je n'en suis pas l'auteur; mais je gagerais que Silhouette sera renvoyé puisque mon oracle me l'a annoncé.

— Avec votre opiniâtreté, mon ami, vous me désespérez, car je ne serai heureuse que lorsque je serai certaine de posséder la cabale aussi bien que vous, ni plus ni moins; et maintenant vous ne pourrez plus dire que

vous la faites à votre tête. De grâce, convainquez-moi du contraire.

— J'y penserai, chère Esther, pour vous faire plaisir.

Je passai ainsi la journée entière avec cette charmante personne, qui avait en elle autant que dans sa grande fortune tout ce qu'il fallait pour me rendre heureux, si l'amour de l'indépendance ne l'avait emporté en moi sur toutes les autres passions, et surtout si j'avais pu me résoudre à me confiner éternellement en Hollande.

J'ai souvent observé dans le cours de ma vie que presque toujours mes moments les plus doux ont été comme les avant-coureurs de quelque disgrâce. Le lendemain de ce jour délicieux, mon mauvais génie me mena à la Ville-de-Lyon. C'était l'auberge où logeaient Piccolomini et sa femme, que je trouvai au milieu d'une troupe d'escrocs et de vauriens comme eux. Dès que ces honnêtes gens eurent entendu prononcer mon nom, tous coururent au-devant de moi, les uns pour me saluer, les autres pour me voir de plus près comme une bête curieuse. C'étaient un chevalier de Sabi, portant l'uniforme de major au service de Pologne, et qui prétendait m'avoir connu à Dresde; un baron de Wiedau, se disant de Bohême, et qui m'aborda en m'annonçant que son ami le comte de St-Germain était arrivé à l'Étoile d'Orient et qu'il s'était de suite informé si j'étais à Amsterdam; un spadassin grêlé qu'on me présenta sous le nom de chevalier de la Périne, et que je reconnus de prime abord pour ce Talvis qui avait enlevé la banque au prince-évêque de Presbourg, qui m'avait prêté cent louis le même soir. et que, quelque temps auparavant, j'avais gratifié d'un coup d'épée à Paris; enfin un autre Italien, nommé Néri, qui avait le ton et la mine d'un chaudronnier de St-Flour, moins l'honnêteté, et qui me dit qu'il se souvenait de m'avoir vu un soir au musico. Je me souvenais d'y avoir vu la malheureuse Lucie.

Au milieu de tous ces coupe-jarrets se trouvait la prétendue femme du soi-disant chevalier Sabi, Saxonne assez jolie, et qui parlant l'italien tant bien que mal, faisait sa cour à la comtesse Piccolomini.

Je me mordais les lèvres de dépit de me trouver au milieu de cette honorable réunion, mais faisant bonne mine à mauvais jeu, je saluai poliment tout le monde, puis, tirant de mon gousset un rouleau de cent louis, je le présentai au sieur Périne-Talvis, en lui disant que j'étais heureux de pouvoir les lui remettre avec mes remerciements.

Ma politesse fut mal accueillie, car cet insolent valet me dit, en empochant le rouleau, qu'il se souvenait bien de m'avoir prêté les cent louis à Presbourg, mais que cela ne lui avait pas fait oublier une chose plus importante.

— Et quelle est cette chose? lui demandai-je d'un air froid et à demi dédaigneux.

— Vous me devez une revanche l'épée à la main, et vous le savez bien. Voici la marque de la boutonnière que vous m'avez faite il y a sept ans.

En disant cela, le petit homme avait ouvert son large jabot et montrait la petite cicatrice à la ronde. Cette scène, plus burlesque que comique, semblait avoir paralysé toutes les langues. — Partout ailleurs qu'en Hollande, où je ne me bats point, parce que des affaires délicates m'en imposent le devoir, lui dis-je, je ne me refuserais pas à vous marquer une seconde fois, si l'envie de vous remesurer avec moi vous dure encore; ici je vous prie de me laisser tranquille. Toutefois il est bon que vous sachiez que je ne marche point sans une couple d'amis dans mes poches, et que, s'il vous prend envie de m'attaquer, je vous ferai sauter la cervelle en bonne et légitime défense.

— Je ne veux ma revanche que l'épée à la main, dit-il; mais je vous laisserai le temps de terminer vos affaires.

— Vous en agirez prudemment

Piccolomini, qui avait déjà jeté un dévolu sur mes cent louis, proposa de suite une banque de pharaon, et se mit en devoir de tailler. La prudence aurait dû m'empêcher d'y prendre part en aussi mauvaise compagnie, mais l'envie de rattraper le rouleau que je venais de remettre à Talvis l'emporta sur la raison, et je pris un livret. Je

perdis cent ducats sans désemparer ; mais cela ne fit que m'exciter, comme c'est l'ordinaire. Voulant me refaire de ma perte, je restai à souper, et à la reprise, plus heureux, je regagnai ce que j'avais perdu. Content d'en être quitte pour cela, et faisant sagement le sacrifice des cent louis que je n'avais déboursés que pour payer une dette, j'en demandai le paiement à Piccolomini, qui me donna une lettre de change sur la banque d'Amsterdam, tirée par une maison de commerce de Midelbourg. Je ne voulus pas d'abord l'accepter, sous prétexte de m'éviter la peine de la faire escompter ; mais il me promit de m'en remettre le montant le lendemain matin, et je crus devoir céder.

Je me hâtai de quitter ce coupe-gorge, après avoir refusé à Talvis cent louis qu'il voulait emprunter à titre de revanche. Dans sa mauvaise humeur, causée par mon refus et par la perte des cent louis que je lui avais payés, il se permit des injures que je reçus avec mépris, et j'allai me coucher, me promettant bien de ne plus remettre le pied dans un pareil lieu.

Je sortis cependant le lendemain avec l'intention d'aller chez Piccolomini pour échanger l'effet qu'il m'avait remis ; mais, chemin faisant, j'entrai dans un café où le hasard me fit rencontrer Rigerboos, l'ami de Thérèse, dont le lecteur a déjà fait connaissance. Après nous être embrassés et nous être entretenus sur le compte de Thérèse, qui était alors à Londres où elle faisait fortune, je lui montrai ma lettre de change, en lui disant comme je l'avais reçue. Il l'examina attentivement, ensuite il me dit :

— Cette lettre est fausse, et la véritable, dont elle n'est que la copie, a été acquittée hier.

Voyant que j'avais de la peine à le croire :

— Venez, me dit-il, je vais vous persuader.

En effet, il me mena chez un marchand de sa connaissance, et je vis la traite véritable, qu'il avait soldée la veille à un inconnu. Indigné, je priai Rigerboos de m'accompagner chez Piccolomini, lui disant que peut-être il me l'escompterait sans difficulté, et què sinon il serait témoin de ce qui pourrait arriver.

Nous arrivons chez le soi-disant comte, qui nous reçut poliment en me disant de lui remettre la lettre, qu'il allait envoyer de suite chez le marchand pour en toucher le montant; mais Rigerboos, prenant la parole, lui dit que le marchand ne la payerait pas, parce qu'elle n'était que la copie de celle qu'il avait acquittée la veille.

Affectant beaucoup d'étonnement, Piccolomini dit que ce n'était pas possible, mais qu'au reste il approfondirait l'affaire.

— Vous l'approfondirez à loisir, lui dis-je; mais en attendant donnez-moi cinq cents florins.

— Vous me connaissez, monsieur, dit-il en élevant la voix; je me rends garant de la somme, et cela doit vous suffire.

— Cela pourrait effectivement me suffire, si je voulais; mais je veux mon argent.

Sa femme étant survenue se mêla de l'affaire, et son domestique, vrai coupe-jarret, s'approchant, Rigerboos me saisit vigoureusement par le bras et m'entraîna.

— Suivez-moi, me dit-il quand nous eûmes dépassé le seuil de la porte, et laissez-moi faire.

Il me conduisit chez un homme de la plus noble figure: c'était le lieutenant de police, qui, après avoir entendu de quoi il s'agissait, me dit de lui laisser la lettre et de lui dire où je dinais ce jour-là. J'indiquai la maison de M. d'O., et, m'ayant dit que cela suffisait, nous sortimes. Je remerciai Rigerboos, et j'allai trouver Esther, qui me reçut en me faisant de tendres reproches de ne m'être pas laissé voir la veille. Cet accueil me flatta; je la trouvai charmante.

— Je dois, lui dis-je, avoir grand soin de ne pas vous voir chaque jour, car vos yeux exercent sur mon cœur un empire auquel je ne pourrais bientôt plus résister.

— Permettez-moi de n'en rien croire, mon ami; mais, à propos, avez-vous pensé au moyen de me convaincre?

— Et de quelle manière voulez-vous être convaincue?

— S'il est vrai que votre cabale soit une intelligence qui n'ait rien de commun avec la vôtre, vous pourrez la

consulter sur le moyen le plus propre à me désabuser.

— Je trouve votre idée excellente, et je vous promets de m'en occuper.

Comme nous en étions là, son père rentra de la Bourse, et nous nous mîmes à table.

Nous étions au dessert, lorsqu'un exempt de police vint m'apporter, de la part du magistrat, cinq cents florins dont je lui donnai quittance.

Dès que cet homme fut sorti, je contai à mes hôtes l'histoire de la veille et celle du matin, et la belle Esther me reprocha de lui avoir préféré une mauvaise compagnie.

-- Pour vous punir, me dit-elle, j'espère que vous ne me refuserez pas de m'accompagner ce soir au théâtre, quoique l'on y joue une comédie hollandaise à laquelle vous ne comprendrez rien.

— J'aurai le plaisir d'y être auprès de vous, et cela me suffit.

En effet, je ne compris pas un mot à tout le baragouin des acteurs, et je m'ennuyai beaucoup, car Esther y fut d'un sérieux désespérant.

Quand nous fûmes de retour, elle me raconta toute la pièce avec une grâce charmante et une mémoire prodigieuse ; elle avait l'air de vouloir me dédommager de l'espèce de corvée à laquelle elle m'avait condamné. Nous soupâmes ensuite, et, pour cette soirée, il ne fut point, grâce à Dieu, question de cabale. Avant de nous séparer, Esther et son père me firent promettre d'aller diner tous les jours chez eux, et je m'engageai à les faire prévenir chaque fois que quelque chose m'en empêcherait.

Le lendemain, vers les huit heures, j'étais encore en robe de chambre, lorsque je vis paraître devant moi Piccolomini qui, étant entré sans se faire annoncer, m'inspira des soupçons. Je me hâte de sonner mon Espagnol, qui entra dans l'instant.

— J'ai, me dit-il, à vous parler en secret, veuillez faire retirer cet homme.

— Il ne comprend pas un mot d'italien, lui dis-je ; il peut rester. Le Duc comprenait tout.

— Hier, vers midi, me dit-il, deux hommes entrèrent chez moi ; ils étaient suivis de l'aubergiste qui leur servait d'interprète. L'un d'eux me demanda si j'étais disposé d'acquiescer à l'instant une fausse lettre de change de cinq cents florins que je vous avais donnée la veille et qu'il tenait à la main. Comme je ne répondais pas, il ajouta que je devais sans hésiter dire oui ou non, sans raisonner ; que tel était l'ordre que leur avait donné le président de la police. N'ayant rien de mieux à faire, je payai les cinq cents florins, mais je n'ai pu retirer la lettre de change : cet homme m'a fait dire que je ne l'aurai que lorsque j'aurai déclaré de qui je l'ai reçue ; car les règles du commerce exigent que l'on poursuive le faussaire. Je répondis qu'il me serait impossible de désigner la personne de qui je la tenais, car je l'avais reçue d'un étranger qui s'était introduit dans mon appartement pendant que, pour passer le temps, je faisais une petite banque de pharaon.

— J'ai dit qu'après le départ de cet inconnu, que j'avais cru introduit par quelqu'un de la société, j'avais appris avec surprise qu'il n'était connu de personne ; que si je l'avais su, non-seulement je n'aurais pas reçu l'effet, mais même je ne lui aurais pas permis de jouer. Alors le second m'a dit que je n'avais qu'à faire des perquisitions pour découvrir cet inconnu, que sans cela on m'attribuerait la contrefaçon et que la justice procéderait contre moi. Ils sortirent après cette menace.

— Dans l'après-midi, ma femme alla trouver le président de la police, qui la reçut avec politesse, et, après avoir écouté ses remontrances, il lui fit répondre par l'interprète que son devoir était de découvrir l'auteur de la fausse lettre, d'autant plus que l'honneur de M. Casanova pourrait être compromis, car le marchand même pourrait vous poursuivre pour savoir qui a pu contrefaire sa signature, et que vous auriez votre recours contre moi.

— Vous voyez dans quel embarras nous sommes ; vous devez tâcher de nous tirer de là. Vous avez reçu votre argent et vous avez des amis. Sollicitez, faites-les agir et

l'on ne parlera plus de cette affaire. Vous y êtes intéressé comme moi. »

— Je ne puis, lui dis-je, avoir rien à démêler là dedans, à moins que ce ne soit comme témoin. Vous avez reconnu que je tenais la lettre de vous, puisque vous l'avez payée, cela me suffit. Je voudrais bien vous servir, mais je n'en vois pas la possibilité ; je ne saurais comment m'y prendre. Le meilleur conseil que je puisse vous donner est de sacrifier l'escroc infâme qui vous a donné ce faux, ou, si vous ne le pouvez pas, de disparaître le plus tôt possible ; car vous pourriez bien aller aux galères, ou même pis.

Furieux, il me tourna le dos et partit en disant que je m'en repentirais.

Mon Espagnol, l'ayant suivi jusqu'à l'escalier, rentra en me disant que le signor était parti en proférant des menaces de vengeance, et que je devais me tenir sur mes gardes. C'est bon, lui dis-je ; mais tais-toi. Cependant je lui étais intérieurement très-reconnaissant de son avis ; mais j'y pensais.

Je m'habillai pour me rendre auprès d'Esther, où je devais travailler à la persuader de la divinité de mon oracle, entreprise fort hasardeuse envers une personne dont l'esprit pénétrant était allé si loin par ses propres forces. Voici ce qu'elle me donna à résoudre :

— Votre oracle doit me révéler une chose qui ne puisse être connue que de moi seule.

Ce n'était pas assurément le cas de hasarder, et, sentant la presque impossibilité de la satisfaire, je lui dis qu'il serait possible que l'oracle révélât quelque secret dont la connaissance pourrait lui être désagréable.

— Cela n'est pas possible, me dit-elle, puisque le secret ne doit être connu que de moi.

— Mais il le sera de moi comme de vous, si l'oracle répond juste ; et alors ne peut-il y avoir telle chose qu'il vous serait pénible que je susse ?

— Vous pouvez tout savoir, et d'ailleurs si votre oracle n'est pas l'esclave de votre esprit, il vous est toujours loisible de découvrir ce que vous êtes curieux de savoir.

— Mais savez-vous si l'oracle n'a pas mis des bornes à ses complaisances?

— Mon ami, vous cherchez de vaines excuses. Prouvez-moi que je suis dans l'erreur, ou déclarez que je suis aussi savante que vous sous le rapport cabalistique.

Elle me mettait au pied du mur, et je ne cherchais plus qu'à m'avouer vaincu avec les honneurs de la guerre, quand une idée lumineuse s'offrit à mon esprit.

Au milieu de la fossette qui donnait à son menton un charme indéfinissable, Esther avait un petit signe noir, tant soit peu relevé et garni de trois ou quatre petits poils d'une extrême finesse qui en relevaient la beauté. Ces signes, qu'en italien nous appelons *neo, nei*, et qui d'ordinaire donnent un nouveau charme à la plus jolie figure, quand ils sont sur le visage, sur le cou, sur les bras ou sur les mains, se répètent sur le corps aux parties correspondantes à la partie visible. Je savais donc qu'Esther devait avoir un signe à peu près pareil à celui du menton en certain lieu qu'une honnête fille ne montre pas, et que, pure comme je la supposais, il était probable qu'elle ne le connaissait pas elle-même. Je vais, me dis-je, la frapper de stupeur, et établir ma supériorité de manière à lui ôter pour toujours l'idée de l'égalité qu'elle s'est mise en tête. En même temps, affectant toute l'importance et toute la préoccupation d'un augure, je me mets à former ma pyramide et j'en extrais ces mots :

« Belle et sage Esther, personne ne sait que vous avez à l'entrée du temple réservé à l'amour un signe absolument semblable à celui qui décore votre joli menton.

Pendant que je travaillais, Esther était appuyée sur le coin de la table et suivait tous mes mouvements. Comme en effet elle possédait la science aussi bien que moi, elle n'avait pas besoin d'explication, car elle traduisait les nombres à mesure qu'ils sortaient de ma plume. Aussi, dès que j'eus extrait de la pyramide toutes les combinaisons de nombres, elle me dit, d'un air calme et pénétré, que n'ayant pas besoin de savoir ce que l'oracle avait ré-

pondu, je l'obligerais beaucoup en lui laissant les chiffres qu'elle s'amuserait à traduire.

— Volontiers, ma charmante amie, lui répondis-je, et d'autant plus que par là j'épargne à votre délicatesse la communication d'un secret que je ne sais pas bien encore et qu'il peut vous être agréable que j'ignore ; je vous promets même de ne jamais chercher à le pénétrer ; il me suffit que vous soyez convaincue.

— Je le serai lorsque j'aurai vérifié s'il a dit vrai.

— Croyez-vous, aimable Esther, que j'ignore ce que cette réponse signifie ?

— J'en serai sûre si je vois qu'elle dit vrai ; et si elle est vraie l'oracle aura vaincu, car la chose est si secrète qu'elle est ignorée de moi-même. Vous ne devez pas tenir à la savoir, car, c'est une bagatelle qui ne saurait vous intéresser ; mais cela suffira pour me convaincre que votre oracle est animé par une intelligence qui n'a rien de commun avec celle de votre esprit.

Il y avait tant de candeur, tant de bonne foi dans ses paroles, que le sentiment, prenant la place de la duplicité, m'arracha des larmes qu'Esther ne put interpréter qu'à mon avantage. Cependant ces larmes, le remords me les arrachait ; et aujourd'hui, après tant d'années, je me reproche encore d'avoir trompé une créature si digne de mon respect et que j'aimais tendrement. Je me le reprochais aussi alors ; mais la honte, honte fausse et pitoyable, m'empêchait de lui déclarer la vérité, et je la vengeais en me haïssant de me trouver capable d'induire en erreur un être dont j'ambitionnais l'estime.

Je n'étais pas, au reste, bien sûr d'avoir frappé juste ; car, comme il n'y a point de règle sans exception et que la nature n'est pas exempte de cette loi, il pouvait bien se faire que je me fusse préparé un affront. Esther, à la vérité, devait, pour ce moment, être convaincue, mais il n'était pas impossible que sa conviction s'évanouît, si par hasard elle venait à connaître que la correspondance des signes sur le corps humain était naturelle et nécessaire. Si cela venait à se réaliser, je ne pouvais m'attendre à

rien moins qu'au mépris de cette charmante personne. Mais quelle que fût ma crainte, j'avais poussé trop loin la déception ; il m'était impossible de reculer.

Je quittai Esther pour aller faire une visite à Rigerboos et le remercier de sa démarche en ma faveur auprès du président de la police. Il me dit de ne rien craindre en Hollande de la part de Piccolomini, mais il me conseilla de porter des pistolets par mesure de précaution. — Je suis à la veille, me dit-il, de m'embarquer pour Batavia à bord d'un navire que j'ai chargé des débris de ma fortune. Dans l'état où se trouvent mes affaires, j'ai jugé que ce parti était le plus sage. Je n'ai point assuré la cargaison, afin de ne pas diminuer mes bénéfices, qui doivent être considérables, si je réussis. Si je suis pris ou si je fais naufrage, je compte bien ne pas survivre à la perte du bâtiment, et dans tous les cas je ne perdrai rien.

Le pauvre Rigerboos me disait tout cela en riant, mais le désespoir était sans doute pour beaucoup dans sa résolution ; car on ne perd pas la fortune et la vie sans regrets quand on n'a pas de grands motifs de mépriser l'une ni l'autre. Ma chère Thérèse Trenti, que Rigerboos appelait toujours notre dame, n'avait pas mal contribué à sa ruine. Elle était alors à Londres, où, à ce qu'elle nous écrivait, elle faisait de bonnes affaires. Elle avait quitté le nom de Trenti pour celui de Cornelis, qui était le véritable nom de Rigerboos, comme je l'ai su depuis. Nous passâmes une heure à écrire à cette femme singulière, voulant profiter de l'occasion d'un individu qui partait pour l'Angleterre et que Rigerboos lui recommandait. Quand nous eûmes achevé, nous allâmes faire une course en traîneau sur l'Amstel, qui était pris depuis quelques jours. Ce divertissement, que les Hollandais chérissent et que l'on se procure pour un ducat à l'heure, est, à mon goût, le plus ennuyeux du monde, à moins qu'il ne s'agisse d'un voyage que l'on fait avec rapidité ; mais un voyage n'est pas un plaisir sans le but que l'on se propose d'atteindre. Après nous être gelé le visage, nous allâmes manger des huîtres avec du sillery pour nous réchauffer, et de là nous cou-

rûmes les musicos, sans aucune idée de débauche et par simple désœuvrement; mais il paraissait écrit que toutes les fois que je préférerais quelque diversion de ce genre à l'agréable société d'Esther il m'arriverait quelque malheur.

Je ne sais à propos de quoi Rigerboos, en entrant dans un musico, m'appela par mon nom d'une voix assez haute; mais à l'instant même une de ces femmes que l'on trouve toujours en pareil lieu, vint se placer devant moi et me regarder fixement. Quoique la chambre fût assez mal éclairée, je reconnus la malheureuse Lucie, qu'un an auparavant j'avais rencontrée en pareil lieu sans en être reconnu. Je me retournai, faisant semblant de ne pas la connaître, car sa vue m'était importune; mais elle m'appela d'une voix triste, se rappela à ma mémoire, et me félicita de me trouver dans un état florissant, autant, me dit-elle, que je devrais m'attrister de la voir telle qu'elle était forcée de se montrer à mes yeux. Voyant que je ne pouvais ni l'éviter ni la repousser sans cruauté, j'appelai Rigerboos en le priant de monter avec moi dans une chambre où cette fille nous amuserait du récit de son histoire.

Lucie, à proprement parler, n'était point devenue laide; elle était affreuse, parce que, sous des traits flétris, des restes laissaient deviner qu'elle avait été belle: elle était dégoûtante. Depuis que je l'avais connue à Paséan, dix-neuf années passées dans la misère, la débauche et l'humiliation, en avaient fait l'être le plus abject, le plus avili qu'il soit possible de se figurer. Elle nous conta longuement son histoire, que, sans être grand analyste, on pourrait renfermer en six lignes.

Le coureur l'Aigle l'avait menée à Trieste pour y faire ses couches, ensuite, ce mauvais sujet vécut du trafic de ses charmes pendant cinq ou six mois, puis un capitaine de navire qui en faisait ses délices la mena à Xantes avec l'Aigle, qui passait pour son mari. A Xantes, le coureur se fit soldat et déserta quatre ans après. Demeurée seule, elle continua pendant six ans à vivre de sa personne; mais sa marchandise baissant de prix et ne trouvant plus

que des chalands subalternes, elle partit pour l'Angleterre avec une jeune Grecque qu'un officier de marine anglaise traitait comme sa femme, et qu'il abandonna dans les rues de Londres quand il en fut rassasié. Après deux ou trois ans de séjour dans les cloaques britanniques, Lucie vint en Hollande, où ne pouvant plus trafiquer d'elle-même, elle se fit pourvoyeuse : résultat nécessaire de la carrière où le sort l'avait précipitée. Lucie n'avait que trente-trois ans, mais elle était décrépète, et les femmes ont toujours l'âge qu'elles montrent.

Pendant qu'elle causait dans le ton qui convenait à un pareil récit, elle vida deux bouteilles de bourgogne que j'avais fait venir, et auxquelles nous ne touchâmes point, mon ami et moi. En achevant, elle nous dit qu'elle vivait en ce moment du produit de deux jolies personnes qu'elle tenait chez elle et qui devaient lui donner la moitié de tout ce qu'elles recevaient.

Rigerboos lui demanda en plaisantant si ces belles filles étaient au musico.

— Non, lui répondit-elle, elles n'y sont pas et n'y viendront jamais, car elles sont nobles, et leur oncle, sous l'inspection de qui elles sont, est un gentilhomme vénitien.

A ces mots, je ne pus retenir un éclat de rire; mais Lucie, sans se déconcerter, me dit qu'elle ne pouvait me répéter ce qu'elles lui avaient dit, et ajouta que si nous voulions nous convaincre, nous les trouverions à cinquante pas dans une maison qu'elle louait pour elles, et que nous pourrions les voir en sûreté, parce que leur oncle logeait dans un autre quartier de la ville.

— Comment! lui dis-je, il ne demeure pas avec ses nobles nièces?

— Non, il ne vient que pour diner, et alors il s'informe de leurs bonnes fortunes, et leur prend tout ce qu'elles ont gagné.

— Allons, dit Rigerboos, allons les voir.

Comme j'avais grande envie de voir et de parler à de nobles vénitiennes en si belle profession, je dis à Lucie de

nous conduire chez elles. Je savais fort bien que ces prétendues filles de condition ne pouvaient être que des friponnes, et leur gentilhomme d'oncle qu'un gredin; mais le sort en était jeté.

Nous trouvons deux jeunes filles assez jolies. Lucie m'annonce comme Vénitien, et les voilà hors d'elles-mêmes et tout enchantées de voir quelqu'un à qui pouvoir parler. Je m'a perçus tout de suite qu'au lieu d'être Vénitiennes elles étaient du Padouan, dont elles me débitaient le jargon qui était bien connu. Je le leur dis, et elles en convinrent. Je leur demandai le nom de leur oncle; mais, comme je m'y attendais, elles me dirent que des raisons majeures les forçaient au silence. Nous pouvons nous passer de le connaître, dit Rigerboos en s'emparant cavalièrement de celle qui lui convenait le mieux. Lucie faisait venir du jambon, des huitres, un pâté et force bouteilles, puis elle se retira dans sa chambre.

Je n'avais aucune envie de faire des folies; mais Rigerboos était en humeur de rire; sa belle, faisant la prude, il la plaisante, je l'imité, et, selon l'usage, ces créatures s'humanisant, nous allons de l'une à l'autre, et bientôt elles se trouvèrent dans l'état où Dieu avait mis Ève avant que notre curieuse d'aïeule eut besoin d'une feuille de figuier.

Après avoir passé une heure dans ces lubriques ébats, nous payâmes, chacune des filles ayant quatre ducats, outre la dépense, et après avoir remis, à l'écart, six louis à Lucie, nous partimes, moi de fort mauvaise humeur d'avoir cédé à la brutalité, et j'allai me coucher.

Le lendemain, je me réveillai tard et de mauvaise humeur, tant à cause de l'orgie de la veille, car la débauche attriste l'âme autant qu'elle l'avilit, que parce que j'avais négligé Esther, qui, sans doute, avait été peinée de mon absence. Je devais me hâter d'aller la rassurer, certain que les excuses ne me manqueraient pas et qu'elles seraient bien accueillies. Je sonne Le Duc, je passe ma robe de chambre et je l'envoie me chercher du café. Le Duc à peine sorti, ma porte s'ouvre et je vois paraître la Périne et ce Wie-

dau que j'avais vu chez Piccolomini, et qui se disait l'ami de Saint-Germain l'adepte. J'étais assis sur le bord du lit, occupé à mettre mes bas. J'occupais trois belles chambres, mais sur le derrière de la maison, d'où tout le bruit que j'aurais pu faire, n'aurait été entendu de personne. La sonnette était à l'autre bout de la chambre, et Le Duc devait être dix minutes à rentrer, et j'étais dans le plus imminent danger d'être assassiné, sans pouvoir me défendre.

Tout cela fut pensé en moins d'une minute, et je ne vis d'autre moyen de salut que de me montrer calme sans faire aucun mouvement.

— Que désirez-vous de moi, messieurs?

Wiedau prenant la parole me dit : — Le comte Piccolomini, afin de sortir de l'embarras où votre dénonciation l'a mis s'est décidé à dire que c'est de nous qu'il tient la fausse lettre de change, et il nous en a avertis. Nous sommes forcés, pour éviter les poursuites, de nous esquivier sans le moindre retard et nous n'avons pas le sou; nous sommes désespérés.

— Et que puis-je faire à cela, messieurs?

— Donnez-nous tout de suite quatre cents florins, pas davantage, mais à l'instant. Cela nous suffira. Si vous vous refusez, nous prendrons la fuite à pied, mais après nous être emparé de tout ce que nous voyons là; et voici de quoi vous persuader.

En achevant ces mots, ils tirent chacun un pistolet de leur poche et me couchent en joue. — La violence, leur dis-je, n'est pas nécessaire; elle ne pourrait que vous être funeste. Tenez, voici cent ducats; c'est plus que vous ne demandez. Partez et bon voyage; mais je vous conseille de sortir avant le retour de mon domestique.

Wiedau prit le rouleau d'une main tremblante et le mit dans sa poche sans l'examiner; mais la Périne, insolent et fripon tout à la fois, s'approcha de moi en louant la noblesse de mes procédés, et me sauta au cou pour m'embrasser. Je le repoussai, mais sans brusquerie, et ils partirent, me laissant fort content d'en être quitte à si bon marché.

Libre de ce guet-apens, je sonnai, non pour les faire suivre, mais pour m'habiller en toute hâte. Je ne dis pas un mot à Le Duc de ce qui venait de m'arriver; je n'en parlai pas à mon hôte; et après avoir envoyé mon Espagnol chez M. d'O. pour m'excuser de ce que je ne pouvais avoir l'honneur, ce jour-là, de dîner chez lui, je me rendis chez le président de la police, où je fus obligé d'attendre jusqu'à deux heures avant de pouvoir lui parler. Cet honnête homme, après avoir écouté le récit détaillé que je lui fis de ma mésaventure, me dit qu'il allait faire son possible pour faire arrêter mes fripons; mais il ne me cacha point qu'il craignait que ce ne fut déjà trop tard.

Je profitai de l'occasion pour dire que Piccolomini était venu chez moi; je lui rendis compte de ses prétentions et des menaces qu'il m'avait faites. Il me remercia et me promit d'y mettre bon ordre; mais il me conseilla dans tous les cas de me tenir sur mes gardes et de me défendre si je venais à être attaqué avant qu'il eût pu s'assurer que mes ennemis ne pourraient rien entreprendre contre moi.

Je rentrai chez moi en toute hâte, car je me sentais malade. Une forte amertume de bouche m'annonçait la révolution que toutes ces secousses avaient produites en moi; mais j'en connaissais le remède. Je pris une forte limonade amère qui me fit rendre beaucoup de bile, et cela me remit tout à fait.

Vers le soir je me rendis chez Esther, que je trouvai sérieuse et ayant l'air piqué; mais, dès qu'elle vit ma pâleur, son visage s'anima et elle me demanda avec le ton du plus tendre intérêt si j'étais malade. Je lui dis que je m'étais trouvé très-incommodé, que j'avais pris médecine, mais que j'étais tout à fait rétabli.

— Vous le verrez à souper, charmante Esther, ajoutai-je pour calmer ses doutes, car je suis à jeun depuis hier à dîner.

Je ne mentais pas au fond, car je n'avais pris que quelques huitres chez les Padouanes.

Dans sa joie, qu'elle avait peine à contenir, cette charmante fille m'engagea à l'embrasser, et je le fis avec plaisir,

tout indigne que je me trouvais d'une pareille faveur,

— Je vais, me dit-elle, vous donner une grande nouvelle, c'est que je suis sûre que vous n'êtes pas l'auteur de votre oracle, ou que du moins vous ne l'êtes, comme moi, que lorsque vous voulez l'être. La réponse qu'il m'a donnée est exacte et à tel point qu'elle en est divine, car elle m'a révélé un secret ignoré de tout le monde puisqu'il l'était de moi-même. Vous ne sauriez deviner ma surprise lorsque je me suis convaincue assez difficilement de cette vérité.

— Vous possédez un trésor ! Votre oracle est infailible ; mais en cette qualité il ne doit jamais mentir, et le mien me dit que vous m'aimez. J'en suis toute joyeuse, mon ami, car vous êtes l'homme de mon cœur. Cependant j'ai besoin que vous me donniez une preuve bien grande de votre amour, et s'il est vrai que vous m'aimiez vous ne sauriez me la refuser. Tenez, lisez votre réponse ; je suis sûre que vous l'ignorez. Je vous dirai ensuite ce que vous devez faire pour me rendre parfaitement heureuse. »

Je fais semblant de lire, et je baise les mots où l'oracle disait que je l'aimais.

— Je suis charmé, lui dis-je ensuite, que l'oracle vous ait convaincue si facilement ; mais je vous demande pardon, si je vous dis qu'il me paraît incroyable que vous n'ayez pas connu la chose avant ce jour.

Elle me répondit en rougissant que cela ne me paraîtrait pas impossible, s'il lui était permis de me convaincre par la vue de l'objet. Puis venant à l'épreuve qu'elle exigeait pour s'assurer de mon amour, elle me dit que je devais lui communiquer mon secret.

— Vous m'aimez, me dit-elle, et vous ne devez avoir aucune difficulté à rendre heureuse une jeune fille qui deviendra votre femme, et dont vous serez le maître. Mon père consentira à notre union, et, quand je serai votre femme, je ferai, de bon cœur, tout ce que vous voudrez. Nous irons même vivre ailleurs si cela vous fait plaisir. Mais pour que cela soit, il faut que vous m'enseigniez à trouver la réponse à une question quelconque, sans qu'au préalable il me faille la forger dans ma cervelle.

Je pris les mains d'Esther, qui m'inspirait à chaque instant des sentiments plus tendres, et je les lui baisai avec une ardeur respectueuse, en lui disant :

— Vous savez, divine Esther, que j'ai engagé ma parole à Paris. Manon assurément ne vous vaut pas, mais je n'en suis pas moins obligé de faire à son égard tout ce que j'ai promis à sa mère.

Esther soupira et pencha la tête sur son sein; mais, malgré la peine que me faisait son chagrin, quelle excuse pouvais-je lui donner, étant dans l'impossibilité de lui enseigner à consulter l'oracle d'une autre manière que celle qu'elle connaissait aussi bien que moi; car je n'avais au-dessus d'elle que plus d'astuce et plus d'expérience du monde.

Deux ou trois jours plus tard, étant chez moi, le matin d'assez bonne heure, on m'annonça un homme se disant officier, mais dont le nom m'était parfaitement inconnu. Je lui fis dire que je n'étais pas visible, et mon Espagnol étant sorti je fermai ma porte à la clef. Tout ce qui m'était arrivé naguère m'avait rendu soupçonneux, et je ne voulais plus voir personne quand j'étais seul. Mes deux voleurs avaient déjoué toutes les démarches de la police et Piccolomini avait disparu; mais je savais qu'il restait encore à Amsterdam bon nombre de mauvais sujets de leur clique, et je croyais les précautions nécessaires.

Quelques temps après, Le Duc rentra et me remit une lettre écrite en mauvais italien, et me dit qu'elle lui avait été remise par un officier qui en attendait la réponse. Je l'ouvre et je reconnais le nom que l'on m'avait annoncé un peu auparavant. Il me disait que nous nous connaissions, mais qu'il ne pouvait me dire son nom que de vive voix, et qu'il ne venait que pour me donner un avis important.

Je dis à Le Duc de le faire entrer et de se tenir auprès de la porte. Je vois un homme d'une quarantaine d'années, d'une assez belle stature, vêtu d'un uniforme d'officier de ne je sais quelle armée, et portant sur les traits tous les signes d'un échappé de la potence.

— Que me voulez-vous, monsieur? lui dis-je dès qu'il fut dans la chambre.

— Monsieur, nous nous sommes connus à Cerigo il y a seize ou dix-sept ans, et je suis bien aise de trouver l'occasion de renouveler connaissance.

Je me ressouvins alors que je n'avais été à Cerigo que quelques instants, lorsque j'accompagnais le baile à Constantinople, et je jugeai que ce devait être l'un des deux malheureux auxquels j'avais fait l'aumône. — Est-ce vous, lui demandai-je, qui m'avez dit être le fils d'un comte Peccini de Padoue, quoiqu'il n'y ait dans le Padouan aucun comte de ce nom ?

— J'admire votre excellente mémoire, me dit-il avec assurance, c'est bien moi.

— Et que pouvez-vous me vouloir ici ?

— Je ne puis pas vous le dire en présence de votre domestique.

— Mon domestique ne parle pas italien ; vous pouvez parler. Au reste, je vais le faire sortir.

Je dis à Le Duc de se tenir dans l'antichambre, et, quand il fut sorti, le soi-disant comte Padouan me dit que j'avais été chez ses nièces, que je les avais traitées en courtisanes, et que partant il venait me demander satisfaction.

Las de tracasseries, je cours saisir mes pistolets, et en lui en présentant le bout je lui ordonne de sortir à l'instant. Le Duc entre, et le troisième voleur s'esquive en me disant qu'il saurait bien me trouver quelque part.

La partie était honteuse ; j'aurais dû conter l'affaire tout entière au président de la police, si j'avais voulu en avoir justice. Je crus de mon honneur de garder le silence, et je ne parlai de cette incartade qu'à Rigerboos, m'en rapportant à lui. En effet, n'ayant pas comme moi des mesures à garder, il fit des démarches, et Lucie reçut injonction de renvoyer les prétendues nièces de condition. Mais cette pauvre diablesse vint tout en pleurs me dire que ce malheur la replongeait dans la plus affreuse misère ; je lui fis présent de quelques ducats et elle partit consolée. Je la priai de ne plus reparaitre chez moi.

Tout ce que je faisais loin d'Esther me devenait funeste, et je sentais que pour être heureux je n'aurais pas dû

m'éloigner d'elle; mais j'étais entraîné par mon étoile, ou plutôt par mon inconstance.

Trois jours après, le perfide major Sabi vint me voir pour m'avertir de me tenir sur mes gardes, parce qu'un officier vénitien qui se prétendait outragé par moi disait à qui voulait l'entendre que, lui ayant refusé satisfaction, il avait le droit de m'assassiner. — Et moi, lui dis-je, j'aurais le droit de le faire arrêter comme un échappé des galères, où je lui ai fait l'aumône, et comme portant, sans en avoir le droit, un uniforme d'officier dont il déshonore le caractère. D'ailleurs, quel outrage puis-je avoir fait à des filles qui vivent dans une maison de prostitution, et que j'ai payées au delà de leur mérite?

— Vous avez bien raison, si cela est; mais ce pauvre diable est désespéré; il voudrait partir et il n'a pas un florin. Je vous conseille de lui faire une seconde fois l'aumône, et tout sera fini. Une quarantaine de florins ne vous rendront pas plus pauvre, et vous serez délivré d'un vilain ennemi.

— Fort vilain, je l'avoue.

Je consentis enfin à lui donner les quarante florins; et je les lui remis dans un café où je convins avec le major que je le trouverais. Le lecteur verra où je retrouvai ce mauvais sujet quatre mois plus tard.

Quand je pense, aujourd'hui que je suis de sang-froid et bien loin de ce temps, à tous les désagréments que j'ai éprouvés pendant le court séjour que je fis à Amsterdam à cette époque, tandis que j'aurais pu y être si heureux, je suis forcé de reconnaître que nous sommes presque toujours la cause première de tous les maux qui nous accablent, de tous les malheurs dont nous nous plaignons avec tant d'injustice. Si je revenais à ce temps, serais-je plus sage? Oui, si je n'étais plus moi.

M. d'O. m'invita à souper avec lui à la loge des bourgmestres; faveur insigne, car, contre toutes les règles de la franc-maçonnerie, on n'y admettait jamais que les vingt-quatre membres dont elle se composait, et ces vingt-quatre maçons étaient les plus riches millionnaires de la Bourse.

— Je vous ai annoncé, me dit M. d'O., et pour vous accueillir dignement, la loge sera ouverte en français. Ces messieurs, en effet, me firent l'accueil le plus distingué; et j'eus le bonheur de leur plaire à tel point que, d'une voix unanime, je fus déclaré surnuméraire pour tout le temps de mon séjour à Amsterdam. En nous retirant, M. d'O. me dit que j'avais soupé avec une société qui pouvait disposer d'un capital effectif de trois cents millions.

Le lendemain, cet honnête Hollandais me pria de lui faire le plaisir de lui tirer la réponse à une question à laquelle l'oracle de sa fille, qui était présente, avait répondu d'une manière trop obscure. Esther m'excita aussi, et je lui demandai la question; la voici :

« Je désire savoir si l'individu qui m'engage, avec ma société, à traiter d'une affaire de grande importance, est vraiment l'ami du roi de France. »

Il ne me fut pas difficile de deviner qu'il s'agissait du comte de Saint-Germain. M. d'O. ne savait pas que je le connaissais, et je n'avais pas oublié ce que m'avait dit le comte d'Affri. Voilà, me dis-je, de quoi faire briller mon oracle et donner à penser à ma belle Esther.

Je me mis de suite à l'œuvre, et après avoir disposé mes pyramides et placé au-dessus des quatre clefs les lettres O. S. A. D. pour achever de lui en imposer, je tire la réponse en commençant par la quatrième clef D. La voici :

« L'ami désavoue. L'ordre est signé. On accorde. On refuse. Tout disparaît. Diffère. »

Je fais semblant de trouver ma réponse très-obscur; mais Esther jette un cri de surprise et trouve qu'elle dit beaucoup dans un style extraordinaire. M. d'O., ivre de joie, s'écrie :

— Mes enfants, la réponse est tout à fait claire pour moi. L'oracle est divin! Le mot *diffère* me regarde; celui-là, je le comprends bien.

— Mon ami, vous êtes habile, vous et ma fille, pour faire parler l'oracle; mais moi je le suis plus que vous de l'interpréter. Je vais mettre obstacle à tout. Il ne s'agissait de rien moins que de déboursier cent millions en pre-

nant en gage les diamants de la couronne de France. C'est une affaire que le roi voudrait finir sans que ses ministres s'en mêlassent et même sans qu'ils parvinssent à en rien découvrir. Je vous prie de n'en parler à personne Il sortit.

— Oh ! pour le coup, me dit Esther dès que nous fûmes seuls, je suis bien sûre que cette réponse est indépendante de votre volonté. Au nom de tout ce que vous pouvez avoir de sacré, dites-moi ce que signifient ces quatre lettres, et pourquoi vous les négligez habituellement.

— Je les néglige, charmante Esther, parce que l'expérience m'a appris qu'elles ne sont pas nécessaires : mais cette inscription étant commandée dans la construction de la pyramide, dans une circonstance qui m'a paru importante, je n'ai pas cru pouvoir les omettre.

— Qu'indiquent-elles ?

— Ce sont les initiales des noms sacrés des quatre intelligences cardinales de la terre.

— Quels sont ces noms ?

— Il n'est pas permis de les prononcer, mais celui qui veut recevoir l'oracle doit les savoir.

— Ah ! mon cher ami, ne me trompe pas ; car je crois tout, et tu commettrais un meurtre d'abuser d'une foi aussi pure que la mienne.

— Je ne trompe point, chère Esther.

— Tu devrais donc m'apprendre ces noms sacrés, si tu voulais m'enseigner la cabale ?

— Certainement, et je ne puis les révéler qu'à celui que j'établirai mon héritier. A la violation de ce précepte est attachée la menace d'un oubli total, et cette menace, convenue-en, belle Esther, est bien faite pour m'empêcher de le violer.

— J'en conviens. Malheureuse ! Et votre héritière, sans doute, sera votre Manon.

— Non, Manon n'a pas un esprit propre à ce genre de savoir.

— Vous devez cependant vous déterminer en faveur de quelqu'un, car vous êtes mortel. Si vous le voulez, mon

père partagera avec vous son immense fortune, sans vous obliger à m'épouser.

— Esther ! qu'avez-vous dit ? Croyez-vous que la condition de devoir vous posséder pût jamais me déplaire ?

Après une journée délicieuse, que je pourrais presque appeler la plus heureuse de ma vie, je quitte la trop charmante Esther vers le soir pour retourner à la maison.

Trois ou quatre jours après, M. d'O. entra dans le cabinet d'Esther, qu'il trouva occupée avec moi au calcul des pyramides. Je lui enseignais à doubler, à tripler et à quadrupler sur les clefs les combinaisons cabalistiques. M. d'O. marchait à grands pas et se frappait le front dans une sorte de transport. Surpris et presque effrayés de le voir dans un état qui lui était si peu habituel, nous nous levons ; il court nous embrasser avec ardeur et nous force presque à nous embrasser, ce que nous fîmes bien volontiers.

— Mais qu'est-ce que tout cela, mon cher papa ? Vous me surprenez au delà de toute expression.

— Asseyez-vous à mes côtés, mes chers enfants, et écoutez votre père et votre meilleur ami. « Je viens de recevoir une lettre de l'un des secrétaires de LL. HH. PP. par laquelle il m'apprend en substance que l'ambassadeur de France a demandé aux États-généraux, au nom du roi son souverain, la remise du sieur comte de Saint-Germain, et qu'on lui a répondu que la remise en serait faite, selon le vœu de S. M. T. C., aussitôt que l'on serait parvenu à s'emparer de la personne du soi-disant comte. En conséquence de cette promesse, ayant su que le sieur de Saint-Germain logeait à l'Étoile-d'Orient, on y a envoyé à minuit les gens de la police, mais on a trouvé l'oiseau déniché. L'hôte a déclaré que le comte était parti en poste à l'entrée de la nuit, et qu'il avait pris la route de Nimègue. On a envoyé après lui, mais on a peu d'espérance de l'atteindre.

» On ignore comment il a pu pénétrer qu'il eût été donné un ordre contre lui, et qu'il ait pu se soustraire à l'arrestation qui le menaçait.

» On ne sait pas, ajouta M. d'O. en riant, mais chacun

devine que M. Calcoen, le même qui m'a écrit, a dû faire savoir à cet ami du roi de France qu'on irait le chercher à minuit et qu'on s'emparerait de lui s'il ne prenait d'avance la clef des champs. Il n'a pas été assez sot pour mépriser un avis aussi salutaire. Le gouvernement a répondu à M. d'Afri qu'on est bien fâché que Son Excellence ait tant tardé à demander l'arrestation et la remise de Saint-Germain, et M. l'ambassadeur ne sera point surpris de cette réponse, car elle ressemble à toutes celles qu'on donne en pareil cas.

» La sagesse de l'oracle est vérifiée, et je me félicite de l'avoir deviné, car nous étions sur le point de lui compter cent mille florins à compte, et qu'il disait lui être nécessaire de suite. Il nous avait donné en gage le plus beau diamant de la couronne, et ce gage nous est resté. Mais nous le lui rendrons dès qu'il se présentera pour le demander, à moins que l'ambassadeur ne le fasse réclamer. Je n'ai jamais vu une pierre aussi belle.

» Maintenant, mes enfants, vous comprenez de quelle nature est l'obligation immense que j'ai à votre oracle. Je vais me rendre à la Bourse, où je jouirai de la reconnaissance que toute la compagnie va s'empresser de m'exprimer; je vais passer pour l'homme le plus prudent, le plus pénétrant et le plus avisé de toute la Hollande. Je vous dois cet honneur, mes chers amis; mais, sans scrupule, je me pare des plumes du paon.

» Mon cher Casanova, vous dînez avec nous, j'espère. Après dîner, je vous prierai de consulter votre incompréhensible intelligence pour savoir s'il convient que nous déclarions que nous possédons le magnifique solitaire, ou si nous ferions mieux de garder le silence jusqu'à ce qu'il soit réclamé. »

Après ce beau discours, le papa nous embrassa de nouveau et nous quitta. — Mon ami, me dit Esther en m'embrassant, voici l'occasion la plus favorable de me donner une grande preuve de ton amitié. Elle ne te coûtera rien, et pourtant elle me comblera de bonheur et de joie.

— Ordonne, mon Esther, ordonne. Tu ne peux pas croire

que je te refuse une chose qui ne doit rien me coûter, quand je m'estimerais heureux de pouvoir te sacrifier ma vie.

— Mon père veut que tu lui dises après le dîner si l'on doit déclarer la possession du diamant, ou s'il vaut mieux garder le silence jusqu'à ce qu'il soit réclamé. Lorsqu'il te fera de nouveau cette prière, dis-lui de s'adresser à moi, et offre-lui de consulter l'oracle de ton côté, en cas que ma réponse soit obscure. Fais de suite l'opération et je ferai soit la réponse de ma pyramide. Mon père m'aimera davantage en voyant ma conformité de savoir avec toi.

— Chère Esther ! que ne puis-je faire mille fois plus pour te prouver mon amour et mon dévouement ! Allons ! à l'ouvrage ! Je veux, mon amie, que tu fasses la question toi-même, que tu établisses les pyramides et que tu y traces de ta main les quatre puissantes initiales. Bien, commence l'extraction de la réponse par la clef divine. Jamais élève ne fut plus docile.

Quand tout fut disposé, je lui suggérai les additions et les soustractions que je voulus, et elle fut tout ébahie de trouver cette réponse : « Silence nécessaire. Sans le silence, moquerie générale. Diamant sans valeur ; pure composition. »

Je crus qu'elle allait devenir folle de plaisir. Elle étouffait de rire. Quelle réponse ! qu'elle est sublime ! Quoi ! le diamant est faux, et c'est moi qui vais leur faire connaître la bêtise qu'ils ont faite de s'en laisser imposer ainsi ? C'est de moi que mon père va tenir ce secret important ! Cela me passe, me confond, et j'ai peine à contenir ma joie. Que ne te dois-je pas, homme charmant et extraordinaire ! On va nécessairement s'empresser de vérifier le fait, et lorsque l'on aura trouvé que le fameux diamant n'est qu'une brillante composition, la société va adorer mon père ; car elle sentira tout le ridicule dont elle se serait couverte en s'avouant dupe d'un intrigant escroc. Peux-tu, mon cher ami, me laisser cette pyramide !

— Je te la laisse bien volontiers ; mais, chère Esther, elle ne servira pas à te rendre plus savante.

Le père rentra, nous dinâmes, et après le dessert la scène devint véritablement comique, quand l'honnête d'O. apprit de l'oracle de sa fille que la pierre était fausse. Il jeta les hauts cris, déclara la chose incroyable, impossible, et finit par me prier de faire la même question, bien persuadé que sa fille s'était trompée, ou plutôt que l'oracle s'était moqué d'elle.

Je me mis à l'œuvre et ma réponse ne se fit pas longtemps attendre. Quand il la vit conforme à celle de sa fille quoique exprimée d'une manière différente, il n'eut plus de doutes sur la science d'Esther, et il se hâta d'aller faire éprouver le prétendu diamant et de recommander à ses associés le silence après la conviction. Cette recommandation au reste fut sans effet, quoique les intéressés n'en parlèrent à personne, car tout le monde sut l'affaire ; on alla même jusqu'à dire, comme c'est l'habitude, que les dupes ne l'avaient pas été à demi, et que le comte de Saint-Germain avait empoché les cent mille florins ; mais c'était faux.

Mon Esther fut toute glorieuse ; mais, au lieu d'être satisfaite, l'envie de posséder la science aussi complètement qu'elle supposait que je la possédais, ne fit que s'accroître.

On sut bientôt que Saint-Germain, ayant passé par Emben, s'était embarqué pour aller en Angleterre et qu'il y était arrivé.

Nous reviendrons en son lieu sur le compte de ce célèbre imposteur. En attendant, voici une péripétie d'une autre nature, et qui pensa me faire mourir de la plus sottise des morts.

C'était le jour de Noël. Je m'étais levé d'assez bonne heure et avec une humeur plus gaie que de coutume. Dans les idées de vieille femme, cela présage toujours quelque chose de triste ; mais, peu accessible à ces préjugés, j'étais loin alors comme aujourd'hui de tirer de ma gaieté aucun augure funeste. Pour cette fois pourtant le hasard justifia la croyance. Je reçus de Paris une lettre et un gros paquet ; elle était de Manon. Je l'ouvre, et je crus mourir de douleur quand je lus ceci :

« — Soyez sage, et recevez de sang-froid la nouvelle que je vous donne. Ce paquet contient toutes vos lettres et votre portrait. Renvoyez-moi le mien, et si vous avez conservé mes lettres, faites-moi la grâce de les brûler. Je compte sur votre honnêteté. Ne pensez plus à moi. De mon côté, le devoir va m'imposer l'obligation de faire tout mon possible pour vous oublier, car demain à cette heure je serai l'épouse de M. Blondel, architecte du roi et membre de son académie. Vous m'obligerez beaucoup si, à votre retour à Paris, vous avez la bonté de faire semblant de ne point me connaître, dans le cas où le hasard vous ferait me rencontrer. »

Je fus comme confondu à cette lecture, et pendant plus de deux heures il me fut impossible de me reconnaître. Je fis dire à M. d'O. que, me trouvant indisposé, je garderais la chambre toute la journée. Lorsque je me sentis un peu plus calme, j'ouvris le paquet. Mon portrait fut la première chose qui me tomba sous la main. Je le regarde, et telle était la disposition de mon esprit, que, quoique ma figure fût riante et enjouée, dans ce moment-là, je crus voir une mine furieuse et menaçante. Je me mis à mon bureau, et dans vingt lettres que je déchirais à mesure qu'elles étaient achevées ou à moitié finies, j'accablai l'infidèle de reproches, de menaces de tous les genres.

Accablé, n'en pouvant plus, je m'efforçai d'avaler un bouillon et je me mis au lit avec un accès de fièvre et en appelant un sommeil qui ne vint pas. Mille projets se croisaient dans mon imagination malade, mais je les rejetais à mesure pour en enfanter de nouveaux. Ce Blondel que je ne connaissais pas, je voulais l'aller immoler à ma fureur, pour le punir de m'avoir enlevé une femme que je me croyais le droit de posséder seul et qu'on croyait mon épouse. Je voulais punir l'infidèle en la privant de l'objet qu'elle me préférait. J'accusais son père, je maudissais son frère de m'avoir laissé dans l'ignorance de l'affront qu'on m'avait préparé si perfidement.

Je passai la journée et toute la nuit dans cette espèce de délire, et le lendemain, me trouvant plus accablé que

la veille, je fis prévenir M. d'O. qu'il m'était impossible de sortir ce jour-là. Je me mis ensuite à relire les lettres de Manon à laquelle j'adressais mille épithètes extravagantes, et à lui écrire comme la veille, sans que je parvinsse à trouver une lettre telle que je la désirais. L'estomac vide et l'agitation de mes sens envoyant à mon cerveau des vapeurs assoupissantes, j'oubliais quelques instants mes douleurs, pour recommencer de plus belle quelques instants après.

Vers les trois heures, le bon M. d'O. vint me voir pour m'exciter à partir avec lui pour la Haye, où, le lendemain, jour de la Saint-Jean d'hiver, tous les maçons un peu notables de la Hollande devaient s'assembler pour célébrer la fête de l'ordre; mais, lorsqu'il vit l'état où je me trouvais, il n'insista pas.

— Qu'est-ce que c'est donc que cette maladie, mon cher Casanova?

— Un grand chagrin, lui dis-je, mais ne m'en parlez pas.

Il me quitta presque aussi affecté que moi-même, et me pria d'aller voir Esther. Mais le lendemain matin elle me prévint, car vers les neuf heures je la vis entrer avec sa gouvernante. Sa présence me fit du bien. Etonnée de me voir défait et abattu, elle me demanda quel était ce chagrin dont son père lui avait parlé et que ma philosophie ne pouvait dominer.

— Asseyez-vous auprès de moi, chère Esther, et souffrez que je vous fasse un mystère de l'objet qui m'affecte si vivement. Le grand guérisseur, le temps, et plus encore votre agréable conversation, opéreront une guérison que je ne puis attendre de ma raison. Tant que nous parlerons d'autres choses, mon amie, je ne penserai pas au malheur qui me déchire.

— Hé bien! mon ami, habillez-vous et venez passer la journée avec moi; je ferai mon possible pour vous distraire.

— Je suis très-faible, chère Esther, car il y a trois jours que je ne prends qu'un peu de bouillon ou du chocolat.

A ces mots, je vis sa belle figure fortement altérée et quelques larmes rouler dans ses yeux.

Après un moment de silence, elle s'approcha de mon bureau, prit une plume et écrivit quelques lignes qu'elle m'apporta. Les voici :

« Mon ami, si une grosse somme d'argent, en outre de celle que mon père vous doit, peut dissiper ou simplement adoucir votre chagrin, je puis être votre médecin, et vous devez savoir qu'en acceptant vous me rendrez heureuse. »

Je pris ses mains que je baisai tendrement, en lui disant :

— Non, chère et généreuse Esther, ce n'est point de l'or qu'il me faut; j'en ai suffisamment, et si j'en manquais, je vous en demanderais en confiance et en ami, ainsi qu'à votre père; mais ce qu'il me faudrait et ce que personne ne peut me donner, ce serait un esprit assez fort pour prendre un parti.

— Mais voici le cas de recourir à votre oracle.

Je ne pus m'empêcher de rire.

— Comment pouvez-vous rire? me dit-elle. Si je raisonne juste, il me semble que le remède à votre mal ne doit pas lui être inconnu.

— J'ai ri, mon ange, de l'idée comique qui m'est venue de vous dire que c'est à vous à consulter l'oracle en cette conjoncture. Quant à moi, je ne le consulterai pas, de crainte qu'il ne me suggère un remède qui me serait plus cruel que le mal qui m'opprime.

— Mais, mon ami, vous seriez toujours le maître de ne pas l'employer.

— Oui, certainement, nous sommes libres d'agir ou de nous abstenir quand l'action ne sort pas de nous; mais ce serait manquer au respect que je dois à l'intelligence.

Esther fut interdite et demeura muette pendant quelques instants; enfin elle me demanda si elle me ferait plaisir de rester avec moi toute la journée. La joie que cette proposition me causa était trop visible pour qu'elle ne l'aperçût pas. Je lui répondis que si elle restait à dîner je me lèverais, que je ferais mettre trois couverts, et que

sans doute elle me donnerait le courage de manger.

— Eh bien ! me dit-elle toute joyeuse, je ferai le cabillaud que vous aimez tant.

Elle donna ordre de renvoyer les chaises à porteurs, et se rendit auprès de l'hôtesse pour commander un diner friand, le réchaud et l'esprit-de-vin dont elle avait besoin pour faire ses petits ragoûts sur la table.

Esther était un trésor, un ange de perfection qui consentait à m'appartenir, à condition que je lui communiquerais ma science incommunicable. Me sentant soulagé par l'idée de passer une journée délicieuse, je vis que je pourrais oublier Manon, et j'en fus charmé. Je me levai, et Esther, qui me trouva debout quand elle entra, en sauta de joie.

— Mon ami, me dit-elle, ajoutez à toutes vos bontés celle de vous faire coiffer et habiller comme si vouliez aller au bal.

— C'est, lui dis-je, un caprice risible, mais qui me plaît, puisqu'il doit te faire plaisir.

— Il t'en fera aussi, répliqua-t-elle avec une grâce enchanteuse.

Je sonnai Le Duc et lui dis que je voulais être coiffé et costumé comme pour aller au bal.

— Choisis-moi l'habit qui me va le mieux.

— Non, dit Esther, je le choisirai moi-même.

Le Duc ouvre la malle, et, la laissant libre d'y fouiller, il vint me raser et me coiffer. Toute joyeuse de ce manège, Esther se fit aider par sa gouvernante. Elle mit sur mon lit une chemise à dentelles et celui de mes habits qu'elle trouva le plus à son goût. S'étant ensuite approchée de moi comme pour observer si Le Duc me coiffait avec soin, elle me dit :

— Un petit bouillon vous fera du bien, mon ami ; faites-en venir, cela vous disposera pour le diner.

Je suivis son conseil dicté par la plus tendre sollicitude, et je m'en trouvai bien. Cette charmante personne exerçait sur moi une influence si bénigne que peu à peu je crus sentir que, loin d'aimer Manon, je la haïssais. Cela

me donna du courage et acheva de me guérir ; mais aujourd'hui, analysant les divers sentiments que j'éprouvais alors, je crois reconnaître que Manon, en acceptant très-sagement la main de Blondel, avait blessé mon amour-propre beaucoup plus que mon amour.

J'étais entre les mains de mon valet de chambre, le visage tourné vers le feu, et, sans voir Esther, je m'amusaiss de la savoir occupée à inspecter mes effets, quand tout à coup elle se présente d'un air triste et tenant une lettre à la main. C'était la fatale missive de Manon.

— Suis-je coupable, me dit-elle d'un air timide, d'avoir découvert la cause de votre douleur ?

Je fus un peu interdit, mais levant sur elle un regard d'approbation :

— Non, non, ma chère Esther, lui dis-je ; plaignez votre ami et ne parlons plus de cela.

— Je puis donc lire jusqu'au bout ?

— Oui, mon cœur si cela vous amuse, car je n'y tiens plus et vous me plaindrez davantage.

Toutes les lettres de l'infidèle Manon Baletti étaient ensemble avec les miennes, par ordre de date, sur ma table de nuit. Je les indiquai à Esther, qui se mit à les lire avec une sorte d'avidité.

Dès que je fus habillé comme un jour de gala de cour, Le Duc sortit et nous nous trouvâmes seuls, car la bonne gouvernante, qui travaillait à de la dentelle auprès de la fenêtre, ne se mêlait jamais de rien. Esther me dit que jamais aucune lecture ne l'avait autant amusée que celle de ces lettres.

— Ces maudites lettres, qui te plaisent tant, chère Esther, me feront mourir.

— Mourir, mon ami ? non, je vous guérirai, je l'espère.

— Je le désire, mais après dîner tu m'aideras à les brûler, sans en excepter celle qui me l'ordonne.

— Les brûler ? mon ami, faites m'en plutôt présent. Je vous promets de les garder religieusement toute ma vie.

— Elles sont à vous, Esther ; je vous les apporterai demain.

Ces lettres étaient au nombre de plus de deux cents, et les plus courtes étaient de quatre pages. Enchantée de s'en voir maîtresse, elle me dit qu'elle allait de suite en faire un paquet et qu'elle serait heureuse de les emporter le soir. Renverrez-vous, me dit-elle, le portrait à votre infidèle?

— Je ne sais ce que je dois en faire.

— Renvoyez-le-lui, car elle n'est pas digne que vous lui fassiez l'honneur de le garder. Je suis sûre que votre oracle vous donnerait le même conseil. Où est-il, ce portrait? Voulez-vous me le montrer?

J'avais ce portrait dans l'intérieur d'une tabatière d'or, mais je ne l'avais jamais montré à Esther, de peur que, trouvant Manon plus belle qu'elle-même, elle ne pût supposer que je ne le lui faisais voir que par vanité, et que cela ne l'offensât; mais comme elle me témoignait le désir de le voir, je me hâtai d'ouvrir la cassette où il se trouvait, et je le lui remis.

Une autre qu'Esther aurait trouvé Manon laide, ou lui aurait au moins cherché des défauts; mais Esther en fit l'éloge, la trouva très-belle, et se contenta de dire qu'il était bien dommage qu'une aussi belle personne logeât une âme aussi vilaine.

La vue de Manon mit Esther en veine; elle me pria de lui montrer tous ceux que M^{me} Manzoni m'avait envoyés de Venise. Il y avait des nudités, mais Esther était pure et son esprit trop éclairé pour faire des simagrées qui ne siéent bien qu'à des prudes auxquelles le naturel ne saurait convenir. O'Morphi lui plut beaucoup, et son histoire, dont je lui contai toutes les circonstances, lui parut très-curieuse. Le portrait de la belle religieuse M. M. en habit de l'ordre et puis en Vénus la fit beaucoup rire; mais je refusai de lui en conter l'histoire, malgré le vif désir qu'elle témoignait de la connaître.

L'heure du diner étant venue, nous fûmes délicatement servis et nous passâmes deux heures délicieuses à nous restaurer et à nous entretenir. Il me semblait que j'étais passé miraculeusement de la mort à la vie, et Esther était

toute joyeuse d'avoir été mon médecin. Avant de sortir de table, je lui promis d'envoyer dès le jour suivant le portrait de Manon à son mari ; mais son cœur excellent lui fit trouver un expédient pour m'en dissuader, et elle n'eut pas de peine.

Quelque temps après, causant devant un bon feu, elle prit du papier, établit les pyramides et y plaça les clefs *O, S. A. D.* Elle lui demanda si je ferais bien de renvoyer le portrait, au mari, ou s'il serait plus généreux et plus convenable de le renvoyer à l'infidèle Manon. Pendant le calcul elle me disait souvent avec un doux sourire : — Je n'ai point préparé la réponse ; vous pouvez m'en croire. Je faisais semblant de la croire, et nous riions comme deux augures qui se rencontreraient hors de la vue de tout le monde. Enfin la réponse fut que je devais renvoyer le portrait, mais à celle qui me l'avait donné, et que le renvoyer au mari serait une action répréhensible et indigne d'un honnête homme.

J'applaudis à la réponse et j'embrassai vingt fois la pythonisse en lui promettant que je suivrais ponctuellement la prescription de son oracle ; mais j'ajoutai que je voyais avec satisfaction qu'elle n'avait pas besoin que je lui enseignasse la science, puisqu'elle la possédait déjà aussi parfaitement que celui qui l'avait inventée.

Je disais vrai ; mais Esther riait, et craignant que je ne le crusse tout de bon, elle s'évertuait à m'assurer le contraire.

C'est à ces badinages que l'amour se plaît ; c'est ainsi qu'il grandit et devient géant en peu de temps.

— Serais-je trop curieuse, me dit Esther, si je vous demandais où est votre portrait ? Manon vous dit dans sa lettre qu'elle vous le renvoie, mais je ne l'ai pas vu.

— Dans mon premier dépit je l'ai jeté je ne sais où. Vous sentez qu'un pareil meuble, ainsi méprisé, ne doit pas m'être agréable.

— Cherchons-le, mon cher ami, je désire le voir.

Nous le trouvâmes bientôt sur ma commode au milieu d'un tas de livres. Esther le regarda et dit qu'il était parlant.

— Je vous l'offrirais, mon amie, si un pareil présent était digne de vous.

— Eh! quel présent pourriez-vous me faire qui valût celui-là?

— Vous daignez l'accepter, Esther, quoiqu'il ait passé par d'autres mains?

— Il n'en aura que plus de prix à mes yeux.

Enfin il fallut nous séparer; mais nous avions passé une journée qu'on peut appeler délicieuse, quand on fait consister le bonheur dans une satisfaction réciproque, sans mélange d'aucune passion violente ou tumultueuse. Elle partit à dix heures, après avoir reçu la promesse que j'irais passer avec elle toute la journée suivante.

Après avoir passé neuf heures dans un sommeil non interrompu, je me levai rafraîchi et parfaitement dispos; ensuite je courus chez Esther qui dormait encore, mais que sa gouvernante alla réveiller, malgré mon insistance pour qu'elle respectât son sommeil.

Elle me reçut sur son séant avec le plus agréable sourire, et, me montrant sur la table ma volumineuse correspondance avec Manon, elle me dit qu'elle l'avait lue avec intérêt jusqu'à deux heures du matin.

Cette charmante personne était dans un état ravissant. Un joli bonnet de batiste avec un ruban bleu clair et garni de dentelles ornait son charmant visage, et un léger fichu de mousseline des Indes, qu'elle avait jeté à la hâte sur son cou d'ivoire, ne me cachait qu'à demi sa gorge d'albâtre et dont la forme aurait fait honte à Praxitèle. Elle me permit de cueillir sur ses lèvres de rose cent baisers qui devinrent brûlants et que la vue de tant de charmes n'était pas propre à modérer; mais ses jolies mains me défendirent constamment l'approche des deux globes que les miennes brûlaient de saisir.

Je m'assis auprès d'elle et je lui répétai avec conviction que ses charmes divins, joints à son esprit supérieur, étaient bien propres à faire oublier toutes les Manons de la terre.

— Est-elle belle dans toute sa personne, votre Manon?

— Je n'en sais rien, belle Esther, car n'étant pas devenu son époux, je n'ai pu m'en assurer.

— Je loue votre sage discrétion, me dit-elle en souriant; cela convient à un homme délicat.

— J'ai su de sa nourrice qu'elle est parfaitement bien faite, et qu'aucune tache, aucun signe n'interrompt la blancheur de sa peau.

— Vous devez avoir de moi une idée différente?

— Oui, mon Esther, car l'oracle m'a dévoilé le grand secret que vous avez désiré connaître. Cependant cela n'empêche pas que je ne vous croie parfaitement belle partout.

Ici je fis une école d'étourdi qui faillit tourner à ma honte, car j'ajoutai : — Si je devenais votre mari, il me serait facile de m'abstenir de toucher là.

— Vous croyez donc, me dit-elle en rougissant et d'un ton un peu piqué, vous croyez donc qu'en y touchant vous vous apercevriez de quelque chose qui pourrait diminuer vos désirs?

Cette question, qui me démasquait entièrement, me couvrit de confusion. J'en versai des larmes et je lui demandai pardon avec un ton de repentir si vrai, que la sympathie lui fit mêler ses larmes aux miennes. Nous n'en fûmes que plus intimes, car ayant essuyé ses pleurs avec mes lèvres, le même feu nous embrasa à la fois, et, sans la prudence, qui parla plus haut que nos désirs, sans doute qu'en cet instant tout aurait été consommé. Nous n'eûmes qu'une douce extase qui nous fit réfléchir aux douces jouissances que nous étions les maîtres de nous assurer. Trois heures s'écoulèrent bien vite! Elle me pria de passer dans son cabinet pour lui laisser le temps de s'habiller; ensuite nous descendîmes et nous dinâmes avec ce pauvre secrétaire qui l'adorait, qu'elle n'aimait pas, et qui devait m'aimer fort peu de me voir si bien avec elle.

Nous passâmes ensemble tout le reste de la journée dans ces propos de confiance qu'on se tient quand les premiers fondements de l'amitié la plus intime sont jetés entre deux personnes de sexe différent qui se croient créées pour ne

jamais se séparer. Nous brûlions encore dans le salon, mais nous n'étions pas là aussi libres que dans le dortoir. Il y a dans l'air de la chambre à coucher de la femme qu'on aime quelque chose de si intime, un air si balsamique, des émanations si voluptueuses, qu'un amant obligé d'opter entre le ciel et ce lieu de délices ne balancerait pas un instant dans son choix.

Nous nous séparâmes le cœur gros de bonheur en nous disant : à demain !

J'étais réellement amoureux d'Esther, car il y avait dans ce que j'éprouvais pour elle quelque chose de plus doux, de plus calme et de plus vif tout à la fois que cet amour des sens qui n'est jamais exempt de quelque agitation tumultueuse. Je me croyais certain de pouvoir la déterminer à m'épouser sans qu'elle exigeât que je lui apprisse ce que je ne pouvais pas lui apprendre. Je me repentai de ne pas lui avoir laissé croire que sa science était égale à la mienne, et il me paraissait impossible de la persuader que je l'avais trompée sans exciter en elle une indignation plus forte que l'amour que je lui avais inspiré. Esther cependant était la seule femme qui pût me faire oublier Manon, qui commençait à me paraître indigne de ce que j'avais voulu faire pour elle.

M. d'O. étant de retour, j'allai dîner avec lui. Il avait appris avec plaisir que sa fille m'avait guéri en passant toute une journée avec moi. Quand nous fûmes seuls, il nous dit qu'il avait appris à la Haye que le comte Saint-Germain avait le secret de faire des diamants qui né différaient des véritables que par le poids, ce qui, à son avis, suffisait pour lui assurer une brillante fortune. Je l'aurais bien amusé si j'avais pu lui dire tout ce que je savais sur le compte de ce charlatan.

Le lendemain, je conduisis Esther au concert, où elle me dit que le jour suivant elle ne sortirait pas de sa chambre et que nous pourrions, tout à notre aise, parler de notre mariage. C'était le dernier jour de 1759.



TABLE.

	Pages.
<p>CHAPITRE I. L'affaire de la fausse nonne se termine d'une manière plaisante. — M. M. sait que j'ai une maîtresse. — Elle est vengée de l'indigne Capsucéfalo. — Je me ruine au jeu; excité par M. M., je vends peu à peu tous ses diamants pour tenter la fortune, qui s'obstine à m'être contraire. — Je cède Tonine à Murray qui lui assure un sort. Barberine, sa sœur, la remplace.</p>	
<p>II. La belle malade. — Je la guéris. — Trame qu'on ourdit pour me perdre. — Événement de la jeune comtesse Bonafede. — L'Erberia. — Visite domiciliaire. — Mon entretien avec M. de Bragadin. — Je suis arrêté par ordre des inquisiteurs d'Etat.</p>	22
<p>III. Sous les Plombs. — Tremblement de terre.</p>	41
<p>IV. Divers incidents. — Compagnons. — Je prépare mon évasion. — Changement de cachot.</p>	61
<p>V. Prisons souterraines appelées les Puits. — Vengeance de Laurent. — J'entre en correspondance avec un autre prisonnier, le père Balbi; son caractère. — Je concerté ma fuite avec lui; comment. — Stratagème dont je me sers pour lui faire parvenir mon espongion. — Succès. — On me donne un infâme compagnon, son portrait.</p>	97
<p>VI. Trahison de Soradaci. — Moyens que j'emploie pour l'hébéter. — Le père Balbi achève heureusement son travail. — Je sors de mon cachot. — Réflexions intempestives du comte Asquin. — Moment du départ.</p>	120
<p>VII. Ma sortie du cachot. — Danger où je suis de perdre la vie sur le toit. — Je sors du palais ducal, je m'embarque, et j'arrive sur la terre ferme. — Danger auquel le père Balbi m'expose. — Stratagème dont je suis forcé d'user pour me séparer momentanément de lui.</p>	141
<p>VIII. Je vais loger dans la maison du chef des sbires. — J'y passe une nuit délicieuse, et j'y recouvre entièrement mes forces et la santé. — Je vais à la messe; rencontre embarrassante. — Moyen violent dont je suis forcé de me servir pour me procurer six sequins. — Je suis hors de danger. — Mon arrivée à Munich. — Episode sur Balbi. — Je pars pour Paris. — Mon arrivée en cette ville. — Assassinat de Louis XV.</p>	161
<p>IX. Le ministre des affaires étrangères. — M. de Boulogne, contrôleur général. — M. le duc de Choiseul. — L'abbé de la Ville. — M. Paris de Vernai. — Etablissement de la loterie. — Mon frère arrive à Paris, venant de Dresde; il est reçu à l'Académie de peinture.</p>	179
<p>X. Le comte Tiretta de Trévise. — L'abbé Coste. — La Lambertini, fausse nièce du pape. — Sobriquet qu'elle donne à Tiretta. — La tante et la nièce. — Colloque au coin du feu. — Supplice de Damiens. — Erreur de Tiretta. — Colère de M^{me} ***; réconciliation. — Je suis heureux avec M^{lle} de la Meure. — La fille de Silvia.</p>	

- M^{lle} de la Meure se marie; ma jalousie et résolution désespérée. — Heureux changement. 201
- XI. L'abbé de la Ville. — L'abbé Galiani. — Caractère du dialecte napolitain. — Je vais à Dunkerque, chargé d'une mission secrète. — Je réussis à souhait. — Je retourne à Paris par la route d'Amiens. — Mes incartades assez comiques. — M. de la Bretonnière. — Mon rapport plaît. — Je reçois cinq cents louis. — Réflexions 253
- XII. Le comte de la Tour d'Auvergne et M^{me} d'Urfé. — Camille. — Ma passion pour la maîtresse du comte; aventure ridicule qui me guérit. — Le comte de Saint-Germain 273
- XIII. Idées erronées et contradictoires de M^{me} d'Urfé sur mon pouvoir. — Mon frère se marie; projet conçu le jour de ses noces. — Je vais en Hollande pour affaire de finances du gouvernement. — Je reçois une leçon du juif Boaz. — M. d'Affri. — Esther. — Un autre Casanova. — Je retrouve Thérèse Imer 295
- XIV. Ma fortune en Hollande. — Mon retour à Paris avec le jeune Pompeati. 321
- XV. Réception flatteuse de mon protecteur. — Vertiges de M^{me} d'Urfé. — M^{me} X. C. V. et sa famille. — M^{me} du Romain 351
- XVI. Je continue mon intrigue avec l'aimable M^{lle} X. C. V. — Vaines tentatives d'avortement. — L'aroph. — Evasion de mademoiselle et son entrée au couvent. 380
- XVII. Nouveaux incidents. — J.-J. Rousseau. — Je forme un établissement de commerce. — Castel-Bajac. — On m'intente un procès criminel. — M. de Sartines. 480
- XVIII. Je suis interrogé. — Je donne trois cents louis au greffier. — La sage-femme et Castel-Bajac sont emprisonnés. — Mademoiselle accouche d'un garçon, et oblige sa mère à me faire réparation. — Mon procès est mis au néant. — Mademoiselle part pour Bruxelles, et va avec sa mère à Venise, où elle devient grande dame. — Mes ouvrières. M^{me} Baret. — Je suis volé, enfermé et remis en liberté. — Je pars pour la Hollande. — L'esprit d'Helvétius. — Piccolomini. 426
- XIX. Portrait de la soi-disant comtesse Piccolomini. — Querelle, duel. — Je revois Esther et son père M. d'O. — Esther toujours éprise de la cabale. — Fausse lettre de change de Piccolomini; suites. — Je suis rançonné et en danger d'être assassiné. — Orgie avec deux Padouanes; suites. — Je révèle un grand secret à Esther. — Je déjoue le fourbe Saint-Germain; sa fuite. — Manon Baletti m'est infidèle; lettre qu'elle m'écrit pour annoncer son mariage; mon désespoir. — Esther passe une journée avec moi. — Mon portrait et mes lettres à Manon passent dans les mains d'Esther. — Je passe une journée avec cette charmante personne. — Nous allons parler de mariage 460

EXTRAIT DU CATALOGUE GÉNÉRAL
DE LA
LIBRAIRIE ERNEST FLAMMARION
PARIS, 26, Rue Racine, 26, PARIS

COLLECTION IN-18 JÉSUS

Les Meilleurs Auteurs Classiques

Français et Étrangers

à 95 centimes le volume broché. Relié toile : 1 fr. 75

VOLUMES PARUS

ARISTOPHANE, THÉÂTRE.	2 vol.
BEAUMARCHAIS, THÉÂTRE.	1 vol.
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, PAUL ET VIRGINIE	1 vol.
BOCCACE, LE DÉCAMÉRON	2 vol.
BOILEAU, ŒUVRES POÉTIQUES ET EN PROSE	1 vol.
BOSSUET, ORAISONS FUNÈRES.	1 vol.
— DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE	1 vol.
BRANTOME, LES DAMES GALANTES.	1 vol.
CAMOENS, LES LUSIADES	1 vol.
CASANOVA (JACQUES), MÉMOIRES	6 vol.
CERVANTES (MICHEL), DON QUICHOTTE DE LA MANCHE	2 vol.
CESAR (JULES), COMMENTAIRES SUR LA GUERRE DES GAULES.	1 vol.
CHATEAUBRIAND, ATALA, RENÉ, LE DERNIER ABENCÉRAGE	1 vol.
— GÉNIE DU CHRISTIANISME	2 vol.
— LES MARTYRS	2 vol.
CHÉNIER (ANDRÉ), ŒUVRES POÉTIQUES	1 vol.
COMTE (AUGUSTE), PHILOSOPHIE POSITIVE	4 vol.
CORNILLE, THÉÂTRE.	2 vol.
DANTE, LA DIVINE COMÉDIE.	1 vol.
DESCARTES, DISCOURS DE LA MÉTHODE, MÉDITATIONS MÉTAPHYSIQUES	1 vol.
DIDEROT, LA RELIGIEUSE ; LE NEVEU DE RAMEAU	1 vol.
ESCHYLE, THÉÂTRE	1 vol.
FENELON, TÉLÉMAQUE.	1 vol.
— DE L'ÉDUCATION DES FILLES ; LETTRE A L'ACADÉMIE	1 vol.
FOE (DANIEL DE), ROBINSON CRUSOË	1 vol.
GËTHE, WERTHER, FAUST, HERMANN ET DOROTHÉE	1 vol.
GRIMM (FRÈRES), CHOIX DE CONTES	1 vol.
HOMÈRE, ILLIADÉ	1 vol.
— ODYSSEË	1 vol.
KANT (EMMANUEL), CRITIQUE DE LA RAISON PURE.	2 vol.
KLEIST, KOTZEBUE, LESSING, LA CRUCHE CASSÉE, LA PETITE VILLE ALLEMANDE, MINNA DE BARNHELM.	1 vol.
LA BRUYÈRE, CARACTÈRES	1 vol.
LA FAYETTE (M ^{me} de), MÉMOIRES, PRINCESSE DE CLÈVES	1 vol.
LA FONTAINE, FABLES.	1 vol.
— CONTES.	1 vol.
LA ROCHEFOUCAULD, MAXIMES	1 vol.
LEIBNIZ, NOUVEAUX ESSAIS SUR L'ENTENDEMENT HUMAIN.	1 vol.
LE SAGE (A.-R.) HISTOIRE DE GIL BLAS DE SANTILLANE	2 vol.

	Pages
— M ^{lle} de la Meure se marie; ma jalousie et résolution désespérée. — Heureux changement.	201
XI. L'abbé de la Ville. — L'abbé Galiani. — Caractère du dialecte napolitain. — Je vais à Dunkerque, chargé d'une mission secrète. — Je réussis à souhait. — Je retourne à Paris par la route d'Amiens. — Mes incartades assez comiques. — M. de la Bretonnière. — Mon rapport plaît. — Je reçois cinq cents louis. — Réflexions	253
XII. Le comte de la Tour d'Auvergne et M ^{me} d'Urfé. — Camille. — Ma passion pour la maîtresse du comte; aventure ridicule qui me guérit. — Le comte de Saint-Germain	273
XIII. Idées erronées et contradictoires de M ^{me} d'Urfé sur mon pouvoir. — Mon frère se marie; projet conçu le jour de ses noces. — Je vais en Hollande pour affaire de finances du gouvernement. — Je reçois une leçon du juif Boaz. — M. d'Affri. — Esther. — Un autre Casanova. — Je retrouve Thérèse Imer	295
XIV. Ma fortune en Hollande. — Mon retour à Paris avec le jeune Pompeati.	321
XV. Réception flatteuse de mon protecteur. — Vertiges de M ^{me} d'Urfé. — M ^{me} X. C. V. et sa famille. — M ^{me} du Rumain	351
XVI. Je continue mon intrigue avec l'aimable M ^{lle} X. C. V. — Vaines tentatives d'avortement. — L'aroph. — Evasion de mademoiselle et son entrée au couvent.	389
XVII. Nouveaux incidents. — J.-J. Rousseau. — Je forme un établissement de commerce. — Castel-Bajac. — On m'intente un procès criminel. — M. de Sartines.	480
XVIII. Je suis interrogé. — Je donne trois cents louis au greffier. — La sage-femme et Castel-Bajac sont emprisonnés. — Mademoiselle accouche d'un garçon, et oblige sa mère à me faire réparation. — Mon procès est mis au néant. — Mademoiselle part pour Bruxelles, et va avec sa mère à Venise, où elle devient grande dame. — Mes ouvrières. M ^{me} Baret. — Je suis volé, enfermé et remis en liberté. — Je pars pour la Hollande. — L'esprit d'Helvétius. — Piccolomini.	426
XIX. Portrait de la soi-disant comtesse Piccolomini. — Querelle, duel. — Je revois Esther et son père M. d'O. — Esther toujours éprise de la cabale. — Fausse lettre de change de Piccolomini; suites. — Je suis rançonné et en danger d'être assassiné. — Orgie avec deux Padouanes; suites. — Je révèle un grand secret à Esther. — Je déjoue le fourbe Saint-Germain; sa fuite. — Manon Baletti m'est infidèle; lettre qu'elle m'écrit pour annoncer son mariage; mon désespoir. — Esther passe une journée avec moi. — Mon portrait et mes lettres à Manon passent dans les mains d'Esther. — Je passe une journée avec cette charmante personne. — Nous allons parler de mariage	460

(FERDINAND DE). Les Origines du Canal de Suez.	
GALANTES D'UNE FEMME DE QUALITÉ.	
— Comment on se marie.	
EX (P.). P'tit Chéri (Histoire parisienne).	
— Le Mari de Mlle Gendrin.	
Y (ED.). L'Ile révoltée.	
LOW Evangéline.	
— Daphnis et Chloé.	
PIERRE) Pilleur d'épaves (mœurs maritimes).	
— Le Torpilleur 29.	
— La Bruyère d'Yvonne.	
— Le Roman de Joël	
E (X. DE). Voyage autour de ma Chambre.	
ROY (RENÉ) Souvenirs d'un Officier.	
— Vava Knoff.	
— Souvenirs d'un Saint-Cyrien.	
— La Dernière Croisade.	
ERITTE (P.). La confession posthume	
L (T.). La Main aux Dames.	
— La Parpailotte.	
— L'Homme à l'Hermine.	
— Dona Blanca.	
— La Tuile d'or.	
— La Prise du bandit Masca.	
(JULES). Un coup de Revolver.	
— Un Mariage de confiance.	
— Le Boucher de Meudon.	
ASSANT (GUY DE). L'Héritage.	
— Histoire d'une Fille de Ferme.	
E-REID (CAPITAINE). Le Chef blanc.	
— Les Chasseurs de Chevelures.	
NDRI (ACHILLE) Ninette.	
ÈS (CATULLE). Le Roman Rouge.	
— Pour lire au Bain.	
— Monstres parisiens.	
— Le Cruel Berceau.	
— Pour lire au Couvent.	
— Pierre le Véridique, roman.	
— Jupe courte.	
— Jeunes Filles.	
— Isoline.	
— L'Art d'Aimer.	
— L'Enfant amoureux.	
— Verger-Fleuri.	
ROUVEL (CH.). Caprice des Dames.	
TÉNIER (OSCAR) La Chair.	
— Myrrha-Maria.	
— La Grâce.	
— La Croix.	
UNIER (V.). L'Esprit et le Cœur des Bêtes.	
CHELET (MADAME) Quand j'étais Petite.	

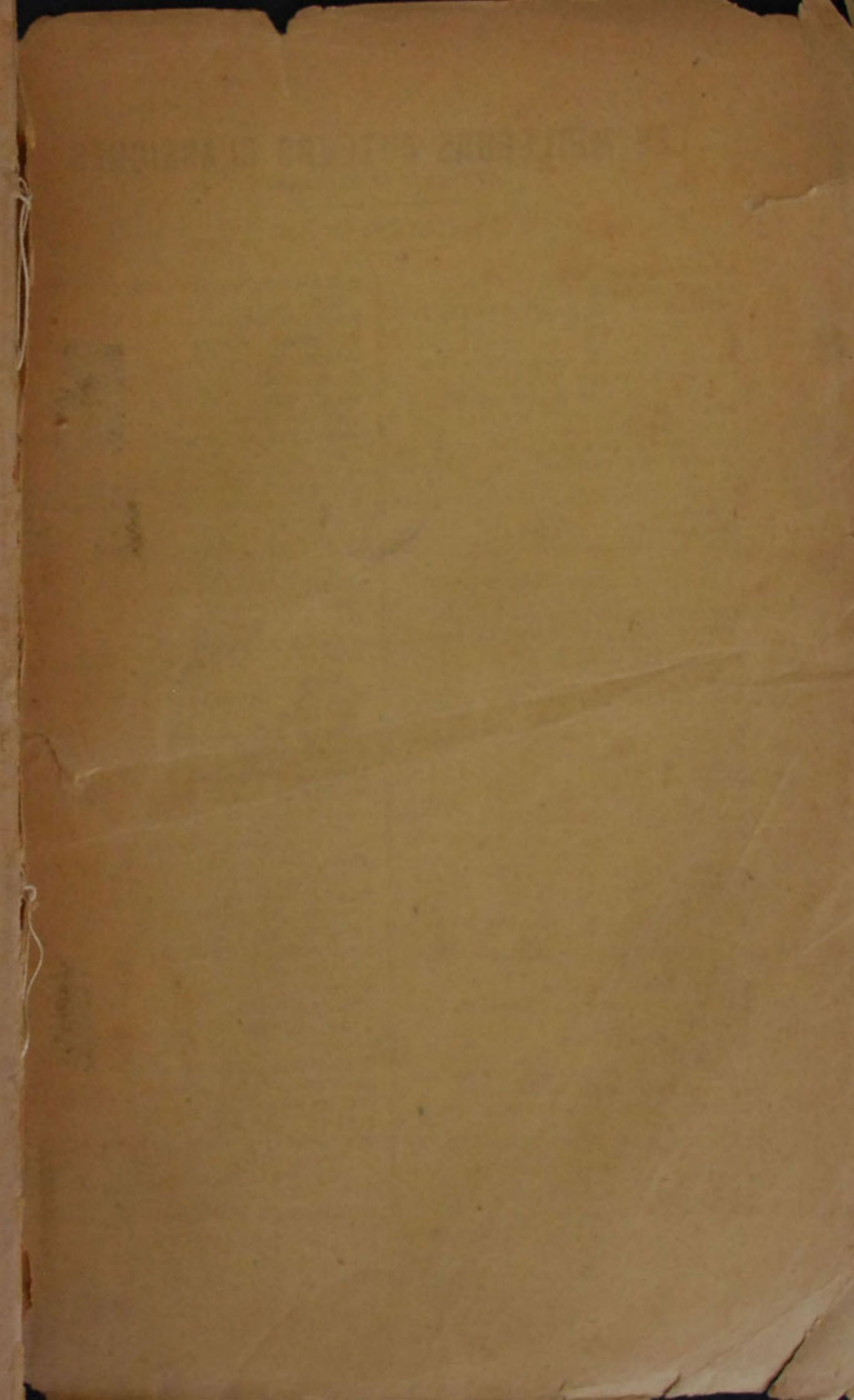
N ^o	
406.	HAILLY (G. D') Un cœur d'or.
9.	HALT (M ^{me} ROBERT). Hist. d'un Petit Homme (ouvr. cour.).
76.	— Brave Garçon.
91.	— La Petite Lazare.
417.	— Battu par des Demoiselles.
68.	HAMILTON. Mémoires du Chevalier de Grammont.
538.	HÉGÉSIPPE MOREAU. Le Myosotis.
478.	HEINE (HENRI). Le Tambour Le Grand.
555.	HENNIQUE (LÉON). Benjamin Rozes.
87.	HEPP (A.). L'Amie de Madame Alice.
295.	HOFFMANN Contes fantastiques.
41.	HOUSSAYE (ARSÈNE) Lucia.
61.	— Madame Trois-Etoiles.
119.	— Les Larmes de Jeanne.
142.	— La Confession de Caroline.
187.	— Julia.
435.	— Mlle de La Vallière et Mme de Montespan.
245.	HUCHER (F.) La Belle Madame Pajol.
407.	— Œuvre de Chair.
	HUGO (VICTOR) La Légende du Beau Pécopin.
15.	JACOLLIOT (L.) Voyage aux Pays Mystérieux.
56.	— Le Crime du Moulin d'Usor.
67.	— Vengeance de Forçats.
200.	— Les Chasseurs d'Esclaves.
247.	— Voyage sur les rives du Niger.
261.	— Voyage au pays des Singes.
445.	— Fakirs et Bayadères.
81.	JANIN (JULES). L'Ane mort.
286.	— Contes.
294.	— Nouvelles.
97.	JOGAND (M.). L'Enfant de la Folle.
405.	LACOUR (PAUL) Le diable au corps.
392.	LAFARGUE (FERNAND). Les Ciseaux d'Or.
408.	— Les Amours passent...
445.	— La fausse piste.
467.	— Fin d'Amour.
485.	— Dette d'honneur.
515.	LA FONTAINE Contes.
284.	LANO (PIERRE DE). Jules Fabien.
545.	LAPAUZE (HENRY) De Paris au Volga (couronné).
372.	LA QUEYSSIE (EUG. DE) La Femme de Tantale.
153.	LAUNAY (A. DE) Mademoiselle Mignon.
278.	LAURENT (ALBERT). La Bande Michelou.
585.	LAVELEYE (E. DE) Sigurd et les Eddas.
482.	LEMAITRE (CLAUDE) Marsile Gerbault.
457.	LEMERCIER DE NEUVILLE (L.). Les Pupazzi inédits.
484.	LEMONNIER (CAMILLE). La Faute de Madame Charvet.
272.	LE ROUX (HUGUES). L'Attentat Sloughine.
58.	LEROY (CHARLES) Les Tribulations d'un Futur.
144.	— Le Capitaine Lorgnegrut.
289.	— Un Gendre à l'Essai.

N^{os}

176. LESSEPS (FERDINAND DE). Les Origines du Canal de Suez.
 459. LETTRES GALANTES D'UNE FEMME DE QUALITÉ.
 566. LEX Comment on se marie.
 215. LHEUREUX (P.). . . . P'tit Chéri (Histoire parisienne).
 288. — Le Mari de Mlle Gendrin.
 185. LOCKROY (ED.) L'Ile révoltée.
 459. LONGFELLOW Evangéline.
 16. LONGUS. Daphnis et Chloé.
 195. MAËL (PIERRE) Pilleur d'épaves (mœurs maritimes).
 209. — Le Torpilleur 29.
 264. — La Bruyère d'Yvonne.
 334. — Le Roman de Joël
 55. MAISTRE (X. DE). . . . Voyage autour de ma Chambre.
 40. MAIZEROTY (RENÉ) Souvenirs d'un Officier.
 59. — Vava Knoff.
 148. — Souvenirs d'un Saint-Cyrien.
 159. — La Dernière Croisade.
 182. MARGUERITTE (P.). . . . La confession posthume
 86. MARTEL (T.) La Main aux Dames.
 232. — La Parpaillette.
 562. — L'Homme à l'Hermine.
 455. — Dona Blanca.
 472. — La Tuile d'or.
 481. — La Prise du bandit Masca.
 82. MARY (JULES). . . . Un coup de Revolver.
 175. — Un Mariage de confiance.
 245. — Le Boucher de Meudon.
 64. MAUPASSANT (GUY DE). L'Héritage.
 111. — Histoire d'une Fille de Ferme.
 479. MAYNE-REID (CAPITAINE). Le Chef blanc.
 489. — Les Chasseurs de Chevelures.
 54. MELANDRI (ACHILLE) . Ninette.
 11. MENDÈS (CATULLE). . . Le Roman Rouge.
 44. — Pour lire au Bain.
 65. — Monstres parisiens.
 94. — Le Cruel Berceau.
 114. — Pour lire au Couvent.
 154. — Pierre le Véridique, roman.
 196. — Jupe courte.
 211. — Jeunes Filles.
 254. — Isoline.
 250. — L'Art d'Aimer.
 266. — L'Enfant amoureux.
 588. — Verger-Fleuri.
 90. MÉROUVEL (CH.). . . . Caprice des Dames.
 110. MÉTÉNIER (OSCAR) . . . La Chair.
 227. — Myrrha-Maria.
 270. — La Grâce.
 321. — La Croix.
 170. MEUNIER (V.) L'Esprit et le Cœur des Bêtes.
 52. MICHELET (MADAME) . . . Quand j'étais Petite.

- N^o
406. HAILLY (G. D') . . . Un cœur d'or.
 9. HALT (M^{me} ROBERT). Hist. d'un Petit Homme (ouvr. cour.).
 76. — Brave Garçon.
 91. — La Petite Lazare.
 417. — Battu par des Demoiselles.
 68. HAMILTON. . . . Mémoires du Chevalier de Grammont.
 358. HÉGÉSIPPE MOREAU. . Le Myosotis.
 478. HEINE (HENRI). . . . Le Tambour Le Grand.
 355. HENNIQUE (LÉON). . . Benjamin Rozes.
 87. HEPP (A.). . . . L'Amie de Madame Alice.
 295. HOFFMANN Contes fantastiques.
 41. HOUSSAYE (ARSÈNE) . Lucia.
 61. — Madame Trois-Etoiles.
 119. — Les Larmes de Jeanne.
 142. — La Confession de Caroline.
 187. — Julia.
 433. — Mlle de La Vallière et Mme de Montes
 245. HUCHER (F.) . . . La Belle Madame Pajol.
 407. — Œuvre de Chair.
 HUGO (VICTOR) . . . La Légende du Beau Pécopin.
 15. JACOLLIOT (L.) . . . Voyage aux Pays Mystérieux.
 56. — Le Crime du Moulin d'Usor.
 67. — Vengeance de Forçats.
 200. — Les Chasseurs d'Esclaves.
 247. — Voyage sur les rives du Niger
 261. — Voyage au pays des Singes.
 445. — Fakirs et Bayadères.
 81. JANIN (JULES). . . . L'Ane mort.
 286. — Contes.
 294. — Nouvelles.
 97. JOGAND (M.). . . . L'Enfant de la Folle.
 405. LACOUR (PAUL) . . . Le diable au corps.
 392. LAFARGUE (FERNAND). Les Ciseaux d'Or.
 408. — Les Amours passent...
 443. — La fausse piste.
 467. — Fin d'Amour.
 485. — Dette d'honneur.
 515. LA FONTAINE Contes.
 284. LANO (PIERRE DE). . Jules Fabien.
 345. LAPAUZE (HENRY) . . De Paris au Volga (cours)
 372. LA QUEYSSIE (EUG. DE) La Femme de Tantale.
 153. LAUNAY (A. DE) . . . Mademoiselle Mignon.
 278. LAURENT (ALBERT). La Bande Michelou.
 385. LAVELEYE (E. DE) . . Sigurd et les Eddas.
 482. LEMAÎTRE (CLAUDE) . Marsile Gerbault.
 457. LEMERCIER DE NEUVILLE (L.). Les Pupazzi inédit
 484. LEMONNIER (CAMILLE). La Faute de Madame Cha
 272. LE ROUX (HUGUES). . L'Attentat Sloughine.
 58. LEROY (CHARLES) . . Les Tribulations d'un Fu
 144. — Le Capitaine Lorgnegrut.
 289. — Un Gendre à l'Essai.

- GILBERT AUGUSTIN-THIERRY. — *La Savelli*. Illustrations de Léonce Burret.
- GYP. — *Le Friquet*. Illustrations de P. Kauffmann.
 — *Sœurette*. Illustrations de André Leroy.
 — *Pervenche*. Illustrations de G. Nicolet.
 — *Geneviève*. Illustrations de G. Nicolet.
 — *L'Amoureux de Line*. Illustrations de Lucien Métivet.
- HERMANT (ABEL). — *Nathalie Madoré*. Illustrations de H. Causon.
- HEYSE (PAUL). — *L'Amour en Italie*. Illustrations de M. Baldo.
- HORNUNG. — *Raffles*. Cambrioleur amateur. Illustrations de Fonseca.
- IDA SAINT-ELME. — *Une Contemporaine de Napoléon*. Illustrations de Métivet.
- LA VAUDÈRE. — *Le Mystère de Kama*. Illustrations de Ch. Atamian.
- LAVEDAN (HENRI), de l'Académie française. — *Mam'zelle Vertu*. Illustrations de Jordic.
- LE GOFFIC (CH.). — *La Double Confession*. Illustrations de Pégot-Ogier.
- LEMAITRE (CLAUDE). — *Cadet Oui-Oui*. Illustrations de Simont.
- LEMONNIER (CAMILLE). — *Amants joyeux*. Illustrations de Bigot-Valentin.
- LEROY (CHARLES). — *Le Colonel Ramollet*. Illustrations de A. Vallet.
- MAËL (PIERRE). — *Pilleurs d'Epaves*. Illustrations de H. Lanos.
- MAIZEROTY (RENÉ). — *L'Ange*. Illustrations de G. Nicolet.
- MANDELSTAMM (VALENTIN). — *Jim Blackwood*, jockey. Illustrations de André Leroy.
- MARNY (JULES). — *La Femme de Silva*. Illustrations de Fabiano.
- MONTÉGUT (MAURICE). — *Le Mur*. Illustrations de Ricardo Florès.
- PROVINS (MICHEL). — *Nos petits Cœurs*. Illustrations de Métivet.
- ROBERT (LOUIS DE). — *La Reprise*. Illustrations de H. Thiriet.
- ROD (ÉDOUARD). — *L'Incendie*. Illustrations de H. Thiriet.
- RODENBACH (GEORGES). — *Bruges-la-Morte*. Illustrations de M. Baldo.
- SÉMANT (PAUL DE). — *P'tites Femmes de Régiment*. Illustrations de l'Auteur.
 — *Ce sacré Poilut!* Illustrations de l'auteur.
- SIMON (JULES), de l'Académie française. — *Mémoires des Autres*. Illustrations de Paul Thiriat.
- THEURIET (ANDRÉ), de l'Académie Française. — *Mon Oncle Flo*. Illustrations de Bouard.
- TRISTAN BERNARD. — *Secrets d'Etat*. Illustrations de H. Thiriet.
- WOLFF (PIERRE). — *Sacré Léonce!* Illustrations de Fabiano.



LES MEILLEURS AUTEURS CLASSIQUES

Français et Étrangers

VOLUMES PARUS

- ARISTOPHANE**, Théâtre. 2 vol.
BEAUMARCHAIS, Théâtre.
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, Paul et Virginie.
BOCCACE, Le Décaméron. 2 vol.
BOILEAU, (Œuvres poétiques et en prose.
BOSSUET, Oraisons funèbres.
— Discours sur l'Histoire universelle.
BRANTOME, Dames Galantes
CAMOENS, Les Lusitades.
CASANOVA (Jacques), Mémoires. 6 vol.
CERVANTES (Michel), Don Quichotte. 2 vol.
CESAR, Commentaires sur la guerre des Gaules.
CHANSON DE ROLAND (La).
CHATEAUBRIAND, Atala; René; Le dernier Abencérage.
— Le Génie du Christianisme. 2 vol.
— Les Martyrs. 2 vol.
CHENIER (André), Œuvres poétiques.
COMTE (Auguste), Philosophie positive. 4 vol.
CORNEILLE, Théâtre. 2 vol.
DANTE, La Divine Comédie.
DESCARTES, Discours sur la Méthode; Méditations métaphysiques.
DIDEROT, La Religieuse; Le Neveu de Rameau.
ESCHYLE, Théâtre.
FENELON, Télémaque.
— De l'Éducation des Filles.
FOE (Daniel de), Robinson Crusoé.
GËTHE, Werther; Faust; Hermann et Dorothea.
GRIMM (Frères), Contes choisis.
HOMÈRE, Iliade.
— Odyssée.
KANT (Emmanuel), Critique de la Raison pure. 2 vol.
KLEIST-KOTZEBUE-LESSING, Trois Comédies.
LA BRUYÈRE, Caractères.
LA FAYETTE (M^{me} de), Mémoires; Princesse de Clèves.
LA FONTAINE, Fables.
— Contes.
LAMARCK (J.-B.), Œuvres choisies.
LA ROCHEFOUCAULD, Maximes.
LEIBNIZ, Nouveaux essais sur l'Entendement humain.
LE SAGE (A.-R.), Histoire de Gil Blas de Santillane. 2 vol.
LESSING, Théâtre.
LE TASSE, Jérusalem délivrée.
MAISTRE (X. de), Œuvres.
MALEBRANCHE, Recherche de la Vérité. 2 vol.
MARIVAUX, Théâtre choisi.
MOLIERE, Théâtre. 4 vol.
MOMMSEN (Th.), Histoire romaine. 7 vol.
MONTAIGNE, Essais. 4 vol.
MONTESQUIEU, Lettres persanes.
— De l'Esprit des Loix. 2 vol.
MUSSET (A. de), Premières Poésies 1829-1835.
— Poésies nouvelles. 1836-1852.
— Comédies et Proverbes. 2 vol.
— La Confession d'un Enfant du Siècle.
— Nouvelles.
— Contes.
— Mélanges de Littérature et de Critique.
— Œuvres posthumes.
OVIDE, Les Métamorphoses.
PASCAL, Pensées.
— Les Provinciales.
PELLICO (Silvio), Mes Prisons.
PERRAULT (Ch.) et M^{me} d'AULNOY, Contes.
PLINE LE JEUNE, Lettres; Panégyrique de Trajan.
RABELAIS, Œuvres. 2 vol.
RACINE, Théâtre. 2 vol.
REGNIER (Mathurin), Œuvres complètes.
ROUSSEAU (J.-J.), Confessions. 2 vol.
— Julie ou la Nouvelle Héloïse. 2 vol.
— Du Contrat social.
— Émile, ou de l'Éducation. 2 vol.
SCHILLER, Les Brigands; Marie Stuart Guillaume Tell.
SCOTT (Walter), Ivanhoe. 2 vol.
— La Jolie Fille de Perth. 2 vol.
SEVIGNE (M^{me}), Lettres choisies.
SHAKESPEARE (William), Œuvres dramatiques. 8 vol.
SOPHOCLE, Théâtre.
SPINOZA, Éthique.
STAEI (M^{me} de), De l'Allemagne. 2 vol.
— Corinne, ou l'Italie. 2 vol.
STENDHAL, La Chartreuse de Parme.
SUETONE, Les Douze Césars.
VILLON (François), Œuvres.
VIRGILE, L'Énéide.
VOLTAIRE, Dictionnaire philosophique.
— Histoire de Charles XII.
— Siècle de Louis XIV. 2 vol.
— Romans. 2 vol.
WISEMAN (C^{on}), Fabelia.

Chaque volume broché, 95 cent., relié toile pleine, 1 fr. 75